30

# Fiction

*Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.*
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

**Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois**

**ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »**

**NOUVELLES**



**CHRONIQUES**



Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Le dessin de couverture de NICK SOVOLIOFF illustre la nouvelle « *Brebis galeuses* ».

**3e Année. — N° 17.** **Avril 1955.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
*Tél. :* TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
*Administrateur Gérant :* Maurice RENAULT.
*La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U.S.A.).*

*Le numéro : France* 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

**Ne manquez pas d'acheter le 1er mai le numéro de**

# MYSTÈRE-MAGAZINE

vous pourrez y lire :

## LA MAUVAISE RÉPLIQUE

***par* GILLES-MAURICE DUMOULIN**

**et**

## LA DERNIÈRE ÉPREUVE

***par* ANDRÉ-PAUL DUCHATEAU**

Deux auteurs révélés avec éclat par « Mystère-Magazine » apportent chacun une preuve supplémentaire de leur maîtrise dans l'art de l'histoire criminelle.

●

## LES ÉPERONS D'ARGENT

***par* E. C. WITHAM**

**et**

## LA PANTHÈRE

***par* BROWNING NORTON**

Deux des récits les mieux placés au palmarès du concours d'E. Q. M. M. en 1953... et deux nouveaux écrivains de classe à découvrir !

●

**Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de**

# MYSTÈRE-MAGAZINE

**Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.**

# Brebis galeuses

(*One too many*)

**par J. T. MacINTOSH**

(*fin*)

*Deuxième partie du récit* « Brebis galeuses », *lui-même la dernière du triptyque* « Une chance sur trois cents », *de J. T. MacIntosh. Les héros, vous vous en souvenez, après avoir échappé au cataclysme solaire qui a rendu la Terre inhabitable, ont subi le long et pénible voyage vers Mars, dans leur fusée de sauvetage finalement parvenue sans encombre à destination. Dans la première moitié de la présente histoire* (1), *nous avons assisté aux débuts de leurs tribulations sur cette terre nouvelle. C'est tout un monde qui est à bâtir, dans des conditions dépourvues des plus élémentaires ressources matérielles. Winant, la colonie des vingt mille Terriens rescapés, s'organise peu à peu et l'ébauche d'un système de gouvernement se fait jour. Cependant, certaines difficultés intérieures commencent à se dessiner, notamment dans le groupe dirigé par Bill Easson, le narrateur. Celui-ci a plusieurs fois maille à partir avec Morgan Smith, une des dix recrues qu'il a choisies naguère sur Terre pour être sauvées, et il en vient à craindre, ainsi que sa femme Leslie et leur ami Sammy, les conséquences de cette « erreur ». Morgan est la brebis galeuse introduite dans le troupeau. Après avoir refusé de travailler au service de la communauté, il s'en prend à sa jeune femme, Betty, qu'il a délaissée de plus en plus et qui l'aime encore. Il tente avec une brutalité sadique de la faire avorter, car il a l'intention de la quitter et ne veut pas qu'elle puisse devenir une charge. Il convoite en effet Aileen Ritchie, fille d'Alec Ritchie, lequel semble bien être une autre « brebis galeuse » et a déjà su tirer parti de la nouvelle et confuse situation monétaire pour trafiquer à son avantage. Bill Easson administre à Morgan une correction après l'avoir dénoncé publiquement auprès du groupe. C'est à ce moment que le climat instable de Mars se déchaîne soudain en une tempête d'une violence inouïe, où Bill se trouve pris en compagnie d'Aileen et dont ils réchappent miraculeusement.*



(1) Voir « *Fiction* » du mois dernier.

La Grande Tempête avait tué 2.590 personnes et fait 6.000 blessés. Elle nous ramenait à notre point de départ pour ce qui était de nos provisions alimentaires et elle avait fait de tels ravages dans notre troupeau qu'il allait falloir surveiller les bêtes épargnées, les soigner et les sélectionner judicieusement pour la reproduction si l'on ne voulait pas voir s'éteindre les espèces. Elle nous montrait qu'il n'y avait place à la surface de Mars que pour des bâtiments solides dans le genre de la station de recherches. Elle privait d'arguments une fois pour toutes ceux qui se plaignaient à longueur de journée d'être obligés de travailler à l'édification de bâtiments permanents. Elle faisait apparaître clairement la fragilité de notre installation sur Mars et les risques qu'il y aurait eu à relâcher nos efforts avant d'y avoir pris pied plus solidement. Elle sapait le nouveau système monétaire, puisqu'un nombre considérable de contrats parfaitement valables la veille ne pouvaient plus être exécutés.

Ainsi, la tempête avait eu son bon côté, mais personne n'aurait voulu payer la démonstration un tel prix. En outre, certaines conséquences qui ne se manifesteraient que plus tard justifiaient les plus graves appréhensions.

Une modification radicale de nos plans devenait inévitable. Jusqu'alors, la règle avait été de construire des bâtiments de grandes dimensions autour de la station et d'utiliser les excavations, les cavernes creusées dans le roc, comme logements plus ou moins temporaires. La construction en surface avait été considérée comme la tâche la plus importante, les travaux souterrains ne représentant qu'une expérience accessoire.

Après la catastrophe, le plan de construction fut inversé. Des logis creusés à même la roche, renforcés par du béton et de l'acier et s'enfonçant profondément dans le sol, étaient de toute évidence beaucoup plus sûrs que des édifices superficiels, lesquels, comme la preuve venait de nous en être fournie, étaient très vulnérables tant que leur construction n'était pas achevée. Nous allions donc creuser une immense fosse carrée de trente mètres de profondeur et bâtir des habitations sur deux des côtés pour commencer. Plus tard, nous pourrions l'agrandir le cas échéant et finalement nous pourrions cultiver sur toute sa superficie un jardin bien abrité et chaud, entouré de partout de logements solides et confortables.

Bien entendu, il s'agirait au début de logements improvisés. Mais c'était la seule solution qui pût nous permettre d'accroître nos installations en toute sécurité. En continuant à construire en surface, nous serions toujours à la merci d'une tempête dévastatrice comme celle que nous venions de subir.

Il n'y avait pas de victimes dans l'équipe 94. Lorsque je l'eus constaté, je pus procéder avec plus de sérénité d'esprit à l'évaluation des dommages.

Les blessures d'Aileen étaient sans gravité. Elle ne resta à l'hôpital

que quelques instants. Le personnel de santé avait trop à faire avec ceux dont les jours étaient en danger pour s'intéresser longtemps à de simples estafilades et à des crânes légèrement bosselés.

Aileen vint à moi et voulut me remercier de lui avoir sauvé la vie. Leslie l'interrompit.

— « Il y a trouvé du plaisir, Aileen, » dit-elle. « Maintenant il vous sauvera la vie toutes les fois que vous lui en donnerez l'occasion et il vous embrassera encore. »

— « Mais il ne m'a pas embrassée ! » se récria Aileen.

— « Pourquoi ça? » demanda Leslie, se tournant vers moi avec étonnement.

— « Le vent m'avait gercé les lèvres, » répondis-je.

## VI

Quand eut lieu le premier vote pour la désignation des représentants au Conseil, je fus élu chef de groupe. Le mot « lieutenant » n'avait jamais bien convenu à nos fonctions. On nous avait attribué ce grade avant le départ, à seule fin de nous donner une autorité d'un caractère pseudo-militaire sur ceux que nous emmènerions, et sur ceux que nous n'emmènerions pas, à destination de Mars. Nous prenions donc désormais le titre de « chefs de groupes ».

Mon élection ne rencontra pas d'opposition, pas même de la part de Morgan. Celui-ci s'était assagi depuis qu'il avait reçu une correction méritée. Cela me surprenait un peu car rien, d'autre part, ne permettait de supposer qu'il regrettait le traitement odieux qu'il avait fait subir à Betty. En fait, il était hors de doute que nous avions affaire à un de ces individus, mus par des instincts sadiques, qui ne peuvent pas plus renoncer à torturer la femme avec laquelle ils vivent qu'un drogué ne peut renoncer à user de stupéfiants. Je savais que des pugilats continuaient de se dérouler au sein du ménage et que, bien entendu, Betty en sortait toujours en piteux état, mais il ne se passait rien qui m'autorisât à intervenir et à punir de nouveau Morgan à coups de fouet. Il n'allait jamais jusqu'à lui causer de blessures graves.

Elle arrivait avec des ecchymoses sur le visage et prétendait que ce n'était rien. Ou bien on apercevait des marques bleues qui tranchaient sur la blancheur de ses poignets frêles. Un jour, quand je la vis avec l'épaule bandée et le bras en écharpe, je me préparai à aller donner une nouvelle leçon à Morgan, quoi qu'elle pût inventer comme explication. Mais il s'avéra que cette fois Morgan n'y était pour rien ; elle avait été précipitée contre un mur par un brusque coup de vent.

L'abolition temporaire du mariage n'améliora nullement leurs relations. Morgan ne déclara pas carrément qu'il en avait assez de Betty, mais il laissa clairement comprendre qu'il lui importait peu que Betty restât avec lui ou qu'elle le quittât. Betty, la pauvre enfant, continuait d'aimer ce chenapan.

Je me doutais depuis longtemps que Ritchie était l'un des plus gros profiteurs de la colonie et que Morgan et lui avaient partie liée. Après la catastrophe, Ritchie n'essaya même plus de dissimuler. Il ne s'était pas fait faute de tirer avantage de la tempête et il l'admettait volontiers.

Avec de tels vides dans la population, une quantité énorme de contrats en circulation devinrent tout à coup sans valeur et le système des units reçut un rude choc. Ritchie appliqua apparemment le procédé séculaire qui consiste à provoquer la panique sur le marché, à acheter à bon compte le plus grand nombre de titres possible, puis à laisser remonter les cours. Je ne suivis pas ses opérations en détail mais la ligne générale en était par trop évidente.

— « Vous êtes un type sensé, Bill, » me dit-il avec bonne humeur un jour que je le rencontrai. « Vous devez savoir que lorsqu'il se produit des événements exceptionnels — n'importe quels événements — il y a toujours un profit à en tirer pour un homme habile. Alors je vous répète l'offre que je vous ai faite il y a quelque temps : si vous voulez vous associer avec moi... »

— « Ritchie, » dis-je d'un air farouche, « vous êtes un type sensé vous aussi, à votre façon, et vous savez fichtre bien qu'il est inutile d'ajouter quoi que ce soit, parce que jamais il ne me viendra l'envie de participer à vos combines. »

Ritchie éclata de rire comme si j'avais fait une bonne plaisanterie.

— « C'est ce qui me plaît chez vous, Bill, » dit-il avec chaleur. « Toujours cartes sur table et pas de tricherie. Eh bien, je vais être tout aussi franc avec vous. D'après ce qui m'a été raconté, vous avez sauvé la vie d'Aileen, et je n'aime pas me sentir redevable de quelque chose à quelqu'un. Aussi... »

— « Aussi vous m'offrez une chance que je n'accepterai pas, vous le savez fort bien. »

— « Oui, » dit Ritchie, d'un ton suave. « Voyez-vous; moi j'estime que je vous fais une offre avantageuse... Alors, si elle ne vous plaît pas et si vous la rejetez, ce n'est pas ma faute, n'est-il pas vrai? »

Je ne pus m'empêcher de m'esclaffer devant l'insolence de ce gredin aux manières débonnaires.

— « Admettons que nous soyons quittes, Ritchie, » dis-je. « J'ai de l'amitié pour Aileen, quoiqu'elle soit votre fille. Je lui sauverais encore la vie s'il le fallait. Comment peut-elle être votre fille? C'est ce que je me demande. »

— « Elle tient de sa mère, » admit Ritchie.

On pouvait adopter ce ton avec Ritchie. On ne parvenait jamais à l'offenser. Non seulement il ne paraissait pas rancunier, mais en fait il ne vous gardait jamais rancune. Et cependant personne ne l'aimait. Que les gens sont donc difficiles à contenter.

Parfois, il me faisait penser à un maître d'hôtel courtois et empressé dont la situation de fortune eût été bien supérieure à celle des clients de la maison. Ses manières affables avaient dû contribuer pour beaucoup

au succès de ses louches entreprises. Vous auriez toujours cru que son plus cher désir était de vous prêter de l'argent, de vous venir en aide. Et ce n'était que plus tard que vous compreniez dans quelle mesure c'était vous qui lui étiez venu en aide.

D'autres fois, il me faisait penser à ces jolies femmes passées expertes dans l'art de se faire accompagner ; à ces femmes qui vous autorisent à les emmener dans les endroits chics, à payer des sommes exorbitantes pour leur amusement, leurs dîners et leurs rafraîchissements, à les reconduire chez elles, à déposer un baiser sur leur main, et qui vous laissent avec cette impression qu'elles vous ont accordé un magnifique privilège.

On me citait le cas de plus en plus fréquent d'hommes que leur imprudence ou la malchance avaient mis à la merci de Ritchie. L'argent redevenait une nécessité et Ritchie avait de l'argent.

Il y avait l'excellente affaire des remplacements, par exemple. Ritchie, toujours indisponible lui-même à cause de sa jambe cassée, achetait et vendait de la main-d'œuvre et nous n'avions aucun recours contre lui. On savait que si on désirait prendre un jour de repos, Ritchie pouvait vous le procurer. Quatre ou cinq autres personnes étaient prêtes à travailler pour vous, grâce à l'organisation qu'il avait mise sur pied, et on signerait un billet d'un certain nombre d'units, prix d'une journée de travail augmenté d'une petite commission. Même si la commission était très faible, on ne pouvait s'imaginer le bénéfice que Ritchie tirait de l'opération. Ceux qui vous remplaçaient étaient le plus souvent de gros débiteurs de Ritchie qui acceptaient ce marché pour racheter l'intérêt de leurs dettes.

Evidemment, c'était folie pour quiconque de se prêter à ce jeu. La plupart de ceux qui se laissaient tenter s'en rendaient parfaitement compte. Mais comment résister quand les choses se présentent ainsi :

On s'endort d'un sommeil agité environ deux heures avant l'aube. On se réveille avec les autres et on se lève la tête vide, les paupières gonflées, les membres raides et endoloris, avec la perspective d'une longue journée d'un labeur monotone et épuisant. On songe à aller trouver le médecin mais, à moins qu'on ne soit vraiment malade, on n'a aucune chance d'être « reconnu ». On sait qu'il existe un moyen de se procurer une journée de merveilleuse liberté, une journée entière à passer au lit si on le désire, à moins qu'on ne préfère aller voir travailler ses compagnons ou aller se promener dans le désert. On secoue la tête et on part au travail.

Le lendemain, la même tentation est là, obsédante. Et il en est de même chaque matin jusqu'à ce que, pour finir, on s'accorde ce jour de repos. Ritchie fait le nécessaire et c'est délicieux. De toute la journée on n'éprouve aucun regret. On est bien décidé à racheter ses units dès que possible... On avisera par la suite.

Tel était le processus. La fortune de Ritchie découlait donc de la rigueur de nos règlements. Mais nous ne pouvions nous montrer plus

tolérants ; nous ne pouvions laisser les gens libres de prendre du bon temps quand il leur plaisait alors que nous avions devant nous une tâche colossale qui réclamait les efforts acharnés et constants de toute la population valide. La tempête ne nous avait montré que trop brutalement la gravité et l'urgence des problèmes de l'approvisionnement et du logement.

Sitôt élu, le nouveau Conseil des chefs de groupes se réunit pour discuter de diverses questions qu'il était grand temps de trancher. Nous votâmes une loi qui interdisait à quiconque de détenir, à n'importe quel moment, plus d'une certaine somme en units. Ce n'était pas une bonne loi et nous dûmes aussitôt faire une exception en faveur des chefs de groupes, membres du Conseil. Alors, à la première occasion, Alec Ritchie fut élu chef de groupe par sa section.

Le plus triste était que l'on avait beau légiférer, on se trouvait impuissant à empêcher l'ascension d'individus dans le genre de Ritchie. La loi est aveugle ; elle protège les gens honnêtes et les autres, les riches et les pauvres, les bons et les méchants, ceux qui sont intelligents et ceux qui ne le sont pas. Et comme elle est mieux comprise et mise à profit avec plus de subtilité par les gens intelligents, méchants, riches ou malhonnêtes, elle protège toujours ces derniers avec plus d'efficacité que les autres.

Morgan avait jeté son dévolu sur Aileen sans rencontrer d'opposition de la part de Ritchie. Mais il était clair qu'Aileen ne voulait pas de Morgan. Elle le tenait à distance et Ritchie s'abstenait d'intervenir.

Des préoccupations comme celles que nous causait Ritchie étaient inévitables. La plupart de ceux qui avaient été amenés sur Mars étaient aussi intelligents, travailleurs et sociables que nous pouvions l'espérer. Notre choix, malheureusement, n'avait pas été parfait : des Ritchie et des Morgan s'étaient glissés parmi les autres.

*
* *

Nous réalisâmes une œuvre immense dans les quelques mois qui suivirent la tempête. Quand une collectivité comprend que son travail est destiné à assurer sa propre sécurité, il y a de grandes chances qu'elle s'en acquitte avec soin et diligence.

Le bras de Leslie était tout à fait guéri. Comme de nombreuses femmes à la colonie, elle en était à ses derniers jours de travaux pénibles avant son congé prénatal. Leslie était de ces rares femmes qui restent séduisantes jusqu'au bout en de telles circonstances. La joie qu'elle ressentait à l'idée d'être mère y était pour quelque chose et aussi le fait qu'elle ne se souciait pas outre mesure d'avoir perdu sa sveltesse. Mais la raison principale était probablement que Leslie avait en elle un charme indépendant de sa beauté. Elle aurait été séduisante même si elle avait pesé cent kilos ou s'il lui avait manqué des dents.

Vingt mille personnes, cela représente un beau potentiel de travail, en particulier quand les choses sont si faciles à porter que les grues et

les camions sont pratiquement inutiles. Quand une telle troupe rassemble ses énergies et s'attelle à la tâche, on peut en attendre des miracles.

Nous creusâmes notre fosse dans le roc, puis nous attaquâmes celui-ci horizontalement pour y ménager nos caves, dans lesquelles nous nous installâmes. Au début, nous nous contentâmes de huit étages de vingt-cinq « logements » chacun. Ensuite, nous creusâmes un groupe identique d'habitations dans une seconde face du rocher, à angle droit. Pour la première fois depuis que nous avions quitté la Terre, quelques ménages privilégiés disposaient de quelque chose qui ressemblait à une chambre à coucher pour eux seuls. Et il va de soi que chaque fois que quelqu'un allait occuper un de ces logements, la situation à la station de recherches s'améliorait sensiblement.

Le plus léger progrès réalisé dans nos conditions d'existence était accueilli avec enthousiasme. Ceux qui avaient dormi à dix dans la même pièce considéraient comme un véritable luxe de ne plus rester qu'à huit.

Le moment critique nous semblait passé pour la simple raison que les choses s'amélioraient de mois en mois. Mais nous ne relâchions pas nos efforts pour cela. Il était peut-être agréable de ne plus partager qu'avec sept personnes une pièce dans la station de recherches, mais ce serait évidemment encore mieux si l'on ne restait plus qu'à six.

Leslie et moi avions une pièce pour nous seuls. Elle n'était pas finie et l'on aurait même pu prétendre sans exagération qu'elle était tout juste commencée. Elle n'apparaissait comme rien de plus qu'une petite grotte forée dans le rocher. Nous projetions d'en faire plus tard la cuisine du logement de trois pièces que nous partagions pour l'instant avec deux autres ménages. Mais nous n'avions aucune raison de nous plaindre, certainement pas après avoir dormi des mois dans un corridor de la station avec quatre autres couples.

Les quatre cents logements déjà commencés abritèrent environ deux mille cinq cents personnes. Le seul grand bâtiment édifié en surface et déjà connu sous le nom de « la caserne » en logeait sept cents. Un enchevêtrement de caves, de galeries, de corridors et de compartiments que l'on avait ouverts à coups de mine ou taillés dans une des faces du rocher appelée à être abattue par la suite fournissait un abri temporaire pour douze cents hommes seuls et avait été baptisé pour cette raison la Maison des Célibataires. Un groupe similaire de cavités, sur le quatrième côté de la fosse, logeait huit cents femmes seules et était dénommé l'Hôtel des Vieilles Filles, mais non par les intéressées elles-mêmes, celles-ci ne voyant pas la chose sous cet angle. Les fusées de sauvetage, derrière la station, servaient de logement à environ deux mille personnes et les astronefs à mille autres. On arrivait ainsi au total de huit mille deux cents, si bien qu'il ne restait guère plus de dix mille personnes logées à la station. Et puisque celle-ci avait été construite pour sept mille, la situation n'était en somme pas trop mauvaise.

Le jour vint où nous eûmes à subir une autre tempête, pas tout à

fait aussi violente que la première, bien que de la même origine, mais cette fois-ci personne ne fut tué. Il y eut une cinquantaine de blessés. Les dégâts furent insignifiants et nos travaux ne subirent aucun retard.

Tout le monde se réjouit. Encore quelques mois d'efforts et nous n'aurions plus rien à redouter des grandes tempêtes. Nous pourrions nous en moquer éperdument.

Brusquement, la plupart des femmes cessèrent toute activité pour mettre au monde l'enfant qu'elles portaient toutes depuis la même date à peu de chose près, c'est-à-dire depuis le moment où, à bord de chaque fusée, les chances d'atterrir sans dommage sur Mars étaient apparues bien compromises. Ce qu'on n'aurait pu dire, c'était si ces enfants avaient été conçus dans un accès de désespoir ou sous le coup d'un espoir parfaitement insensé.

Aileen Ritchie vint nous faire une visite un soir après le travail.

— « Hello ! » lui cria Leslie, plutôt surprise. « Vous voulez voir Bill ? »

— « Non, » dit Aileen. « Je venais vous dire que j'ai fait jadis un stage d'infirmière. Accepteriez-vous mes services le cas échéant ? »

— « Merci, » dit Leslie avec empressement. « C'est Caroline qui doit s'occuper de moi, mais elle ne sera plus longtemps avant d'accoucher elle aussi. Nous serons heureux de vous avoir. »

Toutes sortes de dispositions avaient été prises pour faire face à la situation. Cependant, quelque efficaces qu'elles fussent, il y avait trop de femmes prêtes à accoucher en même temps pour qu'un aussi faible contingent de médecins, d'infirmières et de sages-femmes pût les entourer de soins attentifs. Les jeunes femmes robustes, en parfaite santé comme Leslie, devraient mettre leur enfant au monde avec les aides bénévoles plus ou moins qualifiées qu'elles pourraient se procurer. Pour Betty le cas était différent ; elle était déjà en observation à l'hôpital. Son accouchement s'annonçait difficile en mettant les choses au mieux. Elle était trop mince, trop faible de constitution.

Je ne me tourmentais pas trop au sujet de Leslie et cela parce qu'elle ne se tourmentait pas elle-même. Néanmoins, j'étais heureux de savoir qu'Aileen serait là auprès d'elle.

Nous bavardâmes un long moment. Les relations que Leslie et Aileen entretenaient depuis longtemps sans paraître y attacher d'importance étaient de celles qui ne laissent pas d'étonner les hommes. Elles ne cherchaient pas à se fréquenter et Leslie ne parlait jamais d'Aileen. Et cependant, quand le hasard les réunissait, elles se mettaient à converser si librement et avec tant de chaleur que tout homme qui se trouvait là ne pouvait s'empêcher de se sentir importun. Elles avaient plus d'un trait commun, elles se comprenaient spontanément et elles se montraient aimables l'une envers l'autre sans toutefois se livrer à des démonstrations d'amitié exagérées. Aileen et Leslie se comportaient un peu comme des belles-sœurs qui s'entendent parfaitement mais ne cherchent pas beaucoup à se voir.

Il était certain qu'il existait entre elles une de ces mystérieuses alliances dont tous les hommes sont automatiquement exclus et qui ne sont ouvertes qu'à bien peu d'autres femmes. Et c'est pourquoi, la plupart du temps, le sens de leurs propos m'échappait totalement. Il n'est pas mauvais pour un homme de voir sa femme nouer à l'occasion de tels liens d'amitié ; cela l'empêche de commettre l'imprudence de s'imaginer qu'il n'a plus rien à apprendre sur elle.

Un autre détail frappant est que les hommes entre eux et les femmes entre elles n'obéissent pas aux mêmes règles pour ce qui est des sujets proscrits de la conversation. Il est des choses dont on ne s'entretient pas entre femmes, mais ce ne sont pas les mêmes. J'avais peine à en croire mes oreilles quand je les entendais discuter tout naturellement de certains sujets, alors que, par un accord tacite évident, elles évitaient d'en aborder d'autres qui n'eussent aucunement embarrassé des hommes.

Je les laissai au bout d'un moment pour me rendre chez Sammy à la Maison des Célibataires. Je lui rapportai la visite d'Aileen. Je m'efforçais toujours de lui présenter Aileen sous le jour le plus favorable, ce qui m'était facile car je n'avais jamais entendu formuler de critiques contre elle et je ne voyais rien à lui reprocher, sinon d'avoir un père aussi méprisable qu'Alec Ritchie. Je n'avais pas vraiment l'intention de jouer les faiseurs de mariages, mais je ne voyais pas ce qui eût empêché Sammy et Aileen de faire un couple très heureux.

Sammy avait eu des déboires sentimentaux et il en avait été profondément affecté. Il n'avait jamais fait allusion à cet épisode de sa vie ni mentionné le nom de la jeune fille. Tout ce que j'en savais, je le tenais de notre brave Harry Phillips. Après, il s'était comporté en parfait camarade avec Pat Darrell, Leslie, Betty et toutes les autres jeunes filles avec lesquelles il avait été en relations. Mais il ne semblait pas qu'il eût éprouvé de passion pour l'une quelconque d'entre elles.

Comme la plupart d'entre nous, il se montrait satisfait des progrès réalisés dans notre installation.

— « Encore deux mois sans gros ennuis, » dit-il tout joyeux, « et nous serons tirés d'affaire. »

— « Pourquoi cet optimisme débordant? » demandai-je. « Vous ne prévoyez donc rien qui puisse tourner mal, Sammy? »

— « Je vois une douzaine de choses qui peuvent tourner mal, mais je pense qu'elles s'arrangeront. »

Je quittai Sammy sur ces mots, pensant que Leslie et Aileen avaient eu assez de temps pour échanger leurs confidences à cœur ouvert et, tout en cheminant, je songeai que pour que Sammy se montrât si confiant, il fallait que la situation fût encore meilleure que je ne l'avais supposé.

Mais en arrivant à notre logis, je trouvai Leslie seule, le front barré d'un pli soucieux.

— « Qu'y a-t-il? » lui demandai-je.

— « Aileen est malheureuse, » me dit-elle simplement.

— « Pourquoi cela? »

— « Elle commence à détester son père. Et elle a peur de Morgan. »

— « Aileen? Je crois qu'elle commet une erreur, dans les deux cas. »

— « Qu'est-ce que tu me chantes là? »

— « Morgan n'est pas assez fort pour qu'on ait peur de lui. Il est insociable, c'est entendu, mais il n'est pas à proprement parler dangereux. »

Leslie secoua la tête avec impatience.

— « Nous avons déjà dit tout ce qu'il y avait à dire sur lui. Pour toi il n'est qu'insociable, mais pour Betty ou Aileen, ou pour quelqu'un de plus faible que lui, il ne fait pas de doute qu'il peut être dangereux. Et Ritchie? Pourquoi est-ce une erreur que de le détester? »

— « Personne ne l'aime, mais on ne peut pas dire qu'il nuise à personne en particulier. Il n'a rien fait pour nuire à Aileen, ni à moi, ni à toi, ni à Sammy, ni à quiconque que nous connaissions. S'il lui avait fait du mal, je comprendrais. Mais pourquoi haïr quelqu'un qui vous laisse en paix, qui... »

— « Tu dis des bêtises, Bill, » coupa Leslie d'un ton énergique. « Si un homme te menaçait d'un revolver, dirais-tu que ce n'est rien, que ça n'a pas d'importance, sous prétexte qu'il ne t'aurait pas tué? »

— « C'est une comparaison légèrement boiteuse, ma chérie, tu ne trouves pas? » dis-je avec une grimace.

— « Il est possible que je ne sois pas logique, » rétorqua Leslie, « mais je préférerai toujours avoir raison plutôt que d'être logique. Et je crois que j'ai raison au sujet de Ritchie, et qu'Aileen a raison aussi... Mais chaque chose en son temps. Revenons à Morgan. Tu dis qu'Aileen n'a pas à avoir peur de lui. Mais mets-toi à la place d'Aileen. Crois-tu qu'elle envisage avec plaisir d'être la maîtresse de Morgan? »

— « Elle n'a pas à l'être. »

Leslie leva les bras au ciel.

— « Dis-moi, Bill. Est-ce que vous vous êtes bien rendu compte de ce que vous faisiez, au Conseil, quand vous avez aboli le mariage? »

— « Qu'avons-nous fait? »

— « Vous avez aboli du même coup les délits sexuels. Il ne peut y avoir désormais de délits tels que le viol, l'adultère ou la bigamie. »

— « Eh ! pas si vite ! Une tentative de viol est toujours un délit. »

— « Vraiment? Suppose que Morgan enlève simplement Aileen, comme à l'époque de l'homme des cavernes. Qui l'en empêchera? »

J'ouvris la bouche pour répliquer, mais Leslie était déchaînée. Il était très rare qu'elle se passionnât vraiment pour une affaire, mais quand elle le faisait, elle était capable de submerger l'adversaire sous le flot de son éloquence. Elle avait une intelligence assez subtile, quand elle voulait bien l'employer, pour faire valoir tous les points favorables à sa thèse. Je la voyais fort bien sous les traits de Portia dans la scène du tribunal du « *Marchand de Venise* ».

« Betty n'est pas un obstacle, » poursuivit Leslie avec animation, « puisqu'en abolissant le mariage vous avez aboli la bigamie. Aileen dirait qu'elle a été enlevée de force ; Morgan et Ritchie répliqueraient qu'il n'y a eu aucune contrainte. Et à qui Aileen pourrait-elle en appeler? Son chef de groupe, c'est Ritchie. Les autorités supérieures ne s'intéresseraient pas à son cas. Elles n'ont aucune sympathie pour ceux qui veulent rester célibataires.

» Ainsi, dès que Ritchie aura décidé de prêter son appui à Morgan, Aileen deviendra bon gré mal gré la maîtresse de Morgan. Fais donc preuve d'un peu d'imagination, Bill. Ne te contente pas de dire que cela ne peut pas arriver. Cela peut arriver. Cela arrivera. Aileen a déjà demandé son changement d'équipe, mais on le lui a refusé. Que faire maintenant? »

— « Je t'ai déjà dit, » répondis-je patiemment, « qu'Aileen n'a pas à devenir la maîtresse de Morgan si elle ne le veut pas, et je le maintiens. Elle n'a qu'à prendre Sammy à la place. »

— « Redis-moi ça ! »

Je répétai mon affirmation. Chose étrange, Leslie ne semblait pas y avoir pensé. Elle hésita un moment, rengaina la réplique qu'elle tenait prête et murmura finalement :

— « Voilà les premières paroles sensées que je t'entends prononcer. »

Leslie s'était montrée injuste envers les lieutenants en leur reprochant de n'avoir pas mesuré les conséquences de l'abolition du mariage. Nous étions un peuple qui luttait pour vivre, un peuple qui devait croître et prospérer. Nous ne pouvions nous permettre d'attacher du prix à des subtilités morales dépassées. Nous n'allions pas nous mettre à discuter sur la bigamie, l'adultère, le divorce, le remariage, l'abandon d'époux et tout le diable et son train.

Le seul cas qui demandait réflexion, avions-nous pensé, était celui où un homme avait fixé son choix sur une jeune fille et où celle-ci ne voulait pas de lui ou vice versa. La liberté sexuelle, c'était fort bien, mais il fallait que ce fût une liberté réciproque. Le laisser-faire n'est pas la liberté ; c'est la liberté pour ceux qui ont la force, la détermination, l'entêtement, et c'est l'esclavage pour les autres.

Mais quelqu'un avait fait remarquer que si A désirait B et que B ne voulût pas de A, il appartenait à B de trouver quelqu'un d'autre.

C'est ainsi que les chefs de groupes reçurent pour consigne de traiter sans ménagement les auteurs de rapts et de viols, mais en ne perdant pas de vue ce principe. En général, le système appliqué donnait de très bons résultats. Si, pour prendre un exemple, quelqu'un venait à abuser de Caroline Stowe (non que cela fût très vraisemblable, mais la loi doit envisager toutes les hypothèses) et si Caroline et John Stowe demandaient justice, le coupable aurait l'occasion de regretter son acte et de le regretter amèrement, avant même que les autorités aient fini de statuer sur son cas. Mais si quelque jolie et fière jeune fille, habituée à agir selon sa volonté et décidée à garder sa taille svelte, se plaignait

véhémentement d'avoir subi d'odieuses violences, il était bien probable qu'on lui demanderait avant toute chose si elle avait un autre homme en vue et que, dans la négative, l'inculpé se verrait infliger une peine si douce qu'il n'aurait rien à regretter.

C'est ce que j'exposai succinctement à Leslie et elle convint que les lieutenants n'avaient pas été si fous que cela.

— « Nous ne pouvons tout de même pas permettre aux gens d'attendre des années avant de tomber amoureux, » dis-je. « Je ne pense pas que Sammy et Aileen soient amoureux, loin de là. La société que nous avons fondée n'a plus rien de commun avec celle que nous avons quittée et Sammy et Aileen sont assez intelligents pour s'en rendre compte. S'ils n'ont pas d'aversion l'un pour l'autre... »

— « Je t'ai déjà devancé, » dit Leslie avec calme. « Nous les enverrons se promener dans la nature demain soir avant qu'il fasse trop froid, pour qu'ils aient l'occasion de se tenir par la main et de faire connaissance. Tu parleras d'abord à Sammy et moi je parlerai à Aileen. Et peut-être pourrons-nous obtenir des Morrison qu'ils quittent la chambre qu'ils occupent à côté de nous pour aller prendre possession d'un des nouveaux logements du bas qui sont d'ailleurs mieux abrités. »

Et c'est ainsi qu'après une longue période passée à remâcher son chagrin dans la solitude, à s'enivrer, à espérer et à désespérer, puis, sur Mars, à travailler comme quatre, Sammy trouva une compagne. C'était pour Sammy une expérience singulière, où le plaisir avait un arrière-goût d'amertume, la sorte d'expérience qu'il devait nécessairement faire un jour. Car Aileen ne chercha pas à le dissimuler : ce qu'elle voulait, c'était un protecteur. Elle craignait toujours de se voir finalement contrainte d'accepter Morgan et elle cherchait à se dévaluer, comme un homme qui dissipe au jeu son patrimoine parce qu'il en veut à ses héritiers. Elle acceptait de vivre avec Sammy, mais elle s'empressa de lui dire en notre présence, avec une franchise un peu trop brutale à mon gré :

— « Je ne promets pas que je vous aimerai, Sammy. »

Et elle lui sourit d'un air candide.

— « C'est parfait, » répondit Sammy avec une égale franchise. « Je ne crois pas que je vous aimerai non plus. »

Ils se mirent à rire.

— « Soit. En tout cas, vous vaudrez mieux que Morgan, » fit observer Aileen.

— « Si vous n'avez pas d'autre compliment à me faire, » répliqua Sammy, « je demande le divorce. »

Il est possible qu'ils aient échangé de plus tendres propos quand ils sortirent faire une promenade sous le ciel étoilé. Je ne vois pas comment ils auraient pu s'en empêcher. Quand ils furent partis, je me laissai aller un instant à m'imaginer à la place de Sammy...

— « Tu fais un beau rêve, mon chéri? » demanda Leslie d'une voix acide.

Il paraît que je ne suis pas le premier homme à découvrir que sa femme a le don de lire dans son âme.

— « J'étais en train de penser, » dis-je, « que tout bien pesé j'aime encore mieux t'avoir, toi. Faut-il que je te dise pourquoi? »

— « Oui, s'il te plaît, » dit-elle.

Plus tard, elle me confia : « En vérité, ils ont eu bougrement de la chance, tous les deux. Je ne comprends pas pourquoi nous les avons laissés traîner chacun de leur côté avant de nous décider à les pousser dans les bras l'un de l'autre. Quant au fait qu'ils se connaissent à peine... tu prétendais bien, toi-même, que tu n'étais pas amoureux de moi, te rappelles-tu? »

— « C'était à une époque, » dis-je, « où j'étais jeune et stupide. »

*
* *

Sammy et Aileen se mirent en ménage sans faire plus de manières que lorsqu'il s'était agi de conclure l'arrangement. Les Morrison ne déménagèrent pas, mais la chambre d'un autre couple voisin de nous devint libre et ils purent l'occuper aussitôt.

Aileen tint à changer de patronyme.

— « Ce n'est pas que Hogan me plaise, » dit-elle, « mais je le préfère de beaucoup à Ritchie. »

C'était la première fois qu'elle laissait deviner les sentiments qu'elle nourrissait à l'égard de son père. Nous ne relevâmes pas l'allusion ; son attitude fière ne nous y encourageait pas.

A partir de ce moment, elle veilla à ce que tout le monde l'appelât Aileen Hogan, tandis qu'elle appelait toujours son père Ritchie, comme pour essayer de faire croire qu'il n'y avait pas de parenté entre eux.

Mais elle n'eut pas l'autorisation de quitter l'équipe 92. Ritchie était son chef direct et il avait, comme tout chef de groupe, des pouvoirs étendus, compte non tenu des complaisances dont il bénéficiait. Pourquoi Ritchie tenait-il à la garder dans l'équipe 92? Son mobile nous échappait. Personne ne l'entendit faire une réflexion quelconque sur Sammy ; il n'y eut de sa part ni commentaires, ni félicitations, ni protestations. Il affecta d'ignorer l'affaire, tout simplement.

Je continuais de penser, en souhaitant ne pas me tromper, qu'on attribuait trop d'importance à Ritchie. On ne cessait pas de se plaindre de l'influence néfaste qu'il exerçait, de sa puissance de plus en plus grande, de la nécessité qu'il y avait de trouver un moyen de le tenir en échec.

Il ne faisait aucun doute que son influence était néfaste mais, tout le monde le connaissant, était-il vraiment redoutable? Je ne le croyais pas.

Ce qui montre que j'avais encore beaucoup à apprendre.

## VII

Ce n'était pas sans raison que Leslie avait déclaré, dès les premiers jours, que nous devions toujours nous attendre à quelque chose de pire. A peine un obstacle était-il franchi qu'un autre se dressait sur notre route.

Mais nous aurions été mal venus à maudire notre sort car, dans chaque cas, notre manque de prévoyance était sans excuses. Chaque nouveau problème nous trouvait désarmés pour la seule raison que nous n'avions pas pris nos précautions et non pas parce qu'il nous prenait à l'improviste.

Nous aurions dû prévoir l'augmentation du rayonnement solaire quand nous étions encore sur la Terre, puisque nous avions reçu des avertissements en temps utile. Nous aurions dû prévoir que les fusées de sauvetage que nous construisions ne seraient que des fourgons volants et qu'il faudrait déployer des efforts surhumains pour les faire atterrir sans dommages. Nous aurions dû prévoir ce qui se passerait quand un monde refroidi, mort, dont le feu intérieur était presque éteint, serait soudain réchauffé de façon inégale et jeté dans un chaos climatique. Nous aurions dû prévoir que la population ne pourrait se passer d'un système monétaire et que notre nouvelle Utopie (1), dont nous avions banni l'argent avec un peu trop de légèreté, ne tarderait pas à fournir un terrain de choix pour les entreprises de capitalistes avides. Nous aurions dû prévoir que si nous avions des brises, des rafales et des bourrasques, nous pourrions avoir à subir inopinément une grande tempête dont tous ces vents ne pouvaient donner qu'une pâle idée.

Et, longtemps à l'avance, nous aurions dû prévoir les meurtres.

Commettre un meurtre était chose facile, de la façon dont nous vivions à la colonie. La preuve nous en fut administrée au cours d'une seule semaine, mais une semaine terrible.

Dans la nuit du lundi, un membre de l'équipe 67, Gregor Wolkoff, fut trouvé poignardé devant l'entrée principale de la Maison des Célibataires. Comme bien l'on pense, ce crime fit pousser des cris d'horreur, mais ce n'était encore, hélas ! qu'un début. Personne n'avait réellement peur. Il s'agissait de toute évidence d'un règlement de comptes et le coupable serait vite découvert.

En fait, beaucoup de personnes à qui j'en parlai insistèrent avant tout sur l'incommensurable stupidité du meurtrier. Comment un homme avait-il pu supposer un instant que son crime demeurerait impuni alors qu'il se trouvait enfermé dans un espace limité avec vingt mille per-

---

(1) Allusion à « *Utopia* » de Thomas Morus, classique de la littérature anglaise, datant du XVIe siècle, et où se trouve décrit l'Etat démocratique et socialiste idéal (situé dans l'île imaginaire d'Utopie).

sonnes dont chacune attendait qu'il commît la plus légère imprudence révélatrice de sa culpabilité?

Une des raisons pour lesquelles la mort de Wolkoff ne souleva pas une forte émotion était que, tout compte fait, la société n'avait pas perdu grand-chose dans l'affaire. Quelques personnes, il est vrai, furent horrifiées par ce simple fait qu'on avait pu tuer un homme alors que nous pensions tous avoir laissé la violence et le meurtre derrière nous. Mais la plupart de ceux qui avaient connu Wolkoff haussaient les épaules en affirmant qu'il était capable de tout et qu'il avait fort bien pu se livrer à un acte de provocation caractérisé. Ce pouvait être un cas de légitime défense, bien qu'il y eût lieu de se demander alors pourquoi il avait été poignardé dans le dos.

Cependant, la situation prit une tout autre tournure après la nuit du vendredi, quand on eut découvert le corps de Jean Martin dans un coin obscur du terrain où étaient amarrés les astronefs. Il avait été tué de la même manière.

Jean Martin n'était pas venu comme passager d'une fusée de sauvetage. Il avait été troisième officier navigateur à bord d'un des astronefs réguliers. Il n'avait absolument rien de commun avec Wolkoff. Il était jeune, beau garçon, bien vu de tout le monde. On ne voyait rien à lui reprocher. Il vivait avec une jeune femme et on ne lui connaissait pas d'autres affaires de cœur.

A peine avions-nous été informés de ce second meurtre que nous vîmes arriver Aileen, haletante et folle de peur.

— « C'est Ritchie qui est derrière tout cela, » dit-elle avec effort. « Que dois-je faire? »

Nous ne pûmes tirer d'elle des paroles cohérentes avant plusieurs minutes. Elle était visiblement au bord de la crise de nerfs et je me demandai si je devais lui appliquer quelques bonnes gifles. Mais il est des filles qu'on hésite à gifler et Aileen, pour moi, était de celles-là. Leslie essaya de la calmer, mais sans grand succès.

Sammy accourut à son tour, aperçut Aileen et lui dit avec douceur :

— « Je m'attendais à te trouver ici. Est-ce que tu ne dois pas t'occuper de Leslie, normalement? Il me semble que c'est plutôt elle qui s'occupe de toi. »

Que ce fut là une manière de prendre l'affaire en bon psychologue ou non, le fait certain est que les paroles de Sammy produisirent l'effet désiré. Aileen eut un brusque serrement de gorge et secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— « Tu crois que je suis folle, » dit-elle. « Tu ne connais pas Ritchie. Moi je le connais. »

— « Comment savez-vous qu'il a trempé dans ces meurtres? » demandai-je.

— « Parce que je le connais, » fit-elle d'un ton amer.

C'est un phénomène curieux, mais quand vous avez devant vous une personne aux nerfs surexcités, en particulier une femme, vous êtes tenté

de n'accorder aucun créance à ses propos, même lorsque vous savez pertinemment que, comme c'était le cas pour Aileen, elle n'est pas sujette aux crises nerveuses. Nous prononçâmes des paroles apaisantes, mais si nous lui laissâmes entendre que nous admettions en partie le bien-fondé de ses propos, ce ne fut que pure tactique de notre part.

Le surlendemain, on entendait répéter partout que Ritchie était l'instigateur des trois crimes.

Car il y en avait eu un troisième. La victime était le chef de groupe Venters, adversaire déclaré de Ritchie, un de ceux qu'il n'avait réussi ni à gagner à sa cause, ni à compromettre, ni à intimider. Et il devint ainsi évident que les trois meurtres faisaient partie d'un plan de conquête du pouvoir dont Ritchie était l'auteur. Tout le monde se rappela en effet que Ritchie et Wolkoff avaient été vus fréquemment en compagnie l'un de l'autre et que Martin avait proféré de violentes accusations contre Ritchie. On ne manqua pas de faire observer d'autre part que si Ritchie pouvait invoquer un alibi dans les trois cas, Morgan Smith, son comparse, n'en avait aucun.

L'opinion publique commet souvent des erreurs de jugement, mais je ne pensais pas qu'elle se trompât cette fois-ci. Maintenant je croyais ce qu'Aileen nous avait dit. Maintenant je m'apercevais que je m'étais mépris sur le compte de Ritchie.

Ainsi j'avais eu tort. Ainsi Ritchie était un assassin. Ainsi Aileen avait de bonnes raisons de le haïr comme elle le faisait.

Tout ce que je puis dire pour ma décharge, c'est que, loin de me chercher des excuses quand je me fus rendu compte de mon erreur, j'en tirai loyalement la leçon et revisai toutes les idées que je m'étais faites jusque-là sur Ritchie, sur Aileen et sur Winant.

Le résultat ne prêtait pas à l'optimisme.

Certains voulaient pendre Ritchie et Morgan sans jugement. Si j'avais été responsable de l'ordre, je les aurais laissé faire. Au point où nous en étions, nous ne pouvions nous permettre d'être équitables et impartiaux. Il y avait, mettons, soixante-cinq chances sur cent pour que Morgan et Ritchie aient, à eux deux, commis les trois meurtres, et cela devait suffire amplement. Même si nous avions commis une erreur, ce châtiment rapide et exemplaire aurait inspiré aux véritables coupables de salutaires réflexions. Ce n'eût pas été la justice d'une société hautement civilisée, mais une mesure imposée par la gravité des circonstances.

Cependant, comme il y avait parmi nous une proportion écrasante de citoyens disciplinés et épris de justice, cette mesure fut repoussée et je le regrettai. Notre système pénal, sur Mars, ne serait pas inauguré par une exécution sommaire.

— « Il savait qu'il en serait ainsi, » dit Aileen d'un air indifférent. « Comment se fait-il que les gens ne comprennent pas que, au lieu d'empêcher le crime, la loi le favorise en soustrayant le criminel à une justice expéditive? »

⁂

Le Conseil vota encore quelques lois et il ressortait de l'une de celles-ci que nous abandonnerions le vieux principe selon lequel un homme ne devait pas être jugé deux fois pour le même délit. L'homme passerait et repasserait en jugement jusqu'à ce que sa culpabilité ou son innocence eussent été établies.

Ensuite, nous décidâmes de juger Morgan et Ritchie pour les trois meurtres dont ils étaient les auteurs présumés. Malgré tous nos efforts, nous ne parvînmes pas à faire apparaître la simple probabilité de leur culpabilité.

Mais c'est eux qui, par leur attitude, se chargèrent de dissiper tous les doutes.

— « Vous n'avez rien contre nous, » dit Ritchie, tout mielleux. « Nous ne pouvons que nier avoir tué ces trois hommes. Je ne peux pas parler pour Morgan Smith. Tout ce que je peux dire, c'est que, quant à moi, je n'ai tué aucun de ces trois hommes, et vous le savez bien. Je ne vois pas pourquoi, d'autre part, je me fatiguerais à nier avoir poussé Smith à commettre un crime dont personne n'a pu établir qu'il a été commis par lui. »

— « Pourquoi s'en prendre à moi? » demanda Morgan d'un ton agressif quand il fut amené devant nous. « Je ne suis que l'une des cinq mille personnes environ qui auraient pu planter un couteau dans le corps de ces trois hommes. Est-ce que vous allez condamner à mort tous ceux qui ne pourront pas prouver qu'ils ne l'ont pas fait? »

Il n'y avait plus rien à dire ; nous n'avions pas d'indices, et de preuves encore moins. Nous ne pouvions que les relaxer. Morgan n'avait pas apporté la preuve de son innocence mais nous n'avions certainement pas établi sa culpabilité.

Néanmoins, ce jugement improvisé et si rapidement clos pour notre plus grande confusion eut cet avantage d'ouvrir les yeux de bon nombre de gens. Ritchie et Morgan n'avaient pas eu l'attitude de deux hommes injustement accusés. Ils s'étaient comportés de sang-froid comme des coupables qui possèdent la certitude qu'on ne pourra les confondre.

Malheureusement, ce comportement n'était pas une preuve.

Bientôt, nous nous aperçûmes que nous avions fait le jeu de Ritchie. Il devint de notoriété publique que Morgan et lui étaient des assassins et qu'on n'avait contre eux aucun recours. Il pouvait se servir de cette réputation comme moyen de chantage et c'est ce qu'il fit, presque ouvertement. Il devenait de plus en plus puissant.

Avant ces événements, je n'avais jamais eu l'occasion de me rendre compte par moi-même de son pouvoir. Je n'avais après tout aucune raison de me tracasser à cause de Ritchie ; ni Leslie ni moi n'avions souscrit d'engagements et il ne semblait donc pas qu'il pût avoir prise sur nous.

Mais c'est quand je fis une sérieuse tentative pour obtenir qu'Aileen fût affectée à l'équipe 94 que j'eus une idée du pouvoir que Ritchie pouvait exercer.

Leslie avait donné le jour à une fille que nous avions appelée Patricia. C'est Leslie qui avait eu cette idée et non moi. J'avais accepté sans lui demander si ce nom lui avait été suggéré par le souvenir de Pat Darrell. Quoi qu'il en soit, Aileen s'était montrée si utile que Leslie avait émis l'avis que nous devrions faire quelque chose pour elle. Or, ce qu'Aileen souhaitait avant tout, c'était d'être complètement délivrée de la tutelle de Ritchie.

A ce propos, je trouvais qu'Aileen manquait un peu de volonté. La littérature nous offre, certes, l'exemple de Trilby (1), dominée, hypnotisée par Svengali, mais dans la réalité, une personne normale n'est pas si facilement influençable. Il eût suffi, j'en étais persuadé, qu'Aileen se dressât fermement en face de Ritchie et lui fît comprendre, sans effets oratoires mais de façon fort nette, qu'il est des limites à l'autorité qu'un père peut exercer sur sa fille. Cependant, il fallait voir les choses comme elles étaient ; Aileen se croyait entièrement au pouvoir de son père et elle ne se libérerait de ce complexe que si quelqu'un intervenait.

J'allai frapper chez tous ceux de qui j'espérais obtenir qu'Aileen fût affranchie de l'autorité de son chef de groupe ou transférée dans une autre équipe, ou bien qu'une mesure quelconque fût prise qui eût abouti au même résultat. Chaque fois, on me répondit, comme j'aurais dû m'y attendre : « Voyez donc Untel. » Sur Mars, les hommes en place avaient déjà repris le jeu classique qui consiste à refuser toute responsabilité, à passer l'affaire au voisin et à s'abstenir de toute action plutôt que de risquer de faire un faux pas.

Une fois sur trois environ, la personne à qui l'on m'envoyait était Ritchie, même si je n'avais pas mentionné le nom d'Aileen. Apparemment, Ritchie s'était si bien arrangé que tout changement devait être finalement soumis à son approbation.

J'allai donc trouver Ritchie. Il avait acquis, bien qu'il ne fût pas marié, l'un des meilleurs logements de l'étage supérieur et, à la différence du reste d'entre nous, il disposait là de trois pièces spacieuses. Cela seul suffisait à donner une idée de sa situation de fortune et de son autorité. Un escalier lui permettait de gagner le toit et il avait même réussi à en faire cloisonner une partie à laquelle lui seul avait accès. Il se prenait probablement pour un millionnaire habitant un appartement avec jardin sur la terrasse.

L'intérieur également témoignait des privilèges qu'il avait su acquérir. Son logement était plus près d'être achevé qu'aucun de ceux que j'avais vus jusqu'alors. Il possédait même quelques meubles grossiers.

Mon regard glissa sur tous ces détails et j'abordai aussitôt le sujet qui m'amenait.

— « Pourquoi ne flanquez-vous pas la paix à Aileen? » demandai-je.

— « Aileen est ma fille, Bill, » répondit-il avec douceur.

— « Elle n'en est pas plus fière pour ça. »

---

(1) Héroïne d'un roman de George du Maurier (1834-1896) qui devient une chanteuse célèbre sous l'influence hypnotique d'un musicien excentrique.

— « Elle n'y peut rien. Le sort l'a voulu ainsi. »

— « Qu'est-ce que cela vous rapporte de la tenir à l'attache? »

— « Je vous ai déjà dit il y a longtemps, Bill, » répliqua Ritchie sans élever la voix, « que ce n'est pas l'argent qui importe, mais ce qu'il vous permet d'obtenir. Je vais vous donner des explications dans un instant, Bill. Mais auparavant, j'ai quelque chose à vous dire. »

Il se renversa confortablement dans son siège et me considéra avec intérêt. Il prenait tout son temps.

« Un verre? » demanda-t-il tout naturellement.

Je lui jetai un regard étonné.

Il tourna le buste, allongea la main et, d'une cachette dissimulée dans la muraille, il tira une bouteille et deux verres. Il les emplit et m'en tendit un. Je reniflai le liquide et y plongeai les lèvres.

C'était raide, mais c'était tout de même de l'alcool.

— « Comment diable...? » fis-je.

— « Buvez toujours, » dit Ritchie. « Je vais y arriver. Et je vous montrerai encore une chose ou deux. Je suis heureux que vous soyez venu me voir, Bill. J'allais vous demander de passer un de ces jours de toute façon. »

Il engloutit le contenu de son verre et se versa une seconde rasade.

« Ce que je veux, » poursuivit-il, « c'est ce que veulent pas mal de gens. Mais moi je peux l'obtenir. Eux ne le peuvent pas. Je veux pouvoir faire ce qui me plaît, manger et boire ce qui me plaît. Je veux faire des choses pour l'unique satisfaction de montrer que je peux les faire. Ceci par exemple. » Il leva son verre. « En réalité, je me moque de l'alcool. Je peux fort bien m'en passer. Mais ce que j'aime, c'est en faire fabriquer et en avoir ici. J'aime être le seul homme au monde à pouvoir boire un verre d'alcool chaque fois que l'envie l'en prend. »

Il me fit un sourire de contentement.

« J'en vends aussi, évidemment, » ajouta-t-il après un instant de réflexion, « en très petite quantité. Et n'allez surtout pas croire que vous pouvez le signaler aux autorités et y faire quelque chose, parce que vous n'y pouvez rien. »

Il remit la bouteille à sa place.

« Mais vous vous demandez pourquoi je vous raconte tout ça, » reprit-il.

— « Je crois le savoir, » dis-je avec amertume.

— « C'est possible. Vous pensez à entrer en lutte ouverte avec moi, Bill. C'est une entreprise contre laquelle je tiens à vous mettre en garde. Je regrette d'avoir à me servir du nom de Jean Martin pour vous fixer les idées, mais Jean était un garçon qui vous ressemblait sur bien des points. »

Si je donne l'impression que Ritchie s'exprimait comme le traître au ton mielleux des mélodrames populaires, j'ai à peu près réussi à le dépeindre. Il ne lui manquait qu'une chose : les accès de colère

qui caractérisent ces personnages. Je ne crois pas que Ritchie eût su se mettre en colère. Son ton restait amical, même quand il vous menaçait de mort. Il n'avait qu'un seul disque à vous jouer. Protestations d'amitié, bonne humeur, plaisir d'être en votre compagnie... tel était l'inévitable fond sonore sur lequel s'inscrivaient ses paroles lourdes de sens.

« Bientôt j'aurai une garde d'élite pour veiller sur ma personne, » fit-il remarquer. « Maintenant déjà... Morgan ! »

Morgan Smith apparut dans l'encadrement de la porte. Il tenait un revolver et éprouvait un vif plaisir à en braquer le canon sur moi.

— « Vous êtes devenus fous, » lançai-je. « Vous pouvez menacer un assistant de laboratoire pour qu'il vous fournisse de l'alcool ; il peut y avoir des tas de gens qui vous ont signé des promesses stupides ; vous pouvez acheter des voix aux élections, mais si Morgan me tuait maintenant, la foule se précipiterait ici et vous pendrait tous les deux. Vous avez tellement de choses contre vous, Ritchie. »

Il fit un signe affirmatif.

— « C'est juste. En ce moment du moins. Non, Bill, si je voulais réellement me débarrasser de vous, je m'arrangerais d'une autre manière. Mais ça ne serait pas beaucoup plus difficile. Soyez-en assuré. Et je m'occupe de mettre des atouts dans mon jeu. Morgan, envoie-moi Edith. »

Morgan disparut.

Je me levai.

— « Je n'ai pas besoin d'autres démonstrations, » dis-je avec dégoût. « Je ne doute pas que cette fille ne fasse ce que vous lui commanderez. Je connais vos menaces. »

Ritchie éleva la main en signe de protestation.

— « Edith travaille ici comme domestique, c'est tout, » dit-il. « En ce qui concerne les femmes, je suis d'une moralité irréprochable, Bill. Je regrette que le mariage ait été aboli. Je ne suis pas partisan de ce relâchement dans les relations entre hommes et femmes. Bientôt je ferai rétablir le mariage et alors peut-être que je me marierai. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler. »

— « Je me moque de ce dont vous voulez parler. Je m'en vais. J'imagine que vous tenez à rendre Aileen malheureuse pour prouver que vous en avez le pouvoir, dans ce cas-là aussi ? »

— « Je ferai toujours en sorte, » répliqua-t-il avec flegme, « qu'Aileen ne puisse pas se dire malheureuse. Si elle tient à se persuader qu'elle l'est, je n'y peux rien. Encore un instant, Bill. Je pense qu'après notre conversation, vous êtes plus décidé que jamais à me combattre. Rappelez-vous que vous avez une femme et une fille. »

— « Vous menacez Pat et Leslie? »

— « Et vous aussi, » ajouta-t-il d'un ton détaché. « Si vous vous mettez en travers de ma route, c'est vous que je ferai supprimer. Mais je veux que vous compreniez bien qu'il n'y va pas seulement de votre

vie personnelle. Pensez à votre femme et à votre fille quand vous serez sur le point de faire une blague. »

Je lui tournai le dos, pâle d'une colère contenue. Une jeune fille, Edith sans doute, entra au moment où je franchis la porte. Je ne fis que jeter les yeux sur elle, mais j'eus le temps de voir qu'elle n'était pas jolie. Ritchie n'était peut-être pas coureur.

Peut-être aussi n'était-il pas dominé par des instincts sadiques, différant en cela de Morgan. Peut-être son activité était-elle régulière conformément à l'idée que l'on se faisait du commerce et des affaires avant la mort de la Terre. Peut-être était-il inattaquable à bien d'autres points de vue.

Mais rien de tout cela ne l'empêchait d'être une source de corruption offrant un danger d'une gravité que j'étais encore loin de soupçonner quelques jours auparavant.

Aileen avait bien raison de juger Ritchie comme elle le faisait. Elle avait raison de tout craindre de sa part.

En dépit de ses vantardises, Ritchie n'était encore qu'un tyranneau, mais rien ne pouvait désormais empêcher sa puissance de croître. Cela, il le savait. Un jour viendrait où, si nous nous retrouvions réunis dans les mêmes circonstances, Morgan, lui et moi-même, il pourrait, sur un ton de parfaite insouciance, lancer ce simple commandement : « Descends-le, Morgan ! »

Et Morgan pourrait le faire. Rien ne leur arriverait, ni à l'un ni à l'autre. Car, d'ici-là, Ritchie aurait organisé les choses à sa façon.

C'est alors seulement que je compris vraiment quel rôle important les lieutenants avaient joué sur la Terre, quelle énorme responsabilité avait été la nôtre et aussi comment nous avions été au moins deux à faire de nos pouvoirs un mauvais usage, en embarquant chacun une brebis galeuse.

Le lieutenant Porter avait amené Ritchie et moi j'avais amené Morgan Smith. Porter avait bien de la chance ; il ne verrait pas les conséquences de son choix. Mais moi, j'allais les voir.

## VIII

Betty n'accoucha pas avant terme mais son enfant était mort quand il vint au monde. Nous allâmes la voir, nous attendant à des larmes et à des crises de nerfs.

Mais il n'en fut rien. Betty était étonnamment calme et indifférente. Je crois qu'elle avait compris depuis le début qu'elle perdrait son enfant et qu'elle ne s'en remettrait jamais.

Leslie et moi, nous gardâmes le silence un long moment après avoir quitté l'hôpital. Leslie n'avait pas encore repris son travail, mais elle n'avait plus qu'un jour ou deux de congé. A la longue, les humains verraient probablement leurs forces physiques décroître, sur Mars, dans

de notables proportions, du fait qu'ils n'auraient plus à fournir d'efforts vigoureux susceptibles de les entretenir et de les développer. Mais pour l'instant, une personne qui aurait été faible sur la Terre était pleine de vigueur sur Mars.

Nous gardions le silence parce que nous venions de voir une jeune femme qui avait tout perdu et que nous nous rendions compte du choc qu'elle avait subi. Betty était trop accablée par le chagrin, trop abandonnée pour pleurer ; elle ne pouvait qu'être calme et apparemment indifférente.

Ce n'était pas l'événement en lui-même qui importait dans le cas de Betty. Si Leslie m'avait perdu, moi, puis avait ensuite perdu son enfant, ce double coup du sort ne l'eût pas anéantie. Elle aurait versé des torrents de larmes, elle aurait été effroyablement malheureuse pendant quelque temps, puis elle se serait mise au travail pour refaire son existence et remplacer ce qui lui avait été ravi.

Betty, elle, n'allait rien refaire ni remplacer. Elle n'avait pas la force de Leslie. Ce qui n'eût brisé ni Leslie, ni Aileen, ni Caroline avait brisé Betty une fois pour toutes, et il n'y aurait pas de remède. Nous ne le savions que trop et c'est pour cela que nous ne voulions pas en parler.

Au bout d'un moment, Leslie tint à chasser Betty de notre esprit à tous deux.

— « Maintenant il faut songer à donner un petit frère à Pat, » dit-elle gaiement.

Je protestai. Je n'étais pas opposé à cette idée par principe, certainement pas, et je le lui dis.

— « Mais je veux garder ma jolie petite femme comme ça pendant quelque temps, » ajoutai-je.

Je ne lui fis pas part des paroles menaçantes de Ritchie. Je ne voyais pas à quoi cela eût servi.

C'est à quelques jours de là que la nourriture commença à s'améliorer à la colonie. Une amélioration générale se serait déjà fait sentir si les meilleurs produits n'avaient dû être réservés aux femmes enceintes. A présent que le nombre de celles-ci était en forte diminution, on constatait un progrès lent mais sensible dans le régime alimentaire de Winant, aussi bien du point de vue de la quantité que de celui de la variété.

Les équipes d'exploration avaient fait d'excellent travail. Elles n'avaient pas découvert, on le conçoit, de vastes étendues de terres arables, mais elles avaient repéré en de nombreux endroits de petites pièces de terrain cultivable. Quelques équipes d'ouvriers agricoles avaient été formées pour aller les exploiter. On les avait évidemment fait partir par astronef, seul moyen de transport dont nous disposions.

Nous laissâmes le bétail se reproduire à volonté et nous commençâmes à abattre les plus vieux mâles pour la consommation. Les œufs restèrent rares tant qu'on les garda pour les mettre à couver. Il n'y avait encore que très peu de lait, mais la pénurie, là encore, ferait bientôt place à l'abondance.

Il devenait beaucoup plus facile de prévoir le temps. D'abord, le climat de Mars se stabilisait peu à peu après le grand bouleversement qu'il avait subi. Ensuite, nous avions acquis de l'expérience pour interpréter les signes annonciateurs de perturbations atmosphériques. Les tempêtes ne risquaient plus de nous prendre à l'improviste comme au début, car nous étions maintenant capables d'en prévoir l'intensité suffisamment à l'avance.

Nous ralentîmes légèrement la cadence de travail. Nous étions alors en plein été et il faisait trop chaud pour continuer de fournir des efforts exténuants. D'ailleurs, nos tâches n'avaient plus le même caractère d'urgence. Nous avions dépassé le point critique pour ce qui était de la nourriture et du logement.

Au lieu de consacrer toute notre énergie à construire de nouveaux logements de fortune, nous employions maintenant la moitié de la main-d'œuvre disponible à des travaux d'embellissement. Peu à peu, la face des rochers était revêtue d'une couche de ciment et chaque étage était renforcé, crépi et dallé à l'intérieur. Ainsi nous avions cessé d'être des hommes des cavernes et nos logements commençaient à ressembler à ceux que nous avions connus sur la Terre. Nous ne pouvions tapisser nos murs ni les recouvrir de boiseries et nous n'avions pas de tissu pour confectionner des rideaux ou des garnitures de sièges, mais nous avions du plâtre et de la peinture en quantité largement suffisante et bientôt les laboratoires mirent au point des matières plastiques pour remplacer le tissu et le cuir qui nous feraient encore longtemps défaut.

Etape par étape, nous nous acheminions vers des conditions d'existence normales. Nous nous éclairâmes à l'électricité bien avant d'avoir des installations d'eau courante, de salles de bains et de tout à l'égout. Mais tout cela vint en son temps. Nous eûmes des radiateurs électriques dans les pièces pendant un moment, puis ceux-ci disparurent et tout le bloc d'habitations fut doté d'un système de chauffage électrique des plus efficaces. Les pièces en façade s'ornèrent de grandes baies vitrées. Celles-ci ne s'ouvraient pas ; nous n'allions pas répéter l'erreur commise si fréquemment dans les immeubles que nous avions habités jadis sur la Terre, où nous avions souffert de deux systèmes de ventilation indépendants et incompatibles.

Il n'y avait pas d'escaliers extérieurs. Au début, nous étions obligés de gagner nos logis en escaladant la muraille et, sous l'effet d'un vent violent, deux ou trois personnes avaient été projetées du haut des échelles rudimentaires et s'étaient écrasées sur le sol. Nous avions maintenant dix larges escaliers à l'intérieur du rocher et bientôt nous aurions des ascenseurs.

L'Hôtel des Vieilles Filles fut détruit. Des vieilles filles, il n'en restait plus beaucoup. Nous avions à présent cinq mille logements en construction ou terminés.

Nous aurions pu envisager l'avenir avec la plus grande confiance, n'eût été la présence de Ritchie. Celui-ci sapait tous nos efforts. Je

m'en rendais nettement compte depuis que j'avais appris à l'estimer à sa juste valeur.

Les équipes se dispersaient peu à peu. Je ne voyais pour ainsi dire plus Morgan. Je savais qu'il ne quittait guère Ritchie. Et Aileen n'avait plus grand-chose à faire avec l'équipe 92 ni avec Ritchie. Les chefs de groupes continuaient néanmoins d'exercer une surveillance sur les personnes qui formaient les équipes à l'origine et, de temps à autre, ils devaient faire un rapport au Conseil. Cependant, la période critique n'étant plus qu'un souvenir, chacun jouissait d'une plus grande liberté. Que cela fût pour notre bien ou notre mal, notre vie quotidienne ressemblait de plus en plus à celle que nous avions menée sur la Terre.

Au Conseil, il devenait chaque jour plus difficile de trouver quelqu'un qui prît une position ferme en face de Ritchie. Je ne comprenais que trop cette réserve. Moi non plus, je ne tenais pas à le contrecarrer trop ouvertement. Je ne m'aplatissais pas devant lui, je ne faisais rien qui pût laisser supposer que je l'approuvais en quoi que ce fût, mais je n'osais pas risquer la vie de Leslie ni celle de Pat.

Bien que Ritchie fût fort comme un Turc, il n'avait jamais fait aucun travail à Winant. Il avait commencé par tirer prétexte de sa jambe cassée puis, quand cette excuse n'avait plus eu cours, il avait fait venir le médecin et s'était fait déclarer inapte aux travaux pénibles. Et finalement il était devenu un personnage trop important pour que l'on pût faire cesser cet abus.

Son logement de l'étage supérieur avait été transformé en un confortable appartement, incomparablement plus luxueux que n'importe quelle autre habitation de Winant. Autour de lui gravitaient une douzaine d'hommes, dont Morgan, sur lesquels il semblait avoir un empire absolu.

Le luxe dans lequel vivait Ritchie avait un effet beaucoup plus pernicieux qu'il n'apparaissait à première vue. Les autres membres de la colonie savaient que Ritchie était parti avec le même handicap qu'eux-mêmes. Ils voyaient le gouffre qui s'était creusé entre eux et lui et, pour cette raison, ils lui en voulaient, ils le haïssaient et le craignaient, quand ils ne l'admiraient pas avec le regret inavoué de n'avoir pu l'imiter.

Deux autres hommes seulement avaient réussi à acquérir une influence qui pût supporter, bien que d'assez loin, la comparaison avec celle que Ritchie exerçait. Il s'agissait du capitaine Giuseppe Bonelli et du chef de groupe Smythe, tous deux des opportunistes, comme Ritchie, mais beaucoup moins habiles.

Toutefois, il est inutile de s'étendre sur le rôle joué par Bonelli et Smythe car, lorsqu'ils furent sur le point de devenir trop puissants au gré de Ritchie, celui-ci les fit assassiner.

Ce ne fut pas plus difficile que cela.

Cette fois, évidemment, Ritchie avait un alibi à toute épreuve. Au moment du crime, il se trouvait sur sa terrasse avec une vingtaine de personnes triées sur le volet pour lui servir de témoins irrécusables.

L'alibi de Morgan n'était pas aussi solide, mais les témoignages qu'il avait achetés furent amplement suffisants pour qu'il ne fût pas possible de l'inquiéter.

Il est certain que nous étions des imbéciles de laisser Ritchie s'en tirer cette fois encore. Nous aurions dû le pendre sans l'ombre d'un jugement. Mais qui eût pris en mains la direction des opérations ? L'affaire aurait pu échouer. Qui aurait pris le risque de se faire connaître comme l'homme qui avait essayé de pendre Ritchie ?

Pas moi.

Un soir, je me trouvai nez à nez avec Morgan dans un corridor et, à ma vive stupéfaction, il me grimaça un sourire. Je ne voulais entretenir aucun rapport avec lui, mais la surprise fit que je m'arrêtai.

— « C'est bon, Bill, » dit-il. « Nous nous sommes assez bagarrés. »

J'attendis sans répondre.

« Vous m'avez amené ici, » reprit-il, « et je vous en suis reconnaissant. J'avais de la haine pour vous quand vous pouviez me tarabuster. Maintenant vous ne pouvez plus. Personne ne peut. Serrez-moi la main ou ne me la serrez pas, c'est comme vous voulez. Je m'en fous totalement. »

Il me tendait la main.

— « Je vous serrerais la main, Morgan, » dis-je, « si je pensais que nous puissions mettre tous deux de la sincérité dans ce geste. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda-t-il vivement, sa rancune reparaissant tout à coup.

— « Je ne crois pas que vous puissiez encore serrer la main à quiconque en toute amitié et sans arrière-pensée, Morgan. Et j'en suis fâché pour vous. »

— « Je ne manque pas d'amis, » répliqua-t-il d'un ton arrogant.

— « Je n'en doute pas, » dis-je en haussant les épaules.

Presque aussitôt il retrouva sa bonne humeur. Son comportement rappelait de façon frappante celui de Ritchie. Morgan n'était pas l'ami de Ritchie parce qu'il avait peur de celui-ci, mais parce qu'il l'admirait. Ritchie représentait pour lui un idéal. Et si Ritchie ne se froissait jamais, Morgan voulait ne jamais se froisser non plus.

— « Parfait, » dit-il. « Mais il n'y a aucune raison pour que nous montrions les dents chaque fois que nous nous rencontrons, pas vrai ? »

— « Aucune raison, » dis-je courtoisement. « Je ne montre pas les dents. »

Et alors, d'un élan spontané, je formulai ce que je savais devoir être mon dernier appel à Morgan.

« Morgan, » dis-je, « si vous continuez de vous conduire comme vous le faites parce que vous pensez qu'il est trop tard pour changer, vous avez tort. Vous pouvez encore repartir du bon pied. Il en est temps encore. »

— « Vous voulez dire... »

— « Je veux dire que si vous avez tué des hommes, cela ne signifie

pas que vous deviez continuer à tuer. Il n'est jamais trop tard. Il est probable que ceux que vous fréquentez maintenant accueillent en ricanant de telles affirmations, mais ricaner d'une chose ne l'empêche pas d'être vraie. Il n'est pas trop tard pour vous, Morgan. »

Il hésita, ne sachant quelle contenance prendre. Il avait perdu son attitude hargneuse et provocante. Il semblait disposé à écouter des paroles de raison, ce qui n'avait pas été le cas lors de notre dernière conversation.

— « Qu'est-ce que je peux faire ? » demanda-t-il, presque sur la défensive.

— « Je n'en sais rien. C'est à vous de chercher. Mais vous pourriez faire quelque chose. Et Betty vous aiderait. »

— « Betty ? » Il me regarda fixement un instant comme s'il n'avait connu personne du nom de Betty. Puis il se mit à rire, non pas avec amertume, mais avec une franche gaîté. « Betty ! » s'exclama-t-il, et il repartit à rire.

Il riait encore quand Betty en personne déboucha subitement de l'escalier. Je la regardai avec surprise. Elle avait abandonné son grossier vêtement de travail pour un corsage léger et une longue jupe plissée qui flottait gracieusement autour de ses jambes minces. Elle était vraiment charmante.

— « Je te cherchais, Morgan, » dit-elle.

— « C'est bon, » répondit-il. « Allons-y. »

Il me fit un vague sourire et ils disparurent ensemble.

Je rentrai chez moi intrigué. Je ne savais rien des relations de Betty et de Morgan depuis que Betty était sortie de l'hôpital et ils n'étaient plus alors que des étrangers l'un pour l'autre. Et voilà qu'ils venaient de s'en aller bras dessus bras dessous.

Il semblait que Ritchie eût changé d'avis et que Morgan, voyant qu'Aileen ne serait jamais à lui, s'était résigné à vivre avec Betty.

Je conservai cette impression pendant six heures, pas plus. Tard dans la soirée, Aileen et Sammy arrivèrent chez nous sans faire de bruit. Avant même qu'ils eussent ouvert la bouche, j'avais compris qu'il se passait quelque chose de grave.

— « Ritchie s'est décidé, » nous dit-elle. « Il veut que j'épouse Morgan. Que je l'épouse, vous entendez bien. Je dois le faire de gré ou de force. »

Leslie voulut parler, mais Aileen poursuivit d'une même voix contenue : « Il ne s'est pas arrêté là. Il m'a dit ce qui m'attendait si je ne me soumettais pas à sa volonté. »

Sammy mourrait d'abord. Puis Leslie. Et puis moi.

Ritchie ne plaisantait certainement pas. Rusé et prudent pour commencer, il était devenu ivre de puissance. Il comprenait qu'il avait le pouvoir de faire presque tout ce qui lui passait par la tête, et à quoi bon avoir ce pouvoir s'il ne s'en servait pas ?

— « Il m'a dit qu'il fait des choses simplement pour prouver qu'il peut les faire, » dis-je.

— « Il s'est mis dans l'idée d'épouser Betty, » dit-elle. « Oui, Betty. Votre Betty. Il veut l'épouser et prétend qu'il la rendra heureuse. C'est pourquoi il lui offre tout ce qu'elle demande, et... »

— « Betty ! » m'écriai-je. « C'est donc pour cela qu'elle est partie tout à l'heure avec Morgan. Que pense-t-elle de cela ? »

Aileen haussa les épaules.

— « Elle s'en moque. Tout lui est indifférent désormais. Je pense qu'elle ira habiter l'appartement simplement pour être près de Morgan. C'est fini entre eux et elle le comprend fort bien, mais elle éprouve le besoin de le voir encore. »

Elle fit un geste comme pour éloigner Betty de nos pensées et continua : « Voyez-vous, avant ce soir je ne m'étais jamais avisée que Ritchie était fou. Même maintenant, j'ai peine à le croire fou et pourtant, si on fait des choses insensées, des choses dont on n'a même pas envie, juste pour montrer aux autres qu'on a le pouvoir de les faire, c'est bien un signe de folie, n'est-ce pas ? »

— « Que s'est-il passé, Aileen ? » demanda Leslie.

— « Il y avait une fête chez Ritchie. Il a fallu que j'y aille, avec Sammy... »

— « Ç'a été bien simple, » dit Sammy d'une voix posée mais que l'on sentait gonflée d'amertume. « Morgan est arrivé, nous a menacés d'un revolver et nous a embarqués. »

— « Ritchie n'aime pas faire la bringue, » reprit Aileen, « mais il avait voulu réunir des amis et quelques chefs de groupes et autres personnes qu'il n'a pas encore réussi à corrompre pour leur montrer ce qu'il est capable de faire. Jamais on n'a vu une orgie pareille. Le meurtre excepté, les actes les plus diaboliques y ont été commis. Vous avez failli venir aussi, Leslie. »

— « Hein ? »

— « Oh ! ils auraient bien su vous y obliger, tout comme nous. Quelqu'un voulait vous voir danser toute nue... »

— « Juste ciel ! »

— « Et vous l'auriez fait aussi, finalement. Vous auriez compris que c'était de peu d'importance en regard de ce dont Ritchie vous aurait menacée, et Ritchie n'a pas pour habitude de menacer à la légère. Mais Betty s'y est opposée. Ce fut la seule folie que l'on parvint à empêcher, à moitié seulement toutefois puisque j'ai dû vous remplacer. »

— « Vous ne voulez pas dire que Ritchie ait exigé de sa fille... » commença Leslie.

— « Vous êtes à côté de la question, » dit Aileen calmement. « Ritchie est le maître. Il ne partage son pouvoir avec personne, bien qu'il puisse céder à Betty sur un point ou deux à l'occasion. Pour lui, je ne compte pas plus qu'une autre. Lui seul compte... »

— « Il est fou à lier, » dit Leslie. « La situation est tragique parce que cet homme est possédé du démon. »

— « Possible. En tout cas, mieux vaut ne pas parler des autres faits scandaleux dont nous avons été témoins, qu'ils aient été ou non inspirés par la folie. Tout cela n'a plus aucune importance et il va bien falloir que Ritchie cesse de jouer les trublions, les dictateurs, les matamores ou tout ce qu'on voudra. Si personne ne veut faire quelque chose, c'est moi qui agirai. »

Je jetai un coup d'œil à Sammy mais son visage était impénétrable. Il regardait Aileen d'un air sombre.

« Un meurtre est quelque chose d'odieux, » poursuivit Aileen de sa même voix tranquille et contenue, « et le meurtre d'un père l'est encore tellement plus que l'idée ne m'en avait pas effleurée jusqu'à présent. Mais c'est une nécessité. Il a déjà des gardes du corps. Bientôt il en aura davantage. Je suis l'une des rares personnes à pouvoir l'approcher. Cela vous serait impossible, à vous Bill ou à toi Sammy. »

Elle respira profondément.

« Je vais le tuer, mais je ne veux pas mourir. Pour moi, mon acte ne mérite pas la mort. Puis-je compter sur votre aide ? Voulez-vous faire un faux témoignage, sachant que votre parole ne sera pas mise en doute ? »

Sammy m'avait qualifié de dur à cuire, sans doute avec quelque raison. Je répondis sans hésitation :

— « Vous pouvez compter sur moi, Aileen. Je saurai mentir. »

***

Nous nous tenions en observation, Leslie, Sammy et moi, au pied du bloc d'habitations. Ritchie, Morgan et Aileen étaient sur la terrasse. De temps en temps, nous distinguions l'un ou l'autre d'entre eux. Avec un peu de chance, nous allions assister à l'exécution d'un criminel.

L'accident le plus plausible qui pût arriver à Ritchie était une chute du haut de la terrasse. Tout le monde pouvait croire à un tel accident ou se forcer à y croire.

— « Il faudrait être Dieu pour savoir ce qui est bien et ce qui est mal. » murmura Sammy. « Quelle situation infernale... »

Il s'arrêta soudain, car nous venions de voir bouger une tête. Mais celle-ci disparut aussitôt.

La fosse était si profonde que nous ne distinguions qu'avec peine ce qui se passait en haut. Quand ils s'approchaient du parapet en pierre qui s'élevait à hauteur de poitrine, nous pouvions apercevoir leur tête et leurs épaules, ainsi que leurs jambes, par les intervalles entre les piliers. Dès qu'ils s'éloignaient, nous ne voyions plus rien du tout.

Dans ces conditions, nous ne pourrions être avertis à temps ; nous ne pourrions pas voir ce qui causerait l'accident sur lequel nous aurions à faire un faux témoignage. Notre mauvaise foi ne tromperait personne,

mais qui prendrait fait et cause pour Ritchie ? Qui regretterait sa mort ? Qui essaierait de nous confondre ?

Il y avait lieu de croire qu'Aileen ne se presserait pas et s'arrangerait pour éloigner d'abord Morgan qui se trouvait de trop là-haut.

— « C'est un projet insensé, » murmura Sammy. « Ritchie sait que tout le monde le hait et le craint. Il sait qu'Aileen serait heureuse de le voir mort. Il ne sera pas bête au point de... »

— « Regardez ! » cria Leslie.

Sammy ne s'était pas trompé. Morgan était toujours là et nous apercevions, près du parapet, une femme aux prises avec deux hommes. Nous ignorions ce qui avait pu échouer dans les plans d'Aileen, mais il était vraisemblable qu'elle avait voulu aller trop vite, qu'elle avait commis une maladresse, s'était trahie... ou bien que Ritchie avait flairé le coup et qu'il l'attendait.

De toute façon, elle allait manquer son affaire.

— « J'y monte, » dit Sammy, prêt à tout.

— « Attendez ! » lui criai-je.

Ils étaient deux hommes contre une femme. Il est possible que, dans ces conditions, ils aient agi par excès de confiance, oubliant que, si leur force musculaire était très supérieure à celle de la jeune femme, celle-ci pouvait, bien calée sur ses jambes, soulever facilement le poids de leurs corps soumis à une pesanteur qui n'était que les trente-huit centièmes de celle de la Terre.

Tandis qu'elle se débattait pour échapper à l'étreinte de Morgan, elle projeta de toute sa force son pied en avant. Par les jours du parapet, nous vîmes sa jambe s'élever d'un mouvement si rapide que notre œil n'en retint qu'une tache confuse et, bien qu'un pilier nous masquât la vue, nous fîmes une grimace involontaire quand l'extrémité de son pied s'enfonça dans le ventre de Ritchie.

Sur la Terre, ce coup aurait coupé la respiration à Ritchie, le blessant peut-être sérieusement. Mais nous n'étions pas sur la Terre. Le coup le souleva de près d'un mètre et le projeta contre le parapet avec une violence telle qu'il dut s'y briser les reins. Cela ne suffit d'ailleurs pas à l'arrêter ; loin de reprendre contact avec le sol, il fit une culbute par-dessus le rebord du toit et s'abattit en tournoyant dans le vide.

Au lieu d'observer ce qui se passait sur le toit — car Ritchie était déjà mort ou n'en valait guère mieux et ne comptait plus désormais — nous le suivîmes jusqu'en bas, incapables de détacher nos regards, même quand il toucha le sol avec un bruit horrible.

Quand nous levâmes de nouveau les yeux, Morgan avait saisi Aileen à la gorge et, de la façon dont il voûtait les épaules, nous comprenions que ses mains devaient serrer, serrer comme un étau. Morgan restait fidèle à Ritchie jusqu'au bout. Venger Ritchie lui importait plus que posséder Aileen.

Mais c'est alors que, se jetant en arrière avec souplesse, Aileen parvint à toucher des épaules le dessus du parapet et, d'un mouvement

de bascule, à soulever Morgan de terre. Elle avait dû y mettre toute sa force. Morgan passa par-dessus elle en poussant un cri déchirant.

Mais, comme il était fatal, elle le suivit.

Sammy laissa échapper un gémissement avant même qu'ils eussent touché le sol. Je devinais sans peine ses pensées. Il avait perdu les deux femmes qu'il aimait, l'une sur la Terre, l'autre sur Mars.

Malgré l'horreur de la scène, malgré la douleur de Sammy, je ne pouvais m'empêcher de ressentir un énorme soulagement. Quelque tragique et sanglant qu'ait été ce dénouement, Mars ne pouvait qu'y gagner.

Un léger cri nous parvint d'en haut. Nous levâmes la tête. Leslie eut un sursaut. Elle se fit un abat-jour de sa main, clignant des yeux pour mieux voir.

— « Grand Dieu ! Je crois que c'est Aileen ! » s'exclama-t-elle.

— « Mais alors, qui... » commençai-je.

— « Mais oui, c'est Aileen ! » cria Sammy.

Nous lui fîmes un signe de la main et courûmes à l'endroit où Morgan était tombé. Nous eûmes un mouvement de recul quand nous les vîmes : Morgan tenait encore ses mains serrées autour de la gorge de Betty.

## IX

Sur l'état d'esprit dans lequel s'était trouvée Betty, nous ne pouvions faire que des conjectures. D'après la façon dont s'était déroulé le drame, nous étions amenés à penser qu'elle avait dû deviner ce qu'Aileen se proposait de faire. Que Betty ait eu l'intention de tuer Morgan ou qu'elle l'ait fait dans un soudain accès de rage, chacun pouvait avoir son opinion sur ce point. En tout cas, elle avait envoyé Aileen chercher quelque chose à l'intérieur et, quand celle-ci était remontée sur la terrasse, elle n'avait plus trouvé personne.

Il était très probable, comme Sammy l'avait dit, que Ritchie se méfiait d'Aileen. Mais ni lui ni Morgan ne semblaient s'être méfiés de Betty. L'épisode nous parut chargé d'ironie quand, en essayant de le reconstituer d'après ce que nous connaissions, nous en vînmes à penser que Ritchie cherchait probablement à arracher Betty à Morgan quand elle lui avait décoché cette ruade. Betty avait dû, pour une raison ou pour une autre, se jeter sur Morgan, ce qui avait sans doute eu pour effet d'amuser Ritchie, sans plus. Il s'était avancé pour les séparer et c'est alors que, d'un coup de pied, Betty l'avait projeté dans le vide. Mais ce n'étaient là que des conjectures. La chose certaine, c'était qu'Aileen avait eu l'intention de tuer mais qu'elle n'avait pas eu à mettre son projet à exécution.

— « Je ne peux pas dire que je sois satisfaite de la façon dont les choses se sont passées, » dit-elle. « Je... »

— « Ne le dis pas, mais estime-toi satisfaite, » répliqua Sammy.

— « Je sens bien que je le suis, moi, » dit Leslie. « Pour ce que Betty faisait de sa vie... »

De grandes tâches restaient à accomplir ; nous avions encore à lutter pour vivre sur un monde étranger. Mais il était agréable de se mettre au travail sans être obsédé par l'idée que l'on pouvait recevoir un coup de poignard dans le dos.

Sammy resta hébété pendant près d'une semaine. Il avait été réellement ébranlé quand il avait cru Aileen morte. Inutile après cela de chercher à nous faire croire qu'elle lui était indifférente.

— « Pourquoi faut-il que certaines personnes aient honte d'éprouver des émotions parfaitement normales ? » dit Leslie, feignant la surprise. « Croyez-vous qu'Aileen se moquera de vous parce que vous l'aimez, Sammy ? Dans ce cas, vous avez encore pas mal de choses à apprendre sur les femmes. »

— « Laissons de côté cette question de l'amour, » dit Sammy d'un ton impératif. « L'amour est un mythe féminin. Ce sont toujours les femmes qui en parlent. »

Ritchie disparu, l'union, la discipline, l'honnêteté, reprirent leurs droits dans la colonie martienne. Personne ne prit sa succession. Maintenant qu'il était mort, chacun parlait librement de lui et de ses agissements.

Le changement était surprenant. Surprenant à condition de ne pas connaître les hommes, il va de soi. Apparemment, Ritchie n'avait jamais eu d'amis. Apparemment, personne n'avait pu le souffrir et ne lui avait jamais apporté aucun appui. Apparemment, personne n'avait jamais tremblé devant lui.

Tout Winant, semblait-il, avait été sur le point de remettre Ritchie à sa place. On citait soudain toutes sortes de solutions qu'on aurait dû adopter pour en finir avec Ritchie. Il était évident qu'en tombant de là-haut, il n'avait fait qu'échapper au sort qu'on lui réservait s'il avait vécu seulement quelques jours de plus...

Le lieutenant Porter et moi-même avions commis une erreur chacun de notre côté. Par bonheur, elles s'étaient en définitive annulées simultanément.

Mon équipe était ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, un groupe de personnes saines et sensées. Avec Aileen en plus et Morgan en moins, c'était un groupe dont les membres s'appréciaient mutuellement, s'entendaient bien et nourrissaient les mêmes aspirations.

— « Bien sûr, » dit Sammy, « ce n'est que le commencement. Songez à ce qu'il nous a fallu surmonter depuis un an environ. Envisagez l'avenir d'un point de vue suprêmement optimiste en vous disant que cette année nous n'avons que la moitié des embêtements... »

Leslie poussa un petit cri involontaire.

— « Aileen, faites-le taire, pour l'amour du ciel ! » s'exclama-t-elle. « Sammy suprêmement optimiste, comme ça, sans prévenir, c'est

suffisant pour me donner envie de chercher un coin sombre où aller me trancher la gorge. »

— « Mais oui, je suis suprêmement optimiste, » insista Sammy. « Oh ! et puis si ça vous fait plaisir à tous de vous créer des chimères, je ne vous en empêche pas. »

— « Ce n'est certainement pas mon cas, » dit Aileen d'une voix calme. « L'aventure est sans fin, Sammy, nous le savons tous. Mais quand, à la faveur d'un passage plus calme, nous nous arrêtons pour regarder en arrière et faire le point, nous voyons comment nous avons dégringolé, dégringolé la pente jusqu'à ce que quelque chose se soit présenté qui a marqué la fin de notre malchance et le début de notre remontée. Et nous voilà maintenant, je crois, remontés plus haut que jamais. »

— « Mais certainement, » dit Sammy. « N'ai-je pas dit que nous n'avons cette année que la moitié des embêtements que nous avions eus jusqu'ici ? »

— « Vous êtes une figure de l'Ancien Testament, » lui dit Leslie.

— « Et Sammy engendra Ahab, » dis-je avec un sourire. « Et Sammy engendra Rebecca. Et Sammy engendra... »

Sammy et Aileen nous faussèrent compagnie.

— « Et Bill engendra...? » suggéra Leslie.

Je pense qu'on pourrait avec raison qualifier le baiser que nous échangeâmes de suprêmement optimiste.



# Exemplaire de presse

*(Review copy)*

**par ANTHONY BOUCHER**

*Connu surtout pour ses romans et récits policiers, Anthony Boucher est aussi rédacteur en chef de notre édition américaine. Nous avons publié dans notre numéro* 1 *une nouvelle qui illustrait son talent humoristique :* « Servez-m'en un doigt ». *Celle que vous allez lire est d'un tout autre genre. Pour bien l'apprécier, il faut savoir qu'Anthony Boucher est catholique. Un de ses plus beaux contes de « science-fiction »,* « The quest of Saint Aquin », *décrit un avenir où le catholicisme persécuté est devenu une société secrète. Il y a souvent chez lui des préoccupations morales et mystiques, et ses meilleurs récits rayonnent d'une lumière toute chestertonienne. C'est un peu le cas de celui-ci, étrange relation d'un pacte diabolique, mais vue sous un angle religieux. On y apprend aussi que le métier de critique littéraire peut être dangereux... Mais la crainte de vengeances pareilles à celles de l'histoire n'empêchera pas de dormir les titulaires de notre rubrique* « Ici, on désintègre »... *ni leurs jugements de rester sévères si l'impartialité l'exige !*



La seule lumière de la pièce était la flamme qui brillait à l'intérieur du pentacle (1).

L'homme qui gardait le visage dans l'ombre dit : « Mais pourquoi voulez-vous le tuer? »

Le client répondit : « Que vous importe? »

— « Comprenez donc, » dit l'homme d'un ton persuasif. « Afin d'établir le rapport psychique nécessaire au succès de notre... expérience, je dois avoir une connaissance complète de tous les facteurs émotionnels impliqués. Seul un savoir complet peut contraindre Abaddon (2) ». Il espérait que l'explication était plausible.

Le client dit : « Un jour il m'a fait une blessure mortelle. J'ai besoin de le tuer aussi. »

— « Et pourquoi cette méthode? Pourquoi pas quelque chose de plus direct? »

— « Je ne puis traverser le continent. Je ne puis quitter New-York.

---

(1) Figure ou construction représentant une étoile à cinq branches et souvent considérée, dans les religions anciennes, comme un symbole initiatique ou magique.

(2) L'Ange de l'enfer dans l'*Apocalypse*.

Dès que je traverse le fleuve, je ne sais pas, c'est comme si le souffle me manquait... »

Contrainte névrosée, pensa l'homme ; une forme d'agoraphobie. « Mais on a tué des hommes à distance, grâce à des colis? » suggera-t-il.

— « Pas celui-ci. Il est trop habile. Il connaît les ficelles des romans policiers; ne vous attendez pas à ce qu'il ouvre des paquets inattendus, mange des chocolats venant d'étrangers — pourquoi sont-ce toujours des chocolats? — il est trop malin pour ça, le démon. »

— « Mais il serait sans doute possible de... »

Le client bondit sur ses pieds et son ombre s'agita violemment dans la lueur que jetait le pentacle. « Je vous paie ; est-ce que cela ne vous suffit pas? On pourrait croire que vous essayez de me dissuader. »

— « Quelle absurdité ! » dit l'homme dans l'ombre. Pourtant c'était vrai. Il savait qu'il avait des pouvoirs et qu'il lui était possible d'en retirer du bon argent. Mais il savait aussi à quel point ils étaient imprévisibles, et il éprouvait toujours ce désir momentané de dissuader le client. « Mais si vous me donniez votre raison...? » Cette insistance également faisait partie de sa méthode. Lorsque parfois les choses rataient et que le client devenait mauvais, quelques lumières sur sa vie privée l'empêchaient souvent de réclamer son argent.

Le client se réinstalla. « Très bien, » dit-il. « Je vais vous raconter. » La lumière qui jaillissait du pentacle fit luire ses dents que découvrait un rictus et scintiller la goutte de salive au coin de sa bouche. « Il a fait la critique de mon livre. Ce fut une critique intelligente, une critique diabolique. Elle était écrite avec tant d'esprit qu'elle est devenue célèbre. Bennett Cerf et I. M. P. l'ont citée dans leurs colonnes. Et ce fut tout ce que les gens surent du livre. Cela a tué le livre et m'a tué moi, et il faut qu'il meure. »

L'homme dans l'ombre eut un invisible sourire. Une critique sur des centaines et dans un journal local, probablement. Mais comme elle s'était exprimée sans ambages, il était facile de faire de son auteur un bouc émissaire et de blâmer sa seule influence pour l'échec d'un livre qui n'aurait jamais eu de succès. Son client avait une araignée quelque part. Mais que lui importait à lui, dont les clients étaient toujours aussi fous qu'ils étaient rémunérateurs.

— « Vous savez, » demanda-t-il, « que le sang réclame le feu? »

— « J'en ai beaucoup appris à son sujet. Je connais ses habitudes et ses réactions. Il y aura du feu, et il s'en servira. » Le client hésita, et une goutte de salive tomba, lumineuse dans la flamme du pentacle. « Vais-je.... saurai-je ce qui se passe? Comme si j'y étais? »

— « C'est votre sang, n'est-ce pas? » répondit l'homme brièvement.

Il ne dit rien de plus tandis qu'il installait le client à l'intérieur du pentacle. Il disposa à ses côtés un récipient d'épaisse faïence noire et plaça au-dessus le poignet du client, de sorte que le sang y coula lorsqu'il fit l'incision. Puis il versa une poignée de poudre sur la flamme et se mit à psalmodier.

***

Le livre arriva aux bureaux du « *Times* » de San-Francisco de façon tout à fait normale et discrète. C'était une boîte en carton enveloppée de papier brun, affranchie au tarif ordinaire des livres. L'étiquette était simple, ne portant d'autres renseignements que l'adresse dactylographiée :

*Service littéraire*
« *Times* » *de San-Francisco*
*San-Francisco, Californie*

Miss Wentz ouvrit le paquet et défit le papier. Elle jeta un coup d'œil sur l'étrange couverture illustrée, ouvrit le livre et lut la notice imprimée.

*Nous avons le plaisir de soumettre ce livre à votre critique et vous serions reconnaissants de nous envoyer deux coupures de tout article que vous pourriez écrire à son sujet.*

Elle murmura son opinion sur les éditeurs qui ne donnent ni prix ni date d'édition, et tourna la page de garde pour lire le titre. Ses yeux s'arrondirent.

LA MORT VEUT LE SANG
*recueils de faits mystérieux*
*démontrant*
*que dans la violence de la mort*
*réside l'avenir de la vie*
*rassemblés par*
*Hieronymus Melanchton*
*New York*
*Editions Chorazin*
1947

Elle n'avait jamais entendu parler de Hieronymus Melanchton ni des Editions Chorazin ; mais les journaux reçoivent de tout. Dans un service de critique littéraire, l'incrédulité est un sentiment oublié. Miss Wentz haussa les épaules et se mit tranquillement à établir une fiche pour les répertoires, exactement comme si cette chose était réellement un livre.

Elle fut interrompue par l'arrivée du Grand Homme, ainsi que (en son for intérieur) elle dénommait le Rédacteur-Littéraire-le-plus-Influent à l'Ouest du Mississippi. Il entra en trombe, jeta un rapide coup d'œil sur la pile de nouveautés et hésita en regardant « *La mort veut le sang* ».

— « Qu'est-ce que c'est encore? » dit-il. Il saisit le livre, le tint dans une main et le feuilleta du pouce. Certaines personnes disaient qu'il était capable de composer une impeccable critique de 250 mots rien qu'après ce seul geste. « Bouffonnerie, » dit-il sèchement. « Sur la pile de gauche. » Il prit son courrier et se dirigea vers son bureau. Mais il s'arrêta une minute et regarda son pouce, puis il sortit son mouchoir et frotta une tache d'encre. Il semblait avoir mal, mais comme un biologiste qui aurait été griffé par un cobaye de laboratoire.

Miss Wentz mit « *La mort* » sur la gauche. L'un des murs du bureau formait une grande bibliothèque double. Sur la droite se trouvaient les livres courants, parmi lesquels les critiques de la rédaction faisaient leur choix. Sur la gauche se trouvait un mélange de feuilletons, de recueils de poésie imprimés à compte d'auteur, de secrets du Cosmos édités à Los Angeles et d'autres œuvres dont on considérait qu'elles ne valaient même pas le prix du papier. « *La mort veut le sang* » fut placé parmi elles, entre « *Miettes d'Illusion* » et « *Le Trismégiste du Comte de Saint-Germain.* »

Miss Wentz retourna à sa machine à écrire et à sa tâche, qui consistait à expliquer au nombre habituel d'ardents candidats que le Grand Homme ne lisait pas les manuscrits non sollicités. Au bout d'un instant, elle leva machinalement les yeux et dit « Hello », mais il n'y avait personne dans la pièce. Le lundi, les rédacteurs passaient leur temps à entrer et à sortir ; elle était sûre qu'elle avait entendu, vu, *senti* quelqu'un...

Elle essaya de taper et souhaita que le téléphone sonnât ou que le Grand Homme décidât de lui dicter du courrier ou même qu'un auteur en chômage vînt faire un tour. N'importe quoi plutôt que cette pièce vide qui n'était pas tout à fait vide...

Elle accueillit chaleureusement le Révérend, ainsi qu'on le surnommait — si chaleureusement qu'elle déconcerta complètement le critique de livres religieux du « *Times* ». C'était un jeune homme qui était encore diacre — à peine sorti depuis un an du séminaire, mais déjà en butte aux pièges et aux embûches qui se dressent sur les pas d'un pasteur célibataire. Il devenait lentement misogyne et se surprenait à lire Saint-Paul de plus en plus souvent. Il avait toujours pensé aux bureaux du « *Times* » comme à un havre de sécurité, mais si même ici... Il détourna son visage rougissant d'embarras et se consacra à une étude attentive des livres de droite.

Il retira les lettres d'un aumônier de la marine, une thèse érudite sur la contemplation et un petit livre imprimé en gros caractères qui portait le titre « accrocheur » : « *La Prière paie* ». Il les posa sur la table avec un soupir de résignation (peut-être y trouverait-il l'inspiration d'un sermon) et jeta encore un coup d'œil négligent sur les rayons. Avec un demi-sourire il prit « *La mort veut le sang* ».

— « Quel titre sacrilège ! » observa-t-il, en le feuilletant. « J'imagine que ceci pourrait bien être aussi de mon rayon? »

— « Quoi? Oh !... » Miss Wentz regarda « *La mort* ». « Ceci est supposé se trouver de l'autre côté. Le patron ne veut pas qu'on en parle. »

— « Je l'ai trouvé ici, » protesta doucement le Révérend.

— « Je jurerais que je l'avais mis avec les rebuts. » Elle se leva et alla ranger le livre. « Bien, il y est maintenant. »

Le Révérend regarda son doigt en fronçant les sourcils. « Quelle encre horrible dans ce drôle de livre ! Regardez comme elle déteint. »

Miss Wentz fouilla dans son tiroir. « Voici un papier à démaquiller. »

Mais il eut beau frotter, la tache resta. Il frottait encore, souhaitant pouvoir revenir à son vocabulaire d'étudiant, lorsque Mark Mallow fit son entrée.

Le terme qu'on appliquait généralement à Mark Mallow était « intelligent », ou quelquefois même « brillant ». Les gens disaient toujours à quel point ils admiraient son œuvre, ou comme il était distrayant. On ne les entendait jamais dire quelque chose de tout simple comme : « Mallow? Pour sûr, un type épatant. » Malow portait, entre autres articles indispensables, une élégante cape à la Van Dyck, un chapeau désinvolte et une chatoyante lavallière. On avait l'impression qu'il aurait pu y ajouter des guêtres et une canne si ce n'avait été un peu trop pour San-Francisco. Il avait une démarche dansante et un perpétuel sourire sur les lèvres, toujours écartées de façon à montrer ses dents.

Ceci était un loyal avertissement ; car bien que Mark Mallow n'aboyât jamais, ses morsures faisaient partie intégrante de sa vie. Peu de gens doutaient de son jugement dans son domaine de critique ; Starrett, Queen et Sandoe étaient en correspondance constante avec lui et respectaient son goût. Mais personne ne l'aurait jamais accusé de mansuétude exagérée. Il était honnête et il écrivait une critique délirante quand c'était nécessairee ; mais les mots avaient l'air forcés. Il était spécialisé, par ailleurs, dans les « éreintements » ciselés, véritables assassinats mené comme avec un scalpel chirurgical, et qui laissaient littéralement exsangues les œuvres qui en étaient les victimes.

Sa profession l'amusait beaucoup.

Mallow adressa un signe de tête au Révérend, un sourire à Miss Wentz et un grognement au tas hebdomadaire de romans policiers mis de côté à son intention. Puis il jeta un coup d'œil aux rayons de droite, choisit deux ouvrages qui l'intéressaient et s'arrêta en poussant un sifflement de surprise. Il sortit un livre, ouvrit de grands yeux sur le titre et dit : « Que je sois damné !... Pardonnez-moi, Révérend. »

Le Révérend, qui était depuis longtemps de la même opinion, dit : « Bien sûr. »

— « C'est Jérôme Blackland, ou je veux bien être... des choses que je ne peux pas dire ici ! Réservez-moi celui-ci, Miss Wentz, s'il vous plaît ; il va y avoir du sport. »

Miss Wentz leva machinalement les yeux et fit entendre un bref son d'exaspération. « Comment cette *chose* est-elle revenue ici? »

— « Je l'ai pris juste là. » dit Mallow.

— « Je sais... et je prêterais serment sur une pile de Bibles que je l'ai mis à gauche non pas une, mais deux fois. N'est-ce pas? »

Le Révérend approuva de la tête. « Je vous ai vue. »

— « Et maintenant c'est... Oh ! Et puis tant pis. Le patron ne veut pas qu'on en fasse la critique, mais si cela vous intéresse spécialement... »

— « Pourquoi cela? » demanda le Révérend.

Mallow tendit le livre ouvert à la page de son titre délirant. « Vous voyez ce nom incroyable, Hieronymus Melanchton? »

— « Un pseudonyme, naturellement. La plus grande partie de ce genre de littérature quasi mystique est écrite sous un pseudonyme. »

— « Comme l'homme qui a écrit sous le nom de Saint-Jean? » interrogea Mallow sournoisement. « Eh bien, je sais qui se cache derrière ce pseudonyme. Traduisez-le, et qu'obtenez-vous? »

Le Révérend rassembla ses notions de grec acquises au séminaire. « Jérôme Black.. land, serait-ce cela? » (1).

— « Exactement. Un riche cinglé new-yorkais. Il s'est mêlé de magie noire et a pondu un ouvrage stupéfiant, moitié roman, moitié autobiographie, auprès duquel William Seabrook et Montague Summers ont l'air de sceptiques. Il m'a donné du bon temps. Je pense que je vais recommencer avec celui-ci... Bon Dieu ! » Il s'interrompit et fixa son pouce. « Je saigne? A croire que ce bouquin infernal m'a mordu ! Non... ce n'est pas du sang. Cela vient du livre. Quelle diable d'encre est-ce là? »

Le Révérend regarda... et fut... perplexe. Sur sa propre main, l'empreinte laissée par ce volume bizarrement imprimé était noire. Sur celle de Mark Mallow, elle était rouge sang. Cela semblait inouï. Sans aucun doute il existait quelque explication toute simple... un sel chimique contenu dans la transpiration de Mallow et non dans la sienne agissait comme un réactif... Néanmoins il se sentait nerveux et trouva un prétexte pour quitter rapidement le bureau.

Mallow pénétra dans le second bureau pour conférer avec le Grand Homme, laissant « *La mort* » derrière lui. Miss Wentz essaya de taper de nouveau, mais la pièce n'était toujours pas vide. Elle ne retrouva son atmosphère habituelle que lorsque Mallow eut disparu avec sa serviette bourrée de livres.

⁂

Mark Mallow s'installa confortablement dans le train. C'était une heure de pointe et le train était bondé ; mais son expérience ajoutée à son ingéniosité lui permettait toujours de trouver un siège. Lorsqu'il eut terminé un examen superficiel du journal de l'après-midi, il l'étala sur ses genoux, vida dessus sa serviette et se mit à fourrager dans sa provision hebdomadaire. L'homme d'affaires ventru qui occupait l'autre moitié du siège avait besoin de plus d'une moitié pour y loger sa masse ; mais les muscles de Mallow, habitués à ce genre d'envahisseur, repoussaient inconsciemment son empiétement.

La traversée de Bay Bridge, même en train (lequel roule à un niveau moins élevé et moins pittoresque que les autos), est magnifique et enthousiasmante la première fois. Mais les habitués ne jettent jamais un coup d'œil par les fenêtres, sauf pour essayer de tirer des conclusions du nombre de bateaux qui se trouvent au port. Mark Mallow ne voyait rien de la splendeur de la baie tout en choisissant le dernier Craig Rice pour

---

(1) Le nom de Melanchton, qui fut d'ailleurs celui d'un théologien du XVIe siècle, est formé de deux mots grecs qui donnent en anglais « *black land* » (autrement dit « terre noire »).

égayer son voyage. (Car il aimait lire un bon roman policier ; ce qu'il détestait, c'était simplement d'en rendre compte, à moins que ce fût un navet.)

Il en lut la première page à trois reprises avant de réaliser que ses efforts étaient vains. Quelque chose le pressait de remettre le Rice dans sa serviette et d'en sortir un autre livre, celui qui avait la couverture si bizarrement illustrée. Sa main sembla se déplacer d'elle-même et en même temps ses muscles lui apprenaient la nouvelle surprenante qu'il ne venait plus aucune pression du côté de l'homme d'affaires. En fait, celui-ci paraissait s'écarter.

Mallow souriait tout en ouvrant le livre. L'absurdité prétentieuse de la page du titre le ravit, et encore plus le texte qui suivait. (L'homme d'affaires ne semblait pourtant pas être du genre à céder sa place à une dame...) « Il est, je suppose, inévitable, » songeait Mallow, « que ceux qui cherchent à exprimer l'inexprimable n'aient aucun talent pour s'exprimer. » (Et la dame ne semblait pas être du genre à refuser le siège...) Cela méritait à coup sûr un petit paragraphe meurtrier. Un vrai plaisir, si seulement il n'y avait pas eu cette damnée encre... (La place demeura vacante, dans ce wagon plein, durant tout le voyage. Mallow ne le remarqua pas ; il lui semblait qu'elle était toujours occupée.)

*
* *

Le Révérend était encore quelque peu troublé. Il était ridicule de se faire du souci à propos d'une chose insignifiante comme une bizarrerie chimique. N'avait-il d'ailleurs pas préparé pour le dimanche suivant un sermon décrivant les matérialistes modernes qui réduisent tout à des séries de réactions chimiques?

Mais il y avait toujours l'unique source de paix et de consolation. Le Révérend prit sa Bible, avec l'intention d'y chercher un des psaumes — le quatre-vingt-onzième probablement. Mais il laissa tomber le Livre, stupéfait.

Cela s'était produit si rapidement qu'on pouvait à peine y croire.

La tache sur son pouce avait été noire. A l'instant où elle toucha la Bible elle devint rouge sang, exactement comme la marque sur la main de Mark Mallow. Puis il y eut un sifflement et une sensation de chaleur intense.

Il n'y avait plus de tache du tout sur son pouce à présent.

Le Révérend prit à la hâte le téléphone et composa le numéro du « *Times* ». Il dit « Service littéraire, » et un instant plus tard demanda d'un ton pressant : « Miss Wentz? Pouvez-vous me donner l'adresse personnelle de Mallow? »

*
* *

Mark Mallow mangea de bon appétit, comme c'était son habitude lorsqu'il se faisait lui-même sa cuisine. Son dîner fut simple : deux soles,

du riz bouilli (avec une pincée de safran) et une salade mélangée ; mais il n'aurait pu trouver son pareil même à San-Francisco, la ville des restaurants.

Une demi-bouteille d'un honnête Chablis pendant le dîner et un brandy après — provenant tous deux des vignobles californiens, mais nullement méprisables — avaient légèrement grisé Mallow. A présent la chaleur de l'humour de Craig Rice lui conviendrait parfaitement.

Il s'installa devant le feu. Tout était calme aux alentours de Berkeley Hills. Non, « calme » était un mot trop simple. Tout était paisible... non... pacifié. Doucement figé dans le silence.

Il n'y avait rien d'autre au monde que le feu, son système digestif ronronnant et le livre dans sa main... Mais le livre était « *La mort veut le sang* » et le feu luisait sur sa main empourprée.

Mark Mallow poussa un juron, cependant la bonne chère l'avait rendu trop paresseux pour qu'il sortît de son fauteuil. Il ouvrit le livre et en lut quelques paragraphes. Ses yeux se fermèrent à demi ; le baragouinage à haute dose est l'un des meilleurs soporifiques. Puis ses yeux se rouvrirent, et il se redressa en sursaut pour saluer le visiteur inattendu.

La pièce était vide.

Il jura de nouveau, à contrecœur. Il porta son attention sur le processus de sa digestion et éprouva le besoin de boire un verre de sels effervescents. Il se leva de son fauteuil, rangea « *La mort* » sur un rayon de sa bibliothèque, sortit le Craig Rice et le mit de côté sur le bras de son fauteuil. Puis il se rendit à la salle de bains, jetant sans raison un coup d'œil par-dessus son épaule au moment de quitter la pièce.

***

Le Révérend avait de bonnes jambes. Il en avait besoin tandis qu'il gravissait les collines qui s'élevaient après la station terminus du tramway.

« Que vas-tu donc dire? » se demandait-il. « Que vas-tu donc faire? » Il ne pouvait répondre à ses propres questions. Il savait seulement qu'il était en présence d'une situation où son devoir lui commandait d'agir.

Dans l'Eglise Romaine, songeait-il, l'un des ordres inférieurs du clergé portait le titre d'Exorciste. Il se demanda si on enseignait aux prêtres de cette Eglise les fonctions de cet ordre ou si ce nom n'était qu'une survivance archaïque. Avec embarras, il plongea la main dans sa poche et ses doigts touchèrent le livre qu'elle contenait... et la petite bouteille d'eau bénite qu'il avait remplie dans une église catholique.

Les lumières devant lui devaient être celles de la maison de Mark Mallow. De la fenêtre du milieu jaillissait une lueur qui semblait être celle d'une lampe de chevet et d'un feu de bois. La fenêtre éclairée était paisible et de bon présage.

Alors éclata le flamboiement... le vaste flamboiement qui remplit la pièce et la fenêtre, et les yeux du Révérend.

***

Lorsque Mark Mallow revint de la salle de bains, il hésita presque avant d'entrer dans la pièce. Il sentit une impulsion absurde de battre en retraite, de fermer la porte à clef et d'aller au lit. Il se moqua de lui-même (phénomène rare) et se dirigea résolument vers son fauteuil. Il s'assit, prit le Craig Rice... dont l'encre s'imprima en rouge sur ses doigts. Il se redressa furieux et lança violemment le maudit volume dans le feu.

Juste avant qu'il le lançât, la pièce se rassembla sur elle-même en attente. Les ombres frémirent, sachant quelle sorte de lumière allait les dissiper. Les flammes du foyer se contractèrent pour recevoir leur sauvage combustible. Durant un instant le temps fut suspendu.

Cette seconde qui était une éternité s'écoula et le temps se précipita de nouveau dans la pièce. Le livre trouva les flammes et les flammes trouvèrent le sang et le sang trouva la mort qui est la vie et la vie qui est la mort. L'ombre sortit de l'infra-visibilité pour devenir d'une clarté aveuglante et elle ne fit plus qu'une avec les flammes, le sang et le livre, et cette chose unique qui était ombre, flammes, sang et livre bondit.

⁂

La pièce était obscure lorsque le Révérend entra. Il y avait eu là trop de lumière durant un instant ; l'équilibre de l'univers raisonnable exigeait des ténèbres.

La lumière revint sans qu'il fît un geste lorsque l'équilibre fut rétabli. Il ne ferma pas les yeux car il fallait qu'il vît le spectacle. Il vit le corps de Mark Mallow, il vit son sang, et un autre sang.

Le Révérend savait ce qu'il devait faire. Il ouvrit la fiole d'eau bénite et se mit à la verser sur le sang. Le sang courut vers lui, mais il ne recula pas. Il resta où il était, regardant l'eau et le sang se mêler et ne faire qu'une seule matière qui était l'eau. Il reboucha la fiole et il ne s'y trouvait que de l'eau, et autour du corps de Mark Mallow il n'y avait que le sang d'un seul homme.

Il quitta la maison. Il comprenait un peu. Il comprenait que la raison humaine ne peut accepter un cadavre qui répand deux fois son contenu de sang, et que sa présence lui avait permis de redresser la balance. A présent la mort de Mallow serait seulement un meurtre terrible et insoluble, alors qu'elle aurait pu ouvrir à l'homme les voies d'un savoir qu'il n'aurait pas supporté. Il avait plus de peine à comprendre pourquoi il ne lui avait été permis d'arriver qu'*après*... l'événement. Il devinait que d'avoir fait mesquinement le mal avait rendu Mark Mallow vulnérable en quelque sorte au Mal lui-même.

Il ne savait pas. Il ne savait pas si lui-même pourrait supporter la connaissance qui lui avait été dévoilée. Il savait seulement qu'il pouvait prier pour l'âme de Mark Mallow — et probablement pour celle d'un homme nommé Blackland.

⁂

L'homme qui gardait généralement le visage dans l'ombre eut la décence d'assister aux funérailles de Jérôme Blackland. Il le faisait toujours pour ses clients. C'était une sorte d'honneur professionnel.

Un puriste en matière d'honneur professionnel pourrait suggérer qu'il aurait dû avertir Blackland des dangers que l'on court en octroyant les vertus vitales de son propre sang à de l'encre d'imprimerie. Mais pourquoi? La moitié du temps les charmes agissaient imparfaitement lorsqu'ils agissaient ; et l'on ne fait pas fuir la clientèle de gaieté de cœur.

Lui aussi récita des prières, de sa façon, pour les âmes de Blackland et de Mallow.



# *Un coup en vache...*

## par MICHEL MARLY

*Michel Marly, dont nous avons publié deux nouvelles dans* « Mystère-Magazine » (1), *a eu une vie mouvementée, aussi riche en emplois divers que celle d'un auteur américain! Citons notamment ceux de vendeur de librairie, employé au rayon des tapis d'un grand magasin, bureaucrate dans une usine de produits chimiques, plongeur de restaurant, vendeur de journaux, représentant en bijouterie, démarcheur d'assurances, négociant en timbres-poste... et encore n'avons-nous pas parlé d'une de ses activités principales : le journalisme. Journalisme politique, d'abord, dans son pays natal, l'Allemagne, où il fut militant antinazi : d'où son émigration forcée en France après* 1933. *Par la suite, publication d'articles et d'essais variés, dans les années précédant la guerre. Cette dernière devait lui valoir des aventures; en effet, il fut interné en* 1939 *comme « sujet ennemi », en tant que réfugié allemand, avant de s'engager comme volontaire dans l'armée française, de se battre en Afrique du Nord jusqu'en* 1941, *et enfin de prendre part, après sa démobilisation, à la Résistance dans le Midi de la France. Naturalisé Français depuis la guerre, il est revenu au journalisme en étant correspondant parisien de divers journaux allemands, puis en donnant des reportages dans ceux de notre pays. C'est en* 1950 *qu'il est venu à la littérature policière, par la voie du « noir ». Dans ce style, il a écrit un certain nombre de livres parus au Fleuve Noir.* « Mystère-Magazine » *a récemment relaté sa prise de position, à l'occasion d'un article critique, contre les outrances du genre qu'il a lui-même illustré. Ayant ainsi brûlé ce qu'il avait adoré, il nous laisse à penser qu'il écrira peut-être les* vrais *romans policiers que les qualités de ses autres ouvrages peuvent faire espérer.*

*Le conte de « science-fiction » ultra-court que nous publions de lui est, comme l'indique déjà son titre, une pochade. Vous y assisterez à la mésaventure qui peut attendre des explorateurs de l'espace sur une planète vraiment* sans intérêt...



C'EST par un hasard vraiment extraordinaire que j'ai pu faire la connaissance de cet... j'ai failli écrire : de cet homme. Mais ce n'était pas un homme — c'était un être. D'ailleurs, le fait que je l'aie rencontré, dernièrement, quelque part en Europe, a si peu d'importance par rapport au reste que je ne vois pas pourquoi je m'expliquerais plus

(1) Voir n° 46 : « *Le voile se déchire* »; et n° 61 : « *La porte de l'enfer.* »

avant ; d'autant plus que je lui ai promis le silence non pas au sujet de ce qu'il m'a raconté, mais au sujet de lui-même. Car, voyez-vous, il a « choisi la liberté », selon une expression à la mode. Il ne veut pas retourner là d'où il est venu, il ne veut pas qu'on sache, « là-haut », ce qu'il est devenu — et pour m'enlever toute possibilité de faillir à ma promesse, il s'est refusé à me décrire les moyens qui lui ont permis de venir chez nous, de s'y installer sous la forme d'un... mais non, si je disais sous quelle forme, je risquerais également de le trahir. D'ailleurs, le voudrait-il qu'il ne pourrait plus retourner « là-haut » ; alors, pourquoi lui rendre plus difficile la vie « ici-bas » ?

Mais il a pu m'expliquer pourquoi « les siens » n'ont jamais essayé d'entrer en rapports avec « les nôtres ». Jamais depuis le jour que nous désignons, nous, sous le nom distinctif de 16 mai 1543 après Jésus-Christ.

« Ils » possédaient à ce moment déjà ce que nous appelons une soucoupe volante, un engin capable de parcourir de vastes espaces. De « chez eux », ils avaient vu, très loin, à quelques millions de kilomètres de distance, une planète. « Ils » avaient mis sur pied une expédition, désigné un chef pour la diriger, et un beau jour, l'expédition était partie, pour explorer cette planète lointaine.

Le voyage avait duré quelques mois, et un soir, à la tombée de la nuit, l'engin avait atterri dans un grand champ, vaste et verdoyant.

Megas, suivi de Kalos, Eu, Ergos et Takos, avait quitté le vaisseau, précautionneusement, et ils s'étaient aventurés dans le champ.

Takos, le premier, « les » vit : des êtres sur quatre jambes, avec une longue queue, une tête surmontée de deux cornes, un peu de bave autour de la bouche démesurée, vêtus de cuir poilu, en train de mâchonner. Takos appela les camarades. Tous, ils regardèrent les habitants du champ vert qui ne semblaient pas leur accorder grande attention. Finalement, Megas, le Chef, s'approcha d'un des habitants et dit :

— « Bonjour, Monsieur ! »

L'habitant auquel il s'était adressé leva la tête au son de la voix, regarda Megas d'un air stupide, puis se baissa et arracha, de ses dents, une touffe d'herbe.

Megas répéta son salut dans toutes les langues qu'il connaissait, sept cent quarante environ. Les autres navigateurs s'adressèrent à d'autres habitants, mais aucun d'eux ne leur répondit. Alors, un peu triste, un peu déçu, Megas rassembla ses hommes pour regagner le vaisseau interplanétaire. Pendant le voyage de retour, il rédigea son rapport.

« *La planète visitée,* » écrivait-il, « *est habitée par des êtres stupides, ne connaissant pas l'usage de la parole, n'ayant aucune civilisation, et dont le comportement ne peut en rien enrichir notre littérature, nos sciences et nos arts. Une entente avec eux me paraît dépourvue du moindre intérêt.* »

Le Conseil des Vieux, après avoir pris connaissance du rapport de Megas, décida d'appeler la planète « Kéraguê », le Pays des Cornus.

Et, depuis le 16 mais 1543 de notre ère, aucune autre expédition n'a quitté Mars pour visiter la Terre...

# Les parias

(*Ghetto*)

**par POUL ANDERSON**

*Vous avez déjà pu lire, de Poul Anderson, deux nouvelles originales :* « L'émissaire » (« Fiction » *n°* 3) *et* « Ces Terriens si terre à terre » (*n°* 10). *Celle-ci ne les déparera pas. C'est un tableau de mœurs étrangement réaliste et convaincant, la peinture d'une société future rarement imaginée — féodale, régie par un système de castes, et dont le raffinement sombre dans la décadence. On pense à l'Empire romain finissant... mais l'Histoire nous a prouvé qu'elle était un perpétuel recommencement. Et c'est aussi le récit d'une touchante aventure amoureuse, qui participe également de la loi ci-dessus.*

*Mais le côté le plus inattendu et le plus séduisant de l'œuvre est dans la description même des « parias » et de leur condition. Ces hommes, exclus d'un monde qui les considère comme des bêtes indésirables, sont tout simplement les héros flambants auxquels nous a tant habitués la « science-fiction » romanesque... les voyageurs interstellaires! Le phénomène scientifique sur lequel l'auteur a étayé cette vision si peu orthodoxe est une réalité. C'est le grand physicien français Paul Langevin qui a proposé le premier cette conséquence paradoxale des équations de la relativité d'Einstein : la contraction du temps pour un mobile se déplaçant à une vitesse voisine de celle de la lumière. Le « boulet de Langevin » — ainsi a-t-on appelé ce projectile imaginaire — se trouve dans un temps s'écoulant moins vite que le temps normal, et les passagers qu'il porte auront vieilli de quelques années pendant que la Terre vieillissait d'autant de siècles.*

*Poul Anderson imagine audacieusement l'effet de ce phénomène sur un monde ayant colonisé des planètes d'autres systèmes solaires. Les pilotes d'astronefs pour qui le temps se contracte sont des isolés hors de ce temps, qui vivent des millénaires à l'échelle humaine, voient des civilisations s'écrouler et d'autres naître. Ils en sont venus à se marier entre eux, à se sentir étrangers à leur planète qui a fini par les parquer dans de véritables quartiers réservés, séparés de la vie terrestre au cours normal. La nouvelle donne de cette situation extraordinaire une illustration saisissante.*



Le monorail les déposa dans le Quartier des Kiths, à l'extrémité de la grande ville. Les lumières de celle-ci palpitaient, rouges, vertes, orangées, dans le ciel, en une ligne qui décrivait des méandres entre les silhouettes élancées des immeubles géants, mais ici c'était l'obscurité et le silence, la nuit était venue. Kenri Shaun resta un moment avec ses compagnons, se balançant gauchement d'un pied sur l'autre sans trouver quoi leur dire. Ils savaient qu'il allait donner sa démission, mais la discrétion de règle chez les Kiths retenait les questions sur leurs lèvres.

— « Allons ! » dit-il enfin. « Je vous reverrai certainement. »

— « Mais oui, » dit Graf Kishna. « Nous ne quitterons pas la Terre pour un nouveau voyage avant plusieurs mois. »

Et, après une pause, il ajouta : « Vous nous manquerez quand nous partirons. Je serais heureux que vous reveniez sur votre décision, Kenri. »

— « Non, » répondit celui-ci. « Je reste. Merci tout de même. »

— « Venez nous voir, » dit Graf avec amabilité. « Il faudra que nous nous réunissions un de ces jours. »

— « Mais bien sûr. Ce sera avec plaisir. »

La main de Graf effleura l'épaule de Kenri en un geste qui, chez les Kiths, était plus éloquent que tous les discours.

— « Bonne nuit, » fit-il simplement.

— « Bonne nuit. »

Des mots furent échangés à voix basse dans la pénombre. Un instant encore, les six hommes vêtus de la tenue de ville des Kiths : ample blouson bleu, pantalon bouffant et chaussures à semelles feutrées, demeurèrent là immobiles. Il y avait entre eux un curieux air de famille ; ils étaient tous maigres, de petite taille et sombres de peau, mais ce qui les caractérisait par-dessus tout, c'était leur façon de se mouvoir et l'expression de leur visage. Toute leur vie, ces hommes avaient contemplé des spectacles étranges, là-haut parmi les étoiles.

Ils se séparèrent enfin pour rentrer chacun chez soi. Kenri prit le chemin du logis paternel. On sentait de la fraîcheur dans l'air ; le pôle nord faisait son entrée dans l'automne. Kenri voûta ses épaules et enfonça ses mains dans ses poches.

Les rues du Quartier étaient d'étroites bandes bétonnées, non luminescentes, éclairées selon l'ancien système par des globes à lueur rayonnante qui jetaient une clarté blême sur les pelouses, les arbres et les petites maisons bâties en partie au-dessous du sol, à bonne distance de la chaussée. On voyait peu de monde alentour : un officier d'un certain âge, en manteau, le visage grave sous son capuchon ; un jeune couple qui cheminait, la main dans la main ; un groupe d'enfants gambadant sur le gazon, petites formes agiles qui se grisaient de la beauté et du mystère dont la Terre était faite et emplissaient l'air de leurs rires. Peut-être certains de ces enfants étaient-ils nés cent ans auparavant et avaient-ils admiré des mondes dont les soleils étaient invisibles d'ici, mais toujours les hommes qui parcouraient l'Espace revenaient sur la planète,

impuissants à résister à sa fascination. Un jour ils iraient peut-être au-delà de la Galaxie, mais toujours ils reviendraient, attirés par la forêt bruissante, les mers impétueuses, la pluie, le vent et les nuages à la course légère ; toujours ils retraverseraient l'infini de l'espace et du temps pour revoir la Terre, objet de leur amour.

La plupart des maisons semi-sphériques devant lesquelles passait Kenri étaient plongées dans l'obscurité, laissées à la garde des machines, tandis que les familles naviguaient quelque part dans le ciel. Il passa devant celle d'un ami, Jong Errifrans, et se demanda quand il le reverrait. Le « *Rayon d'Or* » ne rentrerait pas de Bételgeuse avant un siècle terrestre et, d'ici-là, le « *Flamboyant* », l'astronef de Kenri, pourrait fort bien être parti... « *Non, c'est vrai! Je reste ici maintenant. Je serai un vieillard quand Jong rentrera, aussi jeune et gai qu'avant, lui, le sourire aux lèvres et sa guitare sous le bras. Je serai alors un Terrien.* »

Le Quartier ne comprenait que quelques milliers de maisons et, à quelque moment que ce fût, la plupart de ses habitants étaient en voyage. Pour l'instant, seuls le « *Flamboyant* », le « *Nuage Ardent* », le « *Barbaresque* », l' « *Immaculé* » et la « *Princesse Karen* » étaient sur la Terre, siège du gouvernement de Sol, ainsi qu'on appelait le système solaire. Leurs équipages devaient totaliser dans les douze cents personnes, enfants compris. Kenri murmura les noms au charme archaïque, prenant un plaisir extrême à les faire rouler sur sa langue. Le Quartier kith, la communauté kith, restaient les mêmes, indéfiniment. Il le fallait : quand on voyageait à une vitesse proche de celle de la lumière, le temps se contractait au point qu'on pouvait être parti dix ans et revenir pour trouver un siècle écoulé sur la Terre... Et ici on était chez soi, parmi les siens, et non un paria contraint de faire des courbettes et de flatter les grands marchands de Sol. Ici on pouvait marcher la tête droite. Ce n'était pas vrai, ce que l'on disait sur la Terre, que les parias n'étaient attachés à rien, qu'ils n'avaient pas de planète, pas d'histoire et qu'ils n'étaient pas fidèles. Il y avait ici, dans ce minuscule territoire, des traditions plus profondes que n'en connaîtrait jamais le reste de Sol, avec ses guerres et ses périodes de grandeur et de décadence.

— « Bonsoir, Kenri Shaun. »

Il s'arrêta, tiré soudain de sa rêverie, et regarda la jeune femme. La lueur pâle d'un lampadaire tombait sur son long corps gracieux et jouait dans ses cheveux noirs.

— « Oh !... » Il reprit ses esprits et s'inclina devant elle. « Bonsoir, Theye Barinn. Il y avait bien longtemps que je ne vous avais vue. Deux ans, n'est-ce pas? »

— « Pas autant pour moi, » dit-elle. « Le « *Barbaresque* » a été jusqu'à Véga la dernière fois. Nous sommes en orbite ici depuis un mois terrestre environ. Le « *Flamboyant* » est rentré il y a quinze jours, si je ne me trompe? »

Elle dissimulait ; elle n'osait pas parler franchement. Kenri était sûr qu'elle connaissait le jour, pour ne pas dire le moment exact, où le

grand astronef à son retour de Sirius avait repris son orbite autour de la Terre.

— « Oui, » dit-il, « mais notre astrocalculateur était grillé et j'ai dû rester à bord avec quelques autres pour le réparer. »

— « Je sais, » répondit-elle. « J'ai demandé à vos parents pourquoi on ne vous voyait pas dans le Quartier. N'étiez-vous pas... impatient de rentrer? »

— « Si, » fit-il d'une voix soudain plus sèche. Il ne lui dit rien du désir qui l'avait consumé, de ce désir fébrile de s'échapper pour aller retrouver Dorthy qui l'attendait au milieu des roses de la Terre. « Si, bien sûr, mais l'astronef avant tout, et j'étais le plus qualifié pour faire ce travail. Mon père s'est chargé de la vente de ma part de la cargaison. De toute façon, les affaires, ce n'est pas mon fort. »

Propos futiles, pensa-t-il, se retenant pour ne pas exprimer sa pensée tout haut. Bavardages qui dévoraient les précieux instants qu'il aurait pu passer auprès de Dorthy. Mais il ne pouvait commettre une impolitesse; Theye était une amie. Un moment, il avait pensé qu'elle pourrait être plus que cela, mais c'était avant qu'il eût fait la connaissance de Dorthy.

— « Il n'y a pas eu grand changement depuis notre départ, » dit-elle. « Les choses changent peu en vingt-cinq années terrestres. L'Empire Stellaire est toujours là, avec sa langue et sa hiérarchie génétique... un peu plus grand, un peu plus agité, un peu plus près de la révolution ou de l'invasion, et de sa fin. Je me souviens que les Africains ont connu un état de choses peu différent, une génération ou deux avant leur chute. »

— « C'est exact, » dit Kenri. « Et cela s'est produit à d'autres reprises dans le passé et se reproduira encore dans l'avenir. Mais j'ai entendu dire que les Citoyens de l'Empire nous soumettent à toutes sortes de vexations. »

— « Oui. » Sa voix n'était plus qu'un murmure. « Il nous faut acheter des insignes maintenant, à un prix exorbitant, et les porter partout en dehors du Quartier. Cela peut devenir pire. Je le crains fort. »

Il remarqua que sa bouche tremblait légèrement sous l'arc prononcé de son nez et que ses yeux levés vers lui venaient soudain de s'emplir de larmes brillantes.

« Kenri, est-ce vrai, ce que l'on dit à votre sujet? »

— « Quoi donc? » Malgré lui, il avait pris son ton le plus brusque.

— « Que vous allez donner votre démission? Quitter la communauté kith... devenir un Terrien? »

— « Je vous raconterai cela plus tard. » Les mots lui éraillaient la gorge au passage. « Je n'ai pas le temps maintenant. »

— « Mais, Kenri... » Elle respira longuement et retira la main qu'elle avait posée sur son bras.

— « Bonne nuit, Theye. A une autre fois. Je suis pressé. »

Il s'inclina et se remit en marche, à grands pas, sans se retourner.

Les lumières et les ombres marquaient son dos de zébrures fugitives tandis qu'il s'éloignait.

Dorthy l'attendait et il allait la voir ce soir même. Mais pour l'instant quelque chose l'empêchait de savourer par avance le plaisir de cette rencontre.

Il se sentait terriblement déprimé.

*
* *

*Elle se tenait au hublot d'observation, regardant une obscurité chargée d'inconnu, et la clarté des parois blanches de l'astronef mettait de la fraîcheur dans ses cheveux. Il arriva doucement derrière elle et ne put s'empêcher de la trouver une fois de plus merveilleuse. Mille ans auparavant, pour ne remonter que jusque-là, il était rare de rencontrer sur la Terre ce type de blondes, grandes, sveltes. Les généticistes de l'Empire Stellaire n'auraient-ils rien accompli d'autre qu'on devrait leur garder une affectueuse reconnaissance pour avoir créé des femmes de cette sorte.*

*Elle se retourna brusquement. Elle avait senti sa présence avec une acuité de perception à laquelle il ne pouvait rien opposer de comparable. Ses yeux bleus aux reflets argentés le regardaient, immenses, et ses lèvres s'entr'ouvraient légèrement, en partie cachées par une main aux doigts déliés. Comme une main de femme pouvait être belle, pensa-t-il.*

*— « Vous m'avez fait peur, Kenri Shaun. »*

*— « Veuillez m'excuser, Libre Dame, » dit-il d'un air contrit.*

*— « Ce n'est... » Elle sourit, mais elle paraissait troublée. « Ce n'est rien. Je suis trop nerveuse. J'ignore tout de l'espace interstellaire. »*

*— « Cela peut... détraquer les nerfs, je suppose, si l'on n'y est pas habitué, Libre Dame, » dit-il. « Moi, je suis né quelque part au milieu des étoiles. »*

*Elle frissonna légèrement sous sa mince tunique bleue.*

*— « C'est trop grand, » dit-elle. « Trop grand, trop étrange pour nous, Kenri Shaun. Je pensais que voyager entre les planètes était quelque chose qui dépassait l'entendement humain, mais ceci... » Sa main toucha celle de Kenri et celui-ci la lui saisit presque contre sa propre volonté. « Ceci ne ressemble en rien à ce que j'imaginais. »*

*— « Quand vous voyagez à une vitesse qui approche de celle de la lumière, » dit-il, prenant un ton professoral pour couvrir sa timidité, « vous ne pouvez vous attendre à ce que les conditions restent les mêmes. Le phénomène d'aberration déplace les étoiles et l'effet Doppler en change la couleur. C'est tout, Libre Dame. »*

*Le grand astronef bourdonnait autour d'eux comme s'il se parlait à lui-même. Dorthy lui avait demandé un jour ce que pouvait bien penser le cerveau-robot qui le dirigeait — quelle impression cela pouvait faire d'être un navire sidéral, naviguant éternellement dans des cieux étrangers. Il lui avait dit que le robot n'avait pas de conscience, mais cette*

*idée l'avait hanté, lui aussi, depuis lors. Peut-être simplement parce que c'était Dorthy qui l'avait émise.*

*— « C'est la contraction du temps qui m'effraie le plus, je crois bien, » dit-elle. Elle gardait sa main dans celle de Kenri et leurs doigts s'étreignaient plus fort. Il humait son léger parfum exotique, qui lui montait à la tête. « Vous... Je n'arrive pas à me convaincre que vous avez vu le jour voilà mille ans, Kenri Shaun. Et que vous continuerez à voyager parmi les étoiles quand je serai retournée en poussière. »*

*Cette réflexion appelait de toute évidence un compliment, mais l'embarras lui clouait la langue. Il était un voyageur de l'espace, un Kith, un misérable et répugnant paria, alors qu'elle, appartenant à la catégorie des Libres Citoyens de l'Empire, était un être non spécialisé, créé pour le seul plaisir des yeux, la fleur la plus rare dans la hiérarchie génétique de l'Empire Stellaire. Il se contenta de répondre :*

*— « Cela n'a rien de paradoxal, Libre Dame. A mesure que la vitesse relative approche de celle de la lumière, l'intervalle de temps mesuré diminue, tout comme la masse augmente, mais seulement pour un observateur « stationnaire ». Une série de mesures est aussi « réelle » qu'une autre. Dans notre présente course, nous marchons avec un facteur Tau d'environ 33, ce qui signifie qu'il nous faut environ quatre mois terrestres pour aller de Sirius à Sol, mais pour un observateur de l'un ou l'autre système, nous mettrions presque onze ans. » Il sentait sa bouche se figer en une grimace gênée, mais il parvint à l'étirer pour lui faire un sourire. « Ce n'est pas tellement long, Libre Dame. Vous aurez été partie... voyons, deux fois onze ans, plus un an dans le système de Sirius, cela fait vingt-quatre ans. Vos propriétés seront toujours là. »*

*— « Ne faut-il pas une formidable masse de réaction ? » demanda-t-elle. Une ligne ténue apparut sur son large front comme elle le contractait dans son effort pour comprendre.*

*— « Non, Libre Dame. Ou plutôt, si, mais nous n'avons pas à éjecter de matière, comme un simple astronef interplanétaire. Le champ de force propulseur réagit directement sur la masse des étoiles — théoriquement l'univers entier — et transforme notre « lest » de mercure en énergie cinétique pour le reste de l'astronef. Il s'applique d'égale façon à toute masse, ce qui explique pourquoi nous ne ressentons pas la pression due à l'accélération et pouvons approcher de la vitesse de la lumière en quelques jours. En fait, si nous n'imprimions pas une rotation à l'astronef, nous ne pèserions rien ; quand nous atteindrons Sol, l'agoratron reconvertira l'énergie en atomes de mercure et nous serons de nouveau presque stationnaires par rapport à la Terre. »*

*— « Je crois que je n'ai jamais valu grand'chose en physique, » dit-elle en riant. « Sur la Terre, nous laissons cela aux spécialisés, les Stell-A et les Norm-A. »*

*Le sentiment de sa condition de réprouvé le serra à la gorge. « Oui, » pensa-t-il, « le travail intellectuel et le travail musculaire ne sont jamais que des travaux. Que les inférieurs les accomplissent à la sueur de leur front ! Les Libres Citoyens de l'Empire ont pour seule tâche d'être des*

*ornements et cela leur prend tout leur temps. » Les doigts de la jeune femme avaient desserré leur étreinte et il dégagea sa main.*

*Elle avait l'air peiné. Elle comprenait qu'elle l'avait blessé et elle ébaucha un geste pour lui toucher la joue.*

*— « Je vous demande pardon, » dit-elle doucement. « Je ne voulais pas... Je ne voulais pas dire ce que vous pensez. »*

*— « Ce n'est pas grave, Libre Dame, » dit-il avec quelque raideur pour ne pas laisser voir sa confusion. (Qu'une aristocrate s'abaisse à s'excuser!...)*

*— « Si, c'est grave, » dit-elle avec chaleur. « Je sais combien les Kiths sont détestés par la plupart des gens. Vous ne pouvez absolument pas vous adapter à notre société, vous vous en rendez compte vous-mêmes. Vous n'avez jamais vraiment été à votre place sur la Terre. » Une rougeur gagna lentement ses joues pâles et elle baissa les yeux. Elle avait de longs cils, noir de charbon. « Mais je suis un peu psychologue, Kenri Shaun. Je sais distinguer un être du type supérieur quand le hasard m'en fait rencontrer un. Vous pourriez être vous-même un Libre Citoyen, si ce n'était que... notre compagnie vous ennuierait peut-être. »*

*— « Cela, jamais, Libre Dame, » répondit-il d'une voix ferme.*

*Il s'était éloigné d'elle, la joie au cœur. Trois mois, pensait-il avec ravissement, trois mois de croisière avant d'atteindre Sol.*

⁂

La haie de clôture remua avec un bruissement sec lorsqu'il franchit la porte de sa maison. Au-dessus de sa tête, un érable frémissait, faisant ses confidences à la brise légère. Une feuille rouge sang s'en détacha et tomba sur lui en voltigeant. « Il gèle de bonne heure cette année, » pensa-t-il. Le système de régularisation du temps n'avait pas été reconstruit après sa destruction par les Mécanoclastes et peut-être était-ce une bonne chose, tout compte fait. Il s'arrêta pour humer le vent, un vent frais et humide, chargé d'odeurs d'argile, de terre retournée et de baies mûres. Il se prit à songer qu'il n'avait jamais passé l'hiver ici. Il n'avait jamais vu les collines revêtir leur manteau d'un blanc étincelant ni connu le silence infini d'une chute de neige.

Une chaude lumière jaune filtrait par les ouvertures de la maison et dessinait des cercles sur le gazon. Il posa la main sur la plaque de porte. La cellule reconnut ses caractéristiques et la porte s'ouvrit devant lui. Quand il pénétra dans le petit living-room où s'entassaient une demi-douzaine de gamins, l'odeur du dîner y flottait encore et il regretta d'arriver trop tard pour le partager. Il avait mangé à bord de l'astronef, mais il n'y avait pas dans la Galaxie de cuisinière comparable à sa mère.

Il salua ses parents de la façon prescrite par la coutume et son père lui répondit par un signe de tête empreint de gravité. Plus expansive, sa mère le serra sur son cœur et déplora de le voir si maigre. Les enfants vinrent lui souhaiter un bonsoir hâtif et retournèrent à leurs livres, à

leurs jeux et à leur babillage. Ils voyaient leur grand frère assez souvent et ils étaient trop jeunes pour comprendre l'importance de la décision qu'il avait prise de démissionner.

— « Tiens, Kenri, laisse-moi au moins te faire un sandwich, » dit sa mère. « Quelle joie de te revoir ! »

— « Je n'ai pas le temps, » dit-il. Puis, avec gêne : « Je ne demanderais pas mieux, mais... euh... il faut que je ressorte. »

Elle détourna son visage.

— « Theye Barinn a demandé après toi, » dit-elle, prenant avec difficulté un ton détaché. « Le « *Barbaresque* » est rentré il y a un mois terrestre. »

— « Ah ! oui, » dit-il. « Je l'ai rencontrée dans la rue. »

— « Theye est une gentille fille, » dit sa mère. « Tu devrais aller la voir. Il n'est pas trop tard ce soir. »

— « Une autre fois, » dit-il.

— « Le « *Barbaresque* » part pour Tau Ceti d'ici deux mois, » reprit sa mère. « Tu n'auras pas beaucoup l'occasion de voir Theye, à moins... » Sa voix traîna et elle laissa sa phrase inachevée. (... *A moins que tu ne l'épouses. Elle est de ta condition, Kenri. Elle serait à sa place dans le* « Flamboyant ». *Elle me donnerait de beaux petits-enfants.*)

— « Une autre fois, » répéta-t-il. Il regretta la brusquerie de son ton, mais il n'y pouvait rien. Il se tourna vers son père : « Papa, qu'est-ce que c'est que cette nouvelle taxe qu'on nous applique? »

Volden Shaun prit un air sombre.

— « C'est une honte ! » dit-il. « Que fuient donc les scaphandres des tyrans ! Nous sommes obligés de porter ces insignes maintenant, et ils nous coûtent les yeux de la tête. »

— « Puis-je... Puis-je t'emprunter le tien pour ce soir? Il faut que je sorte en ville. »

Volden regarda longuement son fils dans les yeux. Puis il poussa un soupir et se leva.

— « Il est dans mon bureau, » dit-il. « Viens m'aider à le chercher. »

Ils entrèrent dans la petite pièce. Celle-ci était encombrée de livres appartenant à Volden — comme la plupart des Kiths, il se documentait sur tous les sujets imaginables — d'instruments d'astro-navigation soigneusement astiqués et de notes et souvenirs de voyages. Tous les objets, ici, avaient leur histoire. Cette épée délicatement ciselée était un présent d'un armurier de Procyon V, un monstre aux multiples bras dont il avait gagné l'amitié. Cette vue stéréographique représentait les montagnes abruptes d'Isis, formées de gaz solidifiés ressemblant à de l'ambre fondu, sous la lueur ardente de l'énorme Osiris. Cette paire d'andouillers provenait d'une chasse sur Loki, au temps de sa jeunesse. Cette fine statuette bondissante avait été une divinité sur Dagon. Volden pencha sur son bureau sa tête aux cheveux gris coupés ras et fouilla parmi ses papiers.

— « Alors, tu as vraiment l'intention de donner ta démission? » questionna-t-il avec calme.

Kenri sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage.

— « Oui, » dit-il. « J'en suis navré, mais... je vais la donner. »

— « J'en ai connu qui l'ont fait avant toi, » dit Volden. « Ils ont même réussi par la suite, pour la plupart. Mais je ne crois pas qu'ils aient jamais été très heureux. »

— « Je ne sais pas, » dit Kenri.

— « Le prochain voyage du « *Flamboyant* » nous emmènera sans doute jusqu'à Rigel, » dit Volden. « Nous ne serons pas de retour avant plus de mille ans terrestres. Il n'y aura plus d'Empire Stellaire ici. Ton nom sera oublié comme le reste. »

— « J'ai entendu parler de cette expédition. » La voix de Kenri se faisait plus sourde. « C'est une des raisons pour lesquelles je reste. »

Volden leva la tête, une lueur de défi au fond des yeux.

— « Qu'y a-t-il donc qui t'attire chez les Citoyens de l'Empire? » demanda-t-il. « J'ai été témoin de douze cents ans d'histoire de l'humanité, périodes heureuses et périodes difficiles. Nous ne sommes pas dans une des périodes heureuses. Et l'avenir est encore plus sombre. »

Kenri ne répondit pas.

« Cette fille n'est pas de notre monde, mon fils, » poursuivit Volden. « C'est une Libre Citoyenne de l'Empire. Toi, tu n'es qu'un sale pouilleux de paria. »

— « Le préjugé contre nous n'est pas racial, » objecta Kenri, évitant le regard de son père. « Il est culturel. Quand un homme de l'espace se fixe sur la Terre, ils n'ont plus rien contre lui. »

— « Jusqu'ici peut-être, » dit Volden. « Mais leur hostilité se teinte déjà de racisme. Il se pourrait qu'il nous faille tous nous exiler, quitter la Terre pour un temps. »

— « Je me ferai une place dans son monde, » dit Kenri. « Donne-moi cet insigne. »

Volden poussa un soupir.

— « Il faut que nous fassions une revision complète de notre astronef pour augmenter notre facteur Tau, » dit-il. « Il te reste largement six mois. Nous ne partirons pas avant. J'espère que tu changeras d'avis. »

— « Peut-être, » dit Kenri. Il savait qu'il mentait honteusement.

— « Le voilà. » Volden tenait entre ses doigts une petite boucle en cordonnet jaune tressé. « Epingle-le sur ta veste. » Et, prenant dans un tiroir un épais portefeuille : « Et puis voici mille decards sur ton argent. Tu en as encore cinquante mille à la banque, mais ne te fais pas voler ceux-ci. »

Kenri agrafa le symbole. Il lui parut pesant. C'était comme s'il avait porté une pierre autour du cou. Il en eût éprouvé une profonde humiliation si son esprit n'avait réagi automatiquement. Cinquante mille decards... Qu'acheter avec cette somme? Un homme de l'espace convertissait nécessairement son argent en biens tangibles et durables.

Alors il se souvint qu'il avait décidé de rester là. L'argent garderait

sa valeur au moins pendant le temps de sa vie. Et l'argent avait la propriété de faire s'envoler les préjugés.

— « Je serai de retour... demain sans doute, » dit-il. « Merci, papa. Bonsoir. »

Le visage osseux de Volden s'assombrit encore. D'une voix blanche, il parvint à murmurer :

— « Bonsoir, mon fils. »

Kenri franchit la porte et s'enfonça dans l'épaisse nuit de la Terre.

***

*Tout d'abord, ils ne s'étaient guère émus, ni l'un ni l'autre. Le capitaine avait dit à Kenri :*

*— « Nous allons avoir une passagère de plus. Elle est à Landfall, sur Ishtar. Voulez-vous aller la chercher ? »*

*— « Qu'elle reste là-bas jusqu'à ce que nous soyons prêts à partir, » avait répliqué Kenri. « Quel avantage aurait-elle à venir attendre un mois sur Marduk ? »*

*Le capitaine avait haussé les épaules :*

*— « Je n'en sais rien et je m'en moque. Mais elle paiera son voyage jusqu'ici. Prenez le transporteur cinq. »*

*Kenri avait fait le plein du petit engin interplanétaire et s'était élancé hors du* « Flamboyant » *tout en grommelant à part soi. Ishtar se trouvait de l'autre côté de Sirius à ce moment, et même en orbite d'accélération il allait lui falloir plusieurs jours pour y parvenir. Il passa le temps à étudier la* « Cosmologie Générale » *de Murinn, ouvrage qui, à son avis, n'avait jamais été surpassé, bien qu'il eût été écrit plus de deux mille cinq cents ans auparavant. Depuis la chute de l'Empire Africain, la science n'avait pas fait de progrès susceptibles de bouleverser des données acquises, se disait-il, et sur la Terre aujourd'hui, on avait la conviction qu'une réponse avait été donnée à toutes les questions importantes. Après tout, l'univers étant limité, l'horizon scientifique devait l'être aussi ; après plusieurs siècles au cours desquels les recherches n'avaient mis en lumière aucun phénomène qui n'eût été prédit par la théorie, il était fatal qu'un manque d'intérêt s'ensuivît, finalement érigé en dogme.*

*Mais Kenri éprouvait des doutes sur la valeur de ce dogme. Il avait trop navigué dans le cosmos pour croire vraiment que l'homme eût le pouvoir de le comprendre. Dans des quantités de domaines — en physique, en chimie, en biologie, en psychologie, en histoire, en épistémologie — subsistaient des problèmes auxquels les Neuf Livres ne fournissaient pas de réponse quantitative ; mais quand il essayait d'en faire la remarque à un Terrien, il n'obtenait qu'un regard vide ou un sourire supérieur. Non, la science était une entreprise sociale ; elle ne pouvait exister quand la société n'en voulait pas. Cependant aucune civilisation ne dure éternellement. Un jour ou l'autre, l'homme se reprendrait à s'interroger.*

*Les passagers du* « Flamboyant » *étaient presque tous des ingénieurs*

*qui avaient terminé leur stage ou des planteurs regagnant leur pays. Il était très rare qu'un des grands astronefs eût à transporter un aristocrate de l'Empire Stellaire. Grande fut donc la surprise de Kenri lorsque, après avoir atterri à Landfall sous une pluie gluante et parcouru les rues chaudes et humides jusqu'à l'hôtel de la ville, il découvrit que la voyageuse qui l'attendait sous la véranda enfouie dans la verdure était une jeune et jolie femme. Il lui fit une révérence, les bras croisés sur la poitrine comme le voulait la loi, et sentit l'embarras le paralyser. Il était le déclassé, l'inférieur, le vagabond de l'espace, alors qu'elle était de la race à laquelle appartenait la Terre.*

*— « J'espère que l'appareil ne vous sera pas trop inconfortable, Libre Dame, » murmura-t-il, se reprochant son obséquiosité. Il aurait dû lui dire : « Espèce de chienne inutile et stupide, ce sont ceux de ma caste qui font de la Terre un lieu habitable pour toi et les tiens, et tu devrais m'en remercier à genoux. » Mais, loin de proférer ces paroles, il s'inclina une seconde fois et l'aida à gravir les degrés de l'échelle et à pénétrer dans l'étroite cabine.*

*— « Je m'en accommoderai, » fit-elle en riant. Il se dit qu'elle était trop jeune pour avoir déjà adopté les manières hautaines de sa classe. Le brouillard d'Ishtar déposait dans ses cheveux des gouttelettes fraîches, semblables à des pierreries. Aucune hostilité ne se lisait dans les yeux bleus qui scrutaient le visage anguleux et bronzé de Kenri.*

*Il calcula sa trajectoire pour regagner Maduk.*

*— « Il nous faudra au moins quatre jours, Libre Dame, » dit-il. « J'espère que vous n'êtes pas trop pressée. »*

*— « Oh! non, » dit-elle. « Je voulais justement voir aussi cette planète avant de rentrer. » Il pensa à la somme que cela devait lui coûter : il trouvait scandaleux que l'on pût gaspiller ainsi de l'argent pour le seul plaisir de voir du pays. Mais il se contenta d'acquiescer de la tête.*

*Ils furent bientôt dans l'espace. Après avoir dormi quelques heures, il émergea de derrière le rideau qui isolait sa couchette pour trouver la jeune femme déjà levée, feuilletant le livre de Murinn.*

*— « Je n'y comprends pas grand-chose, » dit-elle. « Est-ce un principe chez lui de n'employer qu'un seul mot là où il en faudrait six? »*

*— « Il tenait beaucoup à la concision, Libre Dame, » dit Henri tout en préparant le petit déjeuner. Et il ajouta avec élan : « J'aurais aimé le connaître. »*

*Elle promena son regard sur la bibliothèque de l'appareil, étagère sur étagère d'ouvrages microphotographiés et de volumes d'un format normal.*

*— « Vos semblables sont passionnés de lecture, n'est-ce pas? » questionna-t-elle.*

*— « On se sent vraiment désœuvré au cours d'un long voyage, Libre Dame, » répondit-il. « Il y a le bricolage, certes, et la préparation des marchandises pour la vente — des occupations de ce genre-là — mais il reste néanmoins énormément de temps pour la lecture. »*

*— « Ce qui me surprend, c'est que vos équipages soient si nombreux.*

*Vous n'avez sûrement pas besoin de tant de monde pour faire marcher un navire sidéral. »*

*— « Non, Libre Dame. Entre les étoiles, un navire sidéral se dirige à peu près seul. Mais quand nous abordons une planète, nous avons besoin de nombreux bras. »*

*— « Et il vous faut de la compagnie aussi, je suppose, » se risqua-t-elle à dire. « Femmes, enfants, amis. »*

*— « Oui, Libre Dame. » Sa voix devenait plus froide. De quoi se mêlait-elle ?*

*— « J'aime votre Quartier, » reprit-elle. « Il m'arrivait souvent de le visiter. Il est si... étrange. C'est comme un fragment du passé resté vivant à travers les siècles. »*

*« Bien sûr, » brûlait-il de lui dire, « bien sûr, les gens de votre espèce viennent nous contempler comme des bêtes curieuses. Vous arrivez ivres et vous jetez des regards inquisiteurs dans nos maisons, et quand vous croisez un vieillard, vous ne manquez pas de faire observer, sans même baisser la voix, quelle drôle d'allure il a. Et quand vous marchandez avec un commerçant qui demande un juste prix de sa marchandise, vous en tirez la conclusion que les parias n'ont que l'argent en tête. Oh! oui, nous sommes vraiment touchés de vous avoir comme visiteurs... »*

*— « Oui, Libre Dame. »*

*La sécheresse de la réponse parut la froisser et elle ne parla plus guère pendant de longues heures. Puis elle retourna dans le coin qu'il avait isolé pour elle et il l'entendit jouer du violon. C'était une mélodie très vieille, plus vieille encore que le désir de l'homme de s'élancer vers les étoiles ; une mélodie incroyablement vieille, mais dont les accents étaient pleins de fraîcheur, de tendresse et d'espoir, une mélodie qui exprimait tout ce qu'il y avait de bon et de noble au cœur de l'homme Il ne pouvait en retrouver le titre. Qu'était-ce donc au juste ? Bientôt, la jeune femme s'arrêta. Il éprouva le désir de lui faire impression. Les Kiths avaient leurs airs et leurs chansons eux aussi. Il prit sa guitare, gratta quelques notes et laissa son esprit vagabonder.*

*Puis il se mit à chanter.*

Quand Jerry Clawson était un tout petit garçon
Dorloté par sa mère, dans notre Kentucky,
Il disait : « Je conduirai ces grands vaisseaux dans l'espace
Jusqu'à mon dernier souffle de vie. »

*Il devina qu'elle était sortie sans bruit de sa retraite et qu'elle se tenait debout derrière lui, mais il feignit d'ignorer sa présence. Sa voix résonnait gaiement entre les parois vibrantes de l'engin et son regard était fixé au dehors, sur les étoiles à la clarté froide et sur le croissant rougeoyant de Marduk.*

La voix de Jerry retentit dans le mégaphone :
Larguez votre câble. Fuyez ! Faites vite !
Les écrans protecteurs ont sauté,
Les radiations ne m'ont pas épargné.

Gagnez la Terre dans vos engins de sauvetage
Et dites à ceux de la Compagnie
Que j'étais né pour rouler dans l'espace infini
Et que j'y roulerai maintenant pour l'éternité.

*Il termina sur un bruyant accord, se retourna et se leva pour lui faire une révérence.*

*— « Non, restez assis, » dit-elle. « Nous ne sommes pas sur la Terre. Quelle mélodie était-ce ? »*

*—* « La Ballade de Jerry Clawson, *Libre Dame,* » *répondit-il. « Elle est très ancienne... En fait, c'est une traduction ; les paroles originales étaient anglaises. Elle remonte à l'époque héroïque des premiers voyages interplanétaires. »*

*Les Citoyens de l'Empire passaient pour être des esthètes autant que des intellectuels. Il attendit qu'elle exprimât l'avis que quelqu'un devrait composer un recueil des ballades folkloriques des Kiths.*

*— « Elle me plaît, » dit-elle. « Elle me plaît beaucoup. »*

*Il détourna la tête.*

*— « Merci, Libre Dame, » dit-il. « Puis-je me permettre de vous demander ce que vous avez joué tout à l'heure ? »*

*— « Oh !... c'est une œuvre encore plus ancienne, » répondit-elle. « Un thème de la «* Sonate à Kreutzer *». J'en raffole littéralement. » Elle lui fit un long sourire. « Je crois que j'aurais aimé connaître Beethoven. »*

*Alors leurs regards se rencontrèrent et ils restèrent ainsi longtemps, sans détourner les yeux ni échanger une parole.*

***

Le Quartier finissait aussi brusquement que s'il eût été tranché à la hache. Il y avait trois mille ans qu'il était ainsi soustrait aux vicissitudes du temps. Parfois il se trouvait isolé au milieu de marécages battus des vents, où seuls quelques murs en ruine attestaient que quelque chose avait été édifié là jadis par la main de l'homme ; d'autres fois il était entièrement absorbé par une métropole tentaculaire et bruyante ; d'autres fois encore, comme c'était le cas maintenant, il s'étendait en bordure d'une grande ville ; mais en toutes circonstances il restait le Quartier, l'asile immuable et inviolé.

Non, pas tout à fait inviolé cependant. La guerre l'avait visité certains jours, criblant ses murs de projectiles, faisant crouler ses toits et jonchant ses rues de cadavres. Des populaces surexcitées l'avaient envahi, à la recherche d'un paria à lyncher. Des officiers l'avaient

parcouru, l'air conquérant, pour faire respecter quelque proclamation. Cela pouvait se reproduire. A travers les tourmentes éternelles de l'Histoire, cela se reproduirait. Kenri frissonna sous la brise d'automne et s'engagea dans la plus proche avenue.

Le voisinage était dans un état lamentable pour le moment : taudis sordides, prêts à s'effondrer, rues désolées où une foule amorphe cheminait sans but. Les membres de cette foule portaient des blousons et des kilts en tissu mince, d'un gris triste, et il s'exhalait de leur corps une odeur infecte. La plupart étaient des Norms, officiellement libres, c'est-à-dire libres de mourir de faim quand le travail manquait. On rencontrait surtout des Norm-D, travailleurs manuels de classe inférieure au visage hébété, mais çà et là, la lueur d'un lampadaire révélait un bref instant, au-dessus des ombres tournoyantes et furtives, les traits plus expressifs d'un Norm-C ou B. Quand un Standard se frayait un passage parmi eux, tout pimpant dans la livrée de l'Etat ou de son maître particulier, une flamme froide s'allumait dans leurs yeux. Le sentiment se faisait jour en eux qu'il y avait quelque chose de détraqué quand les esclaves étaient plus heureux que les hommes libres. Kenri avait déjà observé semblables regards et il savait ce qu'ils présageaient : la Destruction au visage aveugle. Et il savait qu'autre part se trouvaient les hommes de Mars, de Vénus et des satellites de Jupiter ; les Radieux de Jupiter avaient des ambitions et la Terre était toujours la plus riche des planètes. Non, pensait-il, l'Empire Stellaire ne durerait plus très longtemps.

Mais il durerait bien au moins le temps qu'il vivrait, lui, et le temps que vivrait Dorthy. Ils pourraient prendre des dispositions pour leurs enfants. Cela suffirait.

Un coude lui pénétra dans les côtes.

— « Ote-toi de là, paria ! »

Il serra les poings, pensant à ce qu'il avait accompli là-haut dans le ciel et à ce dont il serait capable ici, sur la Terre. Sans un mot, il descendit du trottoir. Une femme, penchant son corps difforme et malpropre à une fenêtre d'un étage, lui cria une insulte et lui cracha dessus. Il évita le jet de salive, mais il ne put échapper au rire qui le poursuivit.

« Ils sont pleins de haine, » pensa-t-il. « Ils n'osent pas encore extérioriser le ressentiment que leur inspirent leurs maîtres et ils se vengent sur nous. Soyons patient. Cela ne durera plus deux siècles. »

Mais l'incident l'avait ébranlé. Il se sentait les nerfs tendus, le ventre tiraillé, la nuque douloureuse à force de courber humblement la tête. Bien que Dorthy l'attendît parmi ses roses, il lui fallait s'arrêter pour boire quelque chose. Sur une enseigne au néon, une bouteille clignotante lançait son invitation. Il entra dans l'établissement.

Quelques hommes à la mine sombre étaient affalés à des tables, sous une peinture murale érotique et criarde qui devait dater de cent ans. La taverne ne possédait qu'une demi-douzaine de serveuses, toutes horriblement fardées, qui avaient dû être achetées à une liquidation de surplus. L'une d'elles adressa à Kenri un sourire machinal, mais quand elle vit

son visage, son blouson et son insigne, elle se détourna d'un air dégoûté.

Il s'approcha du comptoir derrière lequel s'affairait un barman qui lui lança un regard glacé.

— « Un vodzan, » dit Kenri. « Un double. »

— « Ici on ne sert pas les parias, » dit l'homme.

Les doigts de Kenri étreignirent le bord du comptoir et ses jointures blanchirent. Il se tourna pour s'en aller, mais une main lui toucha le bras.

— « Un instant, astronaute ! » Et au barman : « Un vodzan, un double. »

— « Je vous ai dit... »

— « C'est pour moi, Wilm. J'ai le droit de le donner à qui me plaît. Je peux le flanquer par terre si bon me semble. » Le ton était aigu et le barman s'empressa d'aller prendre ses bouteilles.

Kenri considéra le visage blême et imberbe de l'homme et son crâne à la forme étrangement fuyante. Son corps maigre, vêtu de gris, était courbé sur le comptoir et sa main agitait nonchalamment un cornet à dés. Ses doigts étaient de délicates tentacules, sans os, et ses yeux avaient la couleur du rubis.

— « Merci, » dit Kenri. « Permettez que je paye... »

— « Non, c'est moi qui vous invite. » Il prit le verre que lui tendait le barman et le passa à Kenri. « Tenez. »

— « A votre santé, Monsieur. » Kenri leva son verre et but une gorgée. L'alcool lui causa une sensation de brûlure comme s'il eût absorbé un liquide enflammé.

— « Pour moi, ça va, » dit l'homme d'un ton indifférent. « Ce n'est pas ma santé qui m'inquiète. A la bonne vôtre ! » Il avait vaguement l'apparence d'un tueur à gages. Peut-être était-ce un ancien membre de la Corporation des Assassins, maintenant interdite par la loi. Et son type physique n'était pas tout à fait humain. Ce devait être un Spécial-X, créé dans les laboratoires génétiques en vue d'un travail particulier, ou pour servir à des expériences ou comme simple amusement. Il avait probablement été affranchi quand son maître n'avait plus voulu de lui, et il avait dû trouver alors à se loger dans les taudis.

— « Parti longtemps? » s'enquit-il, considérant ses dés.

— « Vingt-trois ans environ, » dit Kenri. « Sirius. »

— « Les choses ont changé, » dit l'X. « L'antikithisme recommence à sévir. Attention de ne pas vous faire matraquer ou voler, parce qu'il sera inutile de faire appel aux gardes municipaux. »

— « Vous êtes bien aimable... »

— « Ne me remerciez pas. » Les doigts effilés ramassèrent les dés et agitèrent de nouveau le cornet avec bruit. « J'aime me sentir supérieur à quelqu'un. »

— « Oh ! » Kenri posa son verre. Un instant, la salle enfumée ne fut plus qu'une masse confuse devant ses yeux. « Je comprends. Dans ce cas... »

— « Non, ne partez pas. » Les yeux rubis rencontrèrent les siens et il fut surpris d'y voir se former des larmes. « Excusez-moi. Ce n'est pas

ma faute si je suis amer. J'ai voulu m'engager, moi aussi, jadis, et on ne m'a pas accepté. »

Kenri gardait le silence.

— « Evidemment, je donnerais des années de ma vie pour pouvoir faire ne serait-ce qu'un seul voyage, » poursuivit l'X d'une voix gonflée de tristesse. « Un Terrien a ses rêves, n'est-ce pas? Pourquoi n'aurions-nous pas les nôtres? Mais je ne serais pas d'une grande utilité. Il faut avoir été élevé dans l'espace pour posséder le minimum de connaissances permettant de se rendre utile sur telle ou telle planète dont la Terre n'a jamais entendu parler. Et puis il y a mon physique aussi, je suppose. Les chiens des rues ne sont mêmes plus capables de s'entendre entre eux. »

— « Ils n'ont jamais pu, Monsieur, » dit Kenri.

— « Vous avez sans doute raison. L'espace et le temps vous sont familiers, tandis qu'ils resteront inconnus pour moi. Alors je reste ici, ne me sentant chez moi nulle part, et je parviens à me maintenir en vie, mais je me demande si cela en vaut la peine. Un homme ne vit réellement que lorsqu'il a, bien au-dessus de sa petite personne et de son confort quotidien, un idéal pour lequel il est prêt à mourir avec joie. Oh ! laissons tout cela. » L'X fit rouler les dés. « Neuf. Je perds la main. » Et, relevant la tête : « Je connais un endroit où on ne s'occupe pas de savoir qui vous êtes, du moment que vous avez de l'argent. »

— « Merci, Monsieur, mais j'ai affaire autre part, » dit Kenri embarrassé.

— « Je m'en doutais. Eh bien, allez-y. Il ne faut pas que je vous en empêche. » L'X détourna son regard.

— « Merci pour la consommation, Monsieur. »

— « Pas de quoi. Revenez quand vous voudrez. Je suis presque toujours là. Mais faites-moi grâce de vos histoires de planètes lointaines. Je ne veux pas les entendre. »

— « Bonsoir, » dit Kenri.

Comme il franchissait le seuil de la porte, il entendit les dés résonner de nouveau sur le comptoir.

⁂

*Dorthy avait voulu voyager un peu sur Marduk pour se faire une idée générale de la planète. Elle aurait pu disposer d'une escorte triée sur le volet parmi les membres de la colonie, mais c'est à Kenri qu'elle préféra demander de l'accompagner. On ne répondait pas non à une Citoyenne de l'Empire. Il laissa donc en suspens de prometteuses négociations entamées avec un chef indigène au sujet de fourrures, loua un véhicule de surface et vint prendre sa passagère à l'heure qu'elle lui fixa.*

*Ils roulèrent un moment en silence, jusqu'à ce que l'établissement colonial eût disparu à l'horizon derrière eux. Ils se trouvaient au milieu d'un désert pierreux aux couleurs flamboyantes. Des falaises dénudées,*

*des collines aux reflets métalliques, des arbrisseaux épineux couverts de poussière inscrivaient leurs contours nets dans l'air léger et limpide. Au-dessus d'eux, le ciel était bleu de roi ; le disque étroit de Sirius A et l'étincelle brillante de son compagnon versaient une lumière crue sur le paysage silencieux.*

*— « Quel monde splendide ! » dit-elle enfin. Sa voix parvenait voilée à travers l'air ténu. « Je le préfère à Ishtar. »*

*— « Les gens ne sont généralement pas de cet avis, Libre Dame, » répondit-il. « Ils le trouvent triste, froid et sec. »*

*— « Ils n'y connaissent rien, » dit-elle. Elle avait tourné sa tête blonde et il ne voyait pas son visage. Elle regardait le bloc imposant d'une montagne abrupte toute proche, ses rochers déchiquetés et ses touffes de broussailles éparses, masse fauve striée çà et là de l'éclair rouge ou bleu d'une veine minérale.*

*— « Je vous envie, Kenri Shaun, » dit-elle après un nouvel instant de silence. « J'ai vu des photos, lu des livres... tout ce que j'ai pu me procurer, mais c'est bien peu. Quand je pense à tout ce que vous avez vu de beau, d'étrange et de passionnant, je vous envie. »*

*Il hasarda une question :*

*— « Est-ce pour cela que vous êtes venue dans le système de Sirius, Libre Dame ? »*

*— « En partie. A la mort de mon père, nous avons voulu que quelqu'un vînt inspecter les domaines que la famille possède sur Ishtar. Tout le monde était d'avis d'envoyer simplement un agent, mais j'ai insisté pour venir moi-même et j'ai retenu une place sur le «* Téméraire *». On m'a traitée de folle. Comment ! Je rentrerais pour trouver de nouvelles modes, de nouvelles façons de s'exprimer, des figures inconnues... mes amis auraient vieilli, je serais un anachronisme ambulant... » Elle soupira. « Mais cela valait la peine. »*

*Il pensa à sa propre vie. Il se remémora la monotonie écrasante des voyages, les semaines qui s'additionnent en mois et les mois en années tandis qu'on est prisonnier à l'intérieur d'une coque métallique frémissante, les manœuvres d'approche, les surprises, l'hostilité sauvage de certaines planètes : il avait vu des camarades enterrés sous des glissements de terrain, d'autres cracher leurs poumons quand leur casque avait éclaté sur des mondes sans air, d'autres encore se décomposer tout vivants, victimes d'une maladie inconnue ; il leur avait dit un dernier adieu et les avait vus s'enfoncer dans un silence qui ne les rendrait jamais et il s'était demandé comment ils avaient fait pour mourir. Et sur la Terre, il était un fantôme, un étranger, voguant à la dérive sur le grand fleuve du Temps. Sur la Terre, il se sentait en quelque sorte irréel.*

*— « Sans doute, Libre Dame, » dit-il.*

*— « Oh ! Je saurai m'adapter, » dit-elle en riant.*

*La voiture poursuivait son chemin, gravissant de hautes dunes et descendant dans de profonds ravins. Elle laissait dans la poussière une trace qu'un vent léger effaçait au fur et à mesure. A la nuit, ils campèrent près des ruines d'une cité oubliée. Le site avait dû être un enchan-*

*tement pour les yeux. Kenri dressa les deux tentes et mit le repas en train sur le réchaud tandis qu'elle le regardait. « Laissez-moi faire, » dit-elle au bout d'un instant.*

*— « Ce n'est pas un travail pour vous, Libre Dame, » répondit-il.* (Et tu serais trop maladroite de toute façon, tu me ferais un joli gâchis.) *Il manipulait avec habileté le poêlon primitif. La lueur vermeille du réchaud luttait contre l'obscurité, burinant leurs figures en rouge sur un fond d'ombres agitées par le vent. Au-dessus d'eux, les étoiles étaient lointaines et froides.*

*Elle considéra la nourriture grésillante.*

*— « Je croyais qu'on ne mangeait pas de poisson, chez vous, » murmura-t-elle.*

*— « Certains en mangent, d'autres pas, Libre Dame, » dit-il, l'air absent. Sur ce monde si éloigné de la Terre, la notion de l'abîme qui les séparait ne provoquait pas chez lui la même amertume. « La coutume nous l'interdisait du temps où la place et l'énergie calorique nécessaires pour faire pousser de quoi se nourrir à bord des navires interstellaires importaient plus que tout. Seul un homme riche aurait pu se permettre d'avoir un aquarium, vous comprenez, et un groupe de nomades étroitement unis se devait de bannir toute consommation de produits sortant de l'ordinaire pour ne pas créer de jalousie. Mais il y a longtemps que cette raison d'ordre économique n'existe plus et à l'heure actuelle seuls les vieux continuent d'observer la coutume. »*

*Elle sourit et accepta l'assiette qu'il lui tendait.*

*— « C'est drôle, » dit-elle. « On a peine à croire que vous ayez une histoire. Vous avez toujours été un peuple errant. »*

*— « Oh! Nous en avons une, Libre Dame. Nous avons de nombreuses traditions, plus que le reste de l'humanité, peut-être. »*

*Un marcat, qui poursuivait une proie, hurla dans la nuit. Elle frissonna.*

*— « Qu'est-ce que c'était? »*

*— « Un carnivore de cette planète, Libre Dame. Ne vous tourmentez pas pour si peu » Il tapota son pistolet, confusément heureux à la pensée que la chance pourrait se présenter de montrer... quoi? Un mâle courage? « On ne craint aucun animal quand on est armé. Le danger est autre : parfois une maladie, plus souvent le froid, ou la chaleur, ou des gaz toxiques, ou le vide, ou toutes les surprises diaboliques que l'univers peut avoir en réserve pour nous. » Il sourit et ses dents blanches étincelèrent dans son visage maigre et basané. « En tout cas, s'il nous mangeait, il ne serait pas long à le regretter; nous sommes pour lui un poison tout comme il en serait un pour nous. »*

*— « Biochimie et œcologie différentes, » dit-elle avec un hochement de tête. « Un milliard d'années ou davantage d'évolution séparée. Il serait étonnant, n'est-ce pas, que sur plus d'un nombre insignifiant de planètes la vie fût tellement semblable à celle qui s'est développée sur la Terre que l'on pût consommer animaux et végétaux sans risques. J'ima-*

*gine que c'est pour cela qu'il n'y a jamais eu à proprement parler de colonisation extra-solaire... juste quelques établissements pour l'exploitation minière, le commerce ou l'extraction de produits chimiques organiques. »*

*— « C'est une des raisons, Libre Dame, » dit-il. « Question d'économie politique aussi. Il était beaucoup plus simple — plus avantageux financièrement — de rester où l'on s'était fixé. La proportion de ceux qui auraient pu partir eût été insignifiante de toute façon ; la production des êtres humains en laboratoire eût été très vite en excédent par rapport aux vides causés par l'émigration. »*

*Elle fixa sur lui un regard pénétrant. Quand elle parla, ce fut avec une extrême douceur :*

*— « Vous autres, Kiths, êtes un peuple intelligent, n'est-ce pas? »*

*Il savait que cela était vrai, mais il protesta pour la forme.*

*« Non, non, » reprit-elle. « Je connais un peu votre histoire. Je ne crois pas me tromper en disant que depuis l'époque des tout premiers voyages interplanétaires, de rudes qualités ont été exigées de vos pareils. Un astronaute devait absolument être doué d'une intelligence supérieure, avoir des réactions promptes et un caractère ferme. Il devait être d'une nature résistante sans être pour cela taillé en hercule. Et un teint foncé ne pouvait que constituer un avantage en certaines circonstances, sous une forte lumière solaire ou en présence de radiations, par exemple... Oui, telles étaient les conditions, et telles elles sont demeurées. Quand les femmes sont entrées dans le jeu à leur tour, des familes de navigateurs de l'espace se sont formées tout naturellement. Ceux qui ne pouvaient se faire à cette vie cédaient la place et les nouvelles recrues originaires des autres planètes de Sol étaient à peu près semblables, intellectuellement et physiquement, aux hommes à qui ils se joignaient. Et c'est ainsi que, finalement, nous avons eu les Kiths, une race d'hommes pour ainsi dire à part, qui a son propre mode de vie et possède à présent le monopole du trafic dans l'espace. »*

*— « Non, Libre Dame, » dit-il. « Nous n'avons jamais eu ce monopole. Celui qui veut construire un astronef et former lui-même son équipage est toujours libre de le faire. Mais cela représente une mise de fonds colossale. Et l'enthousiasme une fois tombé, le Solarien moyen n'a plus éprouvé d'intérêt pour une vie dure et solitaire. C'est pourquoi aujourd'hui tous les hommes de l'espace sont des Kiths, mais cela n'était pas prévu ainsi à l'origine. »*

*— « C'est ce que je voulais dire, » répliqua-t-elle. Et, d'un ton plus grave : « Et comme vous êtes différents des autres, la suspicion et la discrimination devaient fatalement s'ensuivre... Non, ne m'interrompez pas, je veux vous dire tout ce que je pense de vous... Une minorité aux qualités remarquables qui entre en rivalité avec la majorité est appelée à être détestée. Sol ne peut se passer des matières fissibles que vous rapportez des autres systèmes solaires. Nous avons épuisé les nôtres. De plus les produits chimiques inconnus de notre monde sont souvent d'une valeur inestimable et le commerce de luxe comme celui des fourrures et*

*des bijoux est très actif. Par conséquent, vous êtes indispensables à la société, mais vous ne vous y êtes jamais réellement intégrés. Vous êtes trop fiers, à votre façon, pour imiter vos oppresseurs. Par un travers bien humain, vous faites naturellement payer votre travail le plus cher possible, ce qui vous vaut d'être taxés de rapacité. Etant capables de raisonner mieux et plus vite que le Solarien moyen, vous pouvez généralement le rouler quand vous faites un marché avec lui, et il vous en garde de la haine. Et puis il y a la tradition qui se perpétue depuis l'époque des Mécanoclastes, alors que la technologie était considérée comme un fléau et que vous étiez les seuls à la maintenir à un haut degré de développement. Et le commerce des épouses qui remonte à l'époque puritaine de la conquête martienne... oh! je sais que ce que vous en faites, c'est simplement pour rompre l'infinie monotonie des voyages, je sais que les liens familiaux sont plus solides chez vous que chez nous. Bref, ce sont là des temps révolus, mais ils ont laissé leur empreinte. Je me demande pourquoi vous manifestez encore de l'intérêt pour la Terre. Pourquoi vous ne vous contentez pas de parcourir l'espace et de nous laisser mijoter dans notre jus. »*

— *« La Terre est notre planète, à nous aussi, Libre Dame, » dit-il très posément. « Le fait que nous soyons indispensables constitue pour nous une protection. Nous nous débrouillons. Je vous en prie, ne vous tourmentez pas pour nous. »*

— *« Vous êtes un peuple fier et obstiné, » dit-elle. « Vous ne voulez même pas qu'on vous témoigne de la pitié. »*

— *« Qui le veut, Libre Dame? » demanda-t-il.*

***

A la limite de la zone des taudis, dans un quartier où abondaient les grands entrepôts et les bureaux des marchands richissimes, Kenri prit un ascenseur pour monter à la station du transporteur aérien. Il n'y avait personne en vue à cet endroit; il prit place sur une banquette de la bande sans fin et se laissa emmener dans un vrombissement vers le centre de la ville.

La voie montait en pente rapide et il n'y eut bientôt plus pour la dominer que les étages supérieurs des plus hautes tours. Le bras posé sur la barre d'appui, Kenri regarda en bas, dans la nuit peuplée de lueurs. Les rues et les murailles brillaient d'un vif éclat; des chapelets de lampes multicolores tremblotaient sans fin sur un fond d'un noir velouté; des fontaines lumineuses bouillonnaient, blanches, dorées et écarlates; un jeu de flammes dansait, semblable à des lambeaux d'arc en ciel, au pied d'une statue triomphale. L'architecture de l'Empire Stellaire était l'image du mouvement : colonnes, pilastres et tourelles s'élançaient pour défier le ciel aux reflets pourpres; au sommet de cette jungle aérienne, l'homme de l'espace avait peine à distinguer le flot de véhicules et d'êtres humains qui s'écoulait à ses pieds.

Le centre de la ville n'était plus très éloigné et les voyageurs deve-

naient plus nombreux : Standards dans leur livrée éclatante et grotesque, Norms en tunique et kilt, parfois un visiteur de Mars, de Vénus ou de Jupiter, en uniforme resplendissant, qui promenait autour de lui des regards lourds et avides... et Kenri vit même monter, non sans surprise, un groupe de Citoyens de l'Empire, leurs vêtements légers flottant avec des reflets irisés sur leurs corps droits et minces, leurs bijoux scintillant de mille feux, la barbe des hommes et la chevelure des femmes frisées avec soin. La mode avait changé au cours des vingt dernières années. Kenri eut conscience de son aspect miséreux et se pressa, tout confus, contre la paroi du transporteur.

Les deux jeunes couples passèrent à côté de lui. Il surprit une voix de femme :

— « Oh ! Regardez, un paria ! »

— « Il ne manque pas de toupet, » murmura un des hommes. « J'ai bien envie de... »

— « Non, Scanish. » Une autre voix féminine, plus douce que la première. « Il a le droit. »

— « Il ne devrait pas l'avoir. Je connais ces parias. Donnez-leur le petit doigt et ils s'emparent de votre bras tout entier. » Ils s'installèrent tous les quatre sur la banquette derrière Kenri. « Mon oncle est dans le Commerce Transsolaire. Il te le dira. »

— « Voyons, Scanish, je t'en prie, il t'entend ! »

— « J'espère bien que oui... »

— « Laissons cela, mon ami. Qu'allons-nous faire maintenant? On va chez Halgor? » Elle tentait de faire preuve d'intérêt.

— « Oh ! Nous y sommes déjà allés cent fois. Qu'y ferions-nous? Si on prenait plutôt ma fusée pour aller faire un tour en Chine? Je connais un endroit où ils ont des techniques dont tu me diras... »

— « Non, je n'ai pas le cœur à ça. Je ne sais pas trop ce qui me plairait. »

— « J'ai les nerfs en piteux état depuis quelque temps. Nous nous sommes payés un nouveau médecin, mais il rabâche la même chose que l'ancien. Ce sont tous des incapables. Je me demande si je ne vais pas épouser cette nouvelle religion beltaniste. Il semble y avoir du neuf là-dedans. En tout cas ce serait au moins amusant. »

— « Dites, connaissez-vous la dernière de Marla? Savez-vous qui a été surpris sortant de sa chambre à coucher décadi dernier? »

Kenri fit un effort pour s'éloigner par la pensée le plus loin possible de cet endroit. Il ne voulait pas écouter. Il ne voulait pas laisser envahir son esprit par la fatigue et le dégoût que portait en soi le vieil Empire finissant.

« Dorthy, » pensa-t-il. « Dorthy Persis de Canda. Quel joli nom ! Il sonne comme une douce musique. Et les Canda ont toujours été une famille remarquable. Elle n'est pas comme les autres femmes de sa classe.

» Elle m'aime, » pensa-t-il encore, le cœur frémissant d'allégresse. « Elle m'aime. Nous avons la vie devant nous. Nous deux : une vie. Et

tout le reste de l'Empire peut bien pourrir à sa guise, dès l'instant que nous ne nous quitterons plus. »

Il aperçut le gratte-ciel devant lui, colosse de pierre, de cristal et de lumière montant à l'assaut du ciel en un élan impétueux. L'emblème de la famille de Canda, l'antique et fier symbole, scintillait sur la façade. Il portait témoignage de trois cents années de succès.

« Mais c'est moins que la durée de ma propre vie. Non, je n'ai pas à me sentir humilié en leur présence. Je suis un représentant de la race la plus vieille et la plus brave de toute l'humanité. Je ne ferai pas tache dans leur société. »

Il se demanda pourquoi il ne pouvait secouer l'abattement où son âme était plongée. Il allait vivre le plus beau moment de sa vie. Il aurait dû aller vers elle comme un conquérant. Mais...

Il poussa un soupir et se leva comme sa station approchait.

Une douleur cuisante... Il fit un saut, trébucha et tomba sur un genou. Lentement, il tourna la tête : le jeune Citoyen lui riait au nez, une badine dans sa main levée. Kenri frotta l'endroit où il avait été frappé et les deux couples s'esclaffèrent, bientôt imités par tous ceux qui se trouvaient là. Les éclats de rire le suivirent tandis qu'il descendait du transporteur et ils résonnaient encore à ses oreilles quand il parvint au niveau de la rue.

***

*Il était seul au poste de commandement. Un homme suffisait pour faire le quart, dans l'immensité du vide, entre les soleils. Il régnait dans cet étroit espace une pénombre de caverne et l'on n'y entendait pour tout bruit que le ronronnement régulier et sans fin de la coque de l'engin. Ici et là, une lueur tamisée émanait d'un instrument de contrôle, tandis que l'éclat étrange des étoiles déformées brillait dans le hublot d'observation. Mais à part cela il n'y avait pas de lumière ; Kenri avait tout éteint.*

*Elle apparut à la porte et s'arrêta, sa robe faisant une tache blanche dans l'obscurité. A sa vue, il sentit sa gorge se nouer, et lorsqu'il s'inclina pour la saluer, la tête lui tourna. Elle s'approcha de lui dans un froissement d'étoffe léger et harmonieux. Elle avait la longue démarche cadencée de quelqu'un qui a toujours connu la liberté et ses cheveux dénoués flottaient dans son dos comme une écharpe soyeuse.*

*— « C'est la première fois que j'entre dans le poste de commandement d'un astronef, » dit-elle. « Je croyais l'endroit interdit aux passagers. »*

*— « Je vous ai invitée, Libre Dame, » répondit-il d'une voix troublée.*

*— « C'est gentil de votre part, Kenri Shaun. » Ses doigts caressèrent le bras du jeune homme. « Vous avez toujours été gentil pour moi. »*

*— « Comment pourrait-on ne pas l'être ? » demanda-t-il.*

*La lumière glissait sur ses joues et faisait briller les yeux qu'elle levait vers lui. Un sourire releva les coins de ses lèvres en une expression étrangement timide.*

*— « Merci, » murmura-t-elle.*

*— « Euh... Je... Eh bien... » Il fit un geste de la main pour désigner le hublot qui semblait suspendu au-dessus de leur tête. « Il est exactement dans l'axe de rotation de l'appareil, Libre Dame, » dit-il. « C'est pourquoi la vue est constante. Vous pouvez vous placer en n'importe quel point de cette cabine, vous ne constaterez aucun changement. C'est pour profiter de cet avantage qu'on a disposé en cercle les panneaux de commande et les tableaux de bord, tout au long des parois. » Sa propre voix lui semblait altérée et lointaine. « Et voici l'astrocalculateur. Celui-ci a grand besoin d'une revision pour le moment, c'est pourquoi vous pouvez voir tous ces livres et ces calculs sur ma table... »*

*Elle toucha délicatement de la main le dossier du siège de Kenri.*

*— « C'est votre place, Kenri Shaun? Il me semble vous voir assis là, en train de travailler avec cette concentration d'esprit qui vous crispe si curieusement les traits, comme si le problème à résoudre était votre ennemi personnel. Alors, vous soupirez, vous passez votre main dans vos cheveux et vous vous renversez profondément en arrière pour réfléchir un instant. C'est bien cela? »*

*— « Comment avez-vous deviné, Libre Dame? »*

*— « Je le sais. J'ai beaucoup pensé à vous ces jours-ci. » Elle tourna la tête pour regarder par le hublot l'amas compact des étoiles au dur éclat bleuté.*

*Soudain, elle serra les poings.*

*« Comme je voudrais ne pas me sentir si inutile et frivole auprès de vous! » dit-elle.*

— « Vous... »

*— « Ici, au moins, la vie a un sens. » Elle se mit à parler vite, glissant sur les mots dans sa hâte d'exprimer sa pensée. « C'est vous qui faites vivre la Terre avec vos cargaisons. Vous travaillez, vous luttez, vous faites des projets pour quelque chose de... réel. Vous n'êtes pas préoccupé de savoir qui a été vu tel jour en compagnie de telle personne. Vous ne vous demandez pas ce que vous porterez à l'occasion de tel dîner ou ce que vous pourriez bien faire le soir venu parce que vous êtes agité et ne trouvez aucun plaisir à rester tranquillement à la maison. Vous faites vivre la Terre, je le répète, et un rêve aussi. Je vous envie, Kenri Shaun. Je souhaiterais être née chez les Kiths. »*

*— « Libre Dame... » L'émotion donnait à sa voix une sonorité rauque.*

*— « Vains regrets. » Elle sourit et poursuivit sans s'attendrir sur elle-même : « Même si l'on me faisait une place dans un équipage, je ne pourrais jamais m'embarquer. Je n'ai ni l'instruction, ni la vigueur naturelle, ni l'endurance, ni... Non! Chassons cette idée. » Des larmes luisaient dans ses yeux ardents. « Quand je serai de retour chez moi, sachant maintenant ce que sont les Kiths, essaierai-je seulement de vous venir en aide? Travaillerai-je pour que votre peuple soit traité avec compréhension, avec sympathie? Non. Je me rendrai compte qu'il*

*ne vaut même pas la peine d'essayer. Je n'aurai pas le courage nécessaire.* »

— « *Vous perdriez votre temps, Libre Dame,* » *dit-il.* « *Personne au monde n'a le pouvoir de changer toute une civilisation. Ne vous tourmentez pas pour cela.* »

— « *Je sais,* » *répondit-elle.* « *Vous avez raison, bien sûr. Je reconnais que vous avez toujours raison. Mais si c'était vous, je sais que vous essaieriez.* »

*Ils se regardèrent dans les yeux un long moment.*

*C'est alors qu'il l'embrassa pour la première fois.*

***

Sous le porche monumental, deux géants montaient la garde, immobiles comme des statues dans leur uniforme aux chamarrures éblouissantes. Kenri dut se hausser sur la pointe des pieds pour mieux voir le visage de celui auquel il s'adressa.

— « Je suis attendu chez la Libre Citoyenne Dorthy Persis. »

— « Hein? » De surprise, la mâchoire puissante du cerbère s'ouvrit, comme mue par un déclic.

— « Parfaitement. » Kenri fit un large sourire et présenta la carte qu'elle lui avait remise. « Elle m'a dit de passer la voir immédiatement. »

— « Mais... il y a une réception chez elle en ce moment... »

— « Peu importe. Annoncez-moi. »

Le visage du garde s'empourpra, sa bouche s'ouvrit puis se referma. Il pivota sur les talons et se dirigea vers une cabine de visiphone. Kenri attendit, regrettant son audace. « *Donnez-leur le petit doigt et ils s'emparent de votre bras tout entier.* » Mais comment un Kith pouvait-il se comporter autrement? S'il se montrait déférent, on le traitait de vil lèche-bottes; s'il faisait preuve de fierté, c'était un fils de chienne à l'ambition répugnante; s'il voulait obtenir une juste rémunération de ses services, c'était un grippe-sou et un vampire; s'il s'entretenait dans son cher dialecte avec ses compagnons, c'était un espion; s'il montrait plus d'attachement pour sa tribu de navigateurs de l'espace que pour une nation éphémère, c'était un traître et un lâche; s'il...

Le garde revint, hochant la tête d'un air ahuri.

— « Parfait, » dit-il d'un ton revêche. « Vous pouvez monter. Premier ascenseur à droite, cinquième étage. Mais surveillez vos manières, paria ! »

« Quand je serai admis chez les seigneurs, » pensa Kenri avec rage, « je lui ferai rentrer ce mot dans la gorge. » Puis, repris par son inexplicable découragement : « Non. A quoi bon? Qui y gagnerait quelque chose? »

Il passa sous l'immense voûte pour pénétrer dans un hall, sorte de grotte aux parois en matière plastique lumineuse. Quelques domestiques, des Standards, le regardèrent avec des yeux ronds mais ne firent aucun geste pour intervenir. Il trouva l'ascenseur et appuya sur le bouton du

cinquième étage. La cabine s'éleva dans un silence que seuls troublaient pour lui les battements sourds de son cœur affolé.

Il sortit de l'ascenseur pour se trouver dans une antichambre tendue de velours rouge. Par une large porte en ogive, il aperçut des couleurs mouvantes, un flamboiement humain de rouge, de pourpre et d'or; l'air était plein de musique et de rires. Le valet de pied qui se tenait à la porte lui barra le passage, ayant peine à en croire ses yeux :

— « Vous n'avez pas le droit d'entrer ici ! »

— « C'est ce que nous verrons ! »

Kenri l'écarta d'une poussée et franchit le seuil d'un pas décidé. La splendeur du spectacle l'étourdit comme s'il avait reçu un coup de poing et il resta là, les yeux écarquillés devant cette multitude confuse de danseurs, de domestiques, de spectateurs et d'artistes. Il devait y avoir un millier de personnes dans cette immense salle voûtée.

— « Kenri ! Oh ! Kenri ! »

Elle était dans ses bras, elle lui avait pris la tête avec des mains tremblantes et elle le couvrait de baisers. Il la pressa contre lui ; le manteau léger qu'elle portait les enveloppa en tournoyant et les tint isolés au milieu de la foule.

Un moment s'écoula, puis elle le repoussa avec douceur. Son souffle était court et elle riait. Ce n'était pas tout à fait la gaieté qu'il lui avait connue ; il y avait dans son rire une note aigrelette et des ombres se dessinaient sous ses grands yeux. Il comprit qu'elle était très lasse et une grande pitié l'envahit.

— « Mon amour, » murmura-t-il.

— « Kenri, pas ici... Oh ! mon chéri, j'espérais que tu viendrais plus tôt, mais... Non, viens avec moi maintenant, je veux qu'ils voient tous l'homme que je me suis choisi. » Elle le prit par la main et, non sans quelque peine, le força à avancer. De proche en proche, à mesure qu'ils remarquaient l'étranger, les couples de danseurs s'arrêtaient et, finalement, un millier de visages furent bientôt tournés vers lui avec raideur. Le silence tomba comme un rideau, mais la musique continua de jouer. Elle rendait, dans le calme subit, un son de métal fêlé.

Dorthy eut un frisson. Puis elle rejeta la tête en arrière avec un air de défi qui plongea Kenri dans le ravissement et fit crânement face à la foule. Elle leva le bras pour approcher de ses lèvres son micro de poignet et les amplificateurs placés au plafond firent retentir sa voix aux quatre coins de la salle :

— « Mes amis, je veux vous annoncer... Certains d'entre vous le savent déjà... Bref, voici l'homme que je vais épouser... »

C'était la voix d'une fillette intimidée. Il était cruel de la transformer en un grondement qui évoquait plutôt celle d'une déesse courroucée.

Après une pause qui parut interminable, un membre de l'assistance fit la révérence rituelle. Puis un autre l'imita et bientôt tous se mirent à saluer, inclinant profondément le buste comme des poupées articulées. Quelques-uns toutefois, tenant à se signaler, tournèrent le dos en signe de mépris.

— « Allez, continuez ! » Son ton se faisait plus aigu. « Continuez de danser, je vous prie. Plus tard, vous... » Le chef d'orchestre devait être homme sensible, car il fit attaquer un air endiablé et, l'un après l'autre, les couples entrèrent dans une danse aux figures compliquées.

Dorthy tourna vers l'homme de l'espace un regard noyé.

— « Quelle joie de te revoir, » dit-elle.

— « Quelle joie pour moi aussi ! » répondit-il.

— « Viens. » Ils longèrent le mur de la salle. « Nous allons nous asseoir pour bavarder. »

Ils trouvèrent une alcôve, fermée par un treillage garni de roses grimpantes. Une douce pénombre y régnait. Elle tourna vers lui un visage passionné. Il la sentait trembler.

— « Cela ne vous a pas été facile, n'est-ce pas? » demanda-t-il d'une voix sans timbre.

— « Non, » dit-elle.

— « Si vous... »

— « Ne dis rien ! » Il y avait de la crainte dans ces mots. Elle lui scella les lèvres d'un baiser.

— « Je t'aime, » dit-elle au bout d'un instant. « C'est tout ce qui importe, n'est-il pas vrai? »

Il ne répondit pas.

« N'est-ce pas tout ce qui importe? » s'écria-t-elle.

Il fit un signe de tête affirmatif.

— « Peut-être. Je présume que votre famille et vos amis n'approuvent pas votre choix. »

— « Quelques-uns non. Qu'est-ce que cela peut faire, mon chéri? Ils oublieront, une fois que tu seras l'un des nôtres. »

— « L'un des vôtres... Je ne suis pas fait pour cela, » dit-il d'un ton désabusé. « On me montrera toujours du doigt. Enfin, tant pis, je tiendrai le coup si vous pouvez le tenir. »

Il s'assit sur le banc rembourré et la serra contre lui tout en coulant des regards songeurs à travers le treillage chargé de fleurs épanouies. La couleur, le mouvement, les rires bruyants et irritants... ce n'était pas son monde. Comment avait-il pu s'imaginer qu'il s'y trouverait à l'aise un jour?

Ils en avaient discuté pendant que l'astronef fendait la nuit. Elle ne pourrait jamais devenir une Kith. On n'accepterait pas dans un équipage quelqu'un qui ne pourrait supporter le séjour sur des mondes qui n'avaient jamais été faits pour l'homme. C'était lui qui devait aller à elle. Il pouvait s'intégrer à sa société, son intelligence et ses facultés d'adaptation lui permettraient de s'y faire une place.

Quelle sorte de place? se demanda-t-il, tandis qu'elle était là, blottie contre lui. Pour faire quelle sorte de travail? Organiser des réceptions toujours plus tapageuses, alimenter en potins les amateurs de scandales, subir avec complaisance les raseurs et les imbéciles, tolérer la perversité et la cruauté? Mais non, il aurait Dorthy ; les nuits de la Terre seraient à eux tout seuls et rien d'autre ne compterait.

Etait-ce bien sûr? Un homme ne pouvait passer tout son temps à des jeux amoureux.

Il y avait les grandes entreprises commerciales; il pourrait faire son chemin dans l'une d'elles. (*Quatre mille barils d'huile de jung en provenance de Kali, reçus selon facture...* et les pluies furieuses et la foudre sur les mers phosphorescentes de la planète. *Un millier de lingots de thorium d'Hathor, raffiné...* et le clair de lune qui fait miroiter la neige crissante, le silence hivernal qui bourdonne aux oreilles. *Une balle de fourrures vertes d'une planète nouvellement reconnue...* et l'astronef avait navigué entre les étoiles, dans un paysage d'une splendeur qu'aucun être humain n'avait jamais admirée.) Ou peut-être la carrière militaire. (*Debout, là-dedans! Une, deux! Une, deux! Une, deux!... Mon lieutenant, les derniers rapports de notre Service de Renseignements signalent que, sur Mars... Mon commandant, je sais que les canons ne sont pas conformes aux conditions contractuelles, mais nous ne pouvons rien contre l'adjudicataire, il est protégé par un Libre Citoyen... Le général vous prie d'assister au banquet des officiers d'Etat-Major... Maintenant, colonel Shaun, dites-moi ce que vous pensez réellement de la situation, vous êtes si peu communicatifs, vous autres militaires... Prêts? En joue! Feu! Périssent tous les traîtres à l'Empire!*) Ou même les centres de recherches scientifiques. (*Eh bien, messieurs, si nous appliquons la formule...*)

Le bras de Kenri se serra plus fort autour de la taille de Dorthy.

— « Est-ce que vous êtes heureuse d'être rentrée? » demanda-t-il. « De trouver du changement, je veux dire. »

— « Oh! oui, je suis heureuse. C'est merveilleux! » Elle lui fit un vague sourire. « J'avais tellement peur de paraître vieux jeu, d'avoir perdu le contact, mais non, je me suis retrouvée tout de suite dans mon élément. Tous ces jeunes gens sont sympathiques, et ce sont presque tous mes neveux et mes nièces. Tu les aimeras aussi, Kenri. Ils me regardent avec admiration parce que j'ai été jusqu'à Sirius. Tu peux t'imaginer quel prestige sera le tien. »

— « Il sera nul, » grogna-t-il. « Je ne suis qu'un paria, ne l'oubliez pas. »

— « Kenri! » Elle plissa le front avec irritation. « Pourquoi parler ainsi? C'est justement ce qu'il faut oublier. Tu ne seras un paria que si tu tiens à conserver toujours et partout la manière de penser d'un paria... » Elle se ressaisit et ajouta humblement : « Je te demande pardon, mon chéri. J'ai eu tort de dire cela. Je suis cruelle, n'est-ce pas? »

Il gardait les yeux fixés droit devant lui.

« J'ai été comme contaminée, » reprit-elle. « Il y a si longtemps que je ne t'avais vu. Mais tu me guériras. »

Une grande tendresse lui envahit le cœur et il l'embrassa.

— « Euh-hum! Oh! pardon! »

Ils se séparèrent d'un mouvement brusque, avec un sentiment confus de culpabilité, et levèrent les yeux sur les deux personnages qui venaient rompre leur tête-à-tête. L'un était un homme d'âge mûr, à la mine

austère, grand, raide comme un piquet. Une brochette de décorations scintillait sur sa tunique bleu de nuit. L'autre, encore jeune, au visage de pleine lune, était passablement ivre. Kenri se leva et les salua en s'inclinant les bras collés au corps, d'égal à égal.

— « Oh ! Il faut que je vous présente. Je suis sûre que vous sympathiserez. » La voix de Dorthy était aiguë et son débit exagérément rapide. « Voici Kenri Shaun. Je vous ai déjà parlé de lui bien souvent. » Elle eut un petit rire nerveux. « Kenri, voici mon oncle, le colonel de Canda, de l'Etat-Major impérial, et mon neveu, l'Honorable Seigneur Doms. Quelle surprise de trouver au retour un neveu du même âge que soi ! »

— « Monsieur. » La voix du colonel était aussi guindée que son maintien. Doms eut un petit rire gloussant.

« Nous nous excusons de vous déranger, » poursuivit Canda, « mais je voulais parler à... à Shaun le plus tôt possible. Vous comprendrez, monsieur, que c'est pour le bien de ma nièce et de toute la famille. »

Kenri sentit la paume de ses mains se couvrir d'une transpiration froide.

— « Bien sûr, » dit-il. « Veuillez vous asseoir. »

— « Merci. » Canda laissa tomber sa grande carcasse sur le banc, à côté du Kith. Doms et Dorthy prirent place chacun à une extrémité, le jeune homme le corps lourdement penché en avant, les coudes sur les genoux, souriant d'un air niais. « Dois-je commander du vin? »

— « Pas pour moi, merci, » dit Kenri d'une voix que l'émotion enrouait.

— « D'abord, » dit le colonel, rivant son regard froid dans les yeux de Kenri, « je veux que vous compreniez bien que je ne partage pas cet absurde préjugé racial dont votre peuple fait l'objet. Il est facile de démontrer que les Kiths sont biologiquement égaux aux Citoyens de l'Empire et sans doute supérieurs à certains. » Il jeta un coup d'œil furtif et méprisant à Doms. « Une barrière nous sépare pour ce qui est de la culture, c'est bien évident, mais si elle peut être surmontée, je serai, quant à moi, très heureux de recommander votre admission dans notre société. »

— « Merci, Monsieur. » Kenri se sentait pris de vertige. Jamais, au cours de l'histoire, un Kith n'avait atteint un tel sommet. Que cet honneur lui fût réservé, à *lui!*... Il entendit Dorthy pousser un petit soupir joyeux comme elle lui prenait le bras et l'émotion qui lui avait glacé le cœur commença à se dissiper. « Je ferai de mon mieux. »

— « Mais en avez-vous la volonté? C'est ce dont je dois m'assurer. » Canda inclina le buste en avant et joignit ses mains maigres l'une contre l'autre entre ses genoux. « Parlons net. Vous savez aussi bien que moi que l'Empire va faire face à de grands périls et que, s'il doit survivre, les quelques hommes d'action qui restent doivent se serrer les coudes et frapper fort. Nous ne pouvons tolérer la présence parmi nous d'hommes

sans résolution, et nous ne pouvons certainement pas tolérer davantage celle d'hommes résolus qui ne soient pas acquis corps et âme à notre cause. »

— « Je serai... loyal, » dit Kenri. « Que puis-je faire de plus? »

— « Beaucoup de choses, » dit le colonel. « Dont certaines pourront vous être très désagréables. Votre expérience particulière peut nous être précieuse. Par exemple, la nouvelle taxe que nous percevons sur les Kiths n'a pas pour unique but de les humilier. Nous avons besoin de cet argent. Les finances de l'Empire ne sont pas brillantes et cette contribution, si faible soit-elle, nous est indispensable. D'autres sacrifices seront imposés, aux Kiths comme à tout le monde. Vous pouvez nous aider en nous donnant des conseils sur la ligne générale à suivre, car il faut veiller à ne pas pousser les Kiths à abandonner définitivement la Terre. »

— « Je... » Kenri avala sa salive. Il crut qu'il allait défaillir. « Vous ne pouvez pas attendre de moi... »

— « Si vous ne voulez pas, alors n'en parlons plus, je ne peux pas vous forcer, » dit Canda. Il y avait dans son ton bref une nuance de sympathie qui résonnait étrangement. « Je vous mets simplement au courant de ce qui va se passer. En nous aidant, vous pouvez adoucir dans une large mesure le sort de vos... anciens... compagnons. »

— « Pourquoi ne pas les traiter humainement? » demanda Kenri. « Notre peuple restera toujours uni. »

— « Trois mille ans d'histoire ne peuvent être annulés par décret, » dit Canda. « Vous le savez aussi bien que moi. »

Kenri hocha la tête et il lui sembla que les muscles de son cou étaient tendus et douloureux.

« J'admire votre courage, » dit l'aristocrate. « Vous avez choisi de gravir un rude chemin. Pourrez-vous le suivre jusqu'au bout? »

Kenri baissa la tête.

— « Bien sûr qu'il le pourra, » dit Dorthy d'une voix faible.

Doms ricana.

— « Une nouvelle taxe, » dit-il. « Qu'on leur en applique une, et en vitesse! J'ai déjà noté soigneusement le nom d'un de ces capitaines navigants. Mauvais voyage, des dettes, peuh! »

*(Du rouge, du noir et du bleu aux reflets glacés — et le hurlement de vents déchaînés...)*

— « Silence, Doms! » dit le colonel. « Je ne vous ai pas demandé votre avis. »

Dorthy se laissa aller en arrière et appuya sa tête sur l'épaule de Kenri.

— « Merci, mon oncle, » dit-elle. Sa voix était douce et chantante. « Si vous voulez être notre ami, tout s'arrangera. »

— « Je l'espère, » dit Canda.

Kenri respirait la suave odeur des cheveux de Dorthy. Il en sentait sur sa joue les ondulations soyeuses, mais il ne releva pas

la tête. Il remuait au fond de lui-même des pensées noires comme un ciel d'orage.

Doms se mit à rire.

— « Il faut que je vous parle de cet homme de l'espace, » dit-il. « Il doit de l'argent à la firme, vous comprenez? Je peux me faire remettre sa fille s'il ne paie pas, j'en ai le droit. Seulement son équipage a levé la souscription. Il faut que j'empêche cela d'une manière ou d'une autre. On dit que ces filles de parias sont bougrement vicieuses. Qu'est-ce que vous en pensez, Kenri? Vous êtes de notre société maintenant. Comment sont-elles en réalité? Est-il vrai que... »

Kenri se leva. Les murs tournoyaient devant ses yeux et il se demanda vaguement s'il ne vacillait pas sur ses jambes.

— « Doms, » hurla Canda. « Si vous ne cessez pas... »

Kenri empoigna Doms par le devant de sa tunique et le hissa sur ses pieds. Son autre main se ferma en un poing d'airain qui vint s'écraser sur le visage du calomniateur.

Debout, les bras ballants, Kenri regarda le jeune homme qui gémissait à terre. Dorthy poussa un faible cri. Canda fit un bond en avant, portant la main à une arme pendue à son côté.

Kenri leva les yeux.

— « Allez-y, arrêtez-moi, » fit-il d'un ton dramatique. « Alors, qu'attendez-vous? »

— « Kenri, K... Kenri !... » Dorthy le toucha avec des mains tremblantes.

Canda fit un sourire grimaçant et poussa Doms du bout de sa botte.

— « Vous vous êtes comporté comme un jeune fou, Kenri Shaun, » dit-il, « mais il y avait longtemps qu'il méritait cette leçon. Je veillerai à ce qu'il ne vous arrive rien. »

— « Mais cette jeune fille Kith... »

— « On ne la touchera pas non plus, j'imagine, si son père peut se procurer cet argent. » Le regard acéré ne quittait pas le visage de Kenri. « Mais rappelez-vous, mon ami, que vous ne pouvez pas vivre dans deux mondes à la fois. Vous n'êtes plus un Kith à présent. »

Kenri se redressa. Il connaissait soudain une paix sombre, comme si tous les orages s'étaient calmés d'un coup. Il se sentait la tête un peu vide mais l'esprit parfaitement lucide.

C'était un souvenir surgi du fond de sa mémoire qui lui avait rendu cette claire vision des choses et qui lui indiquait la voie à suivre, la seule. Il y avait une face semi-humaine, un regard sans espoir, une voix qui disait : « Un homme ne vit réellement que lorsqu'il a, bien au-dessus de sa petite personne et de son confort quotidien, un idéal pour lequel il est prêt à mourir avec joie. »

— « Merci, Monsieur, » dit-il. « Mais je suis un Kith et je le resterai toujours. »

— « *Kenri...* » La voix de Dorthy se brisa. Elle le prit par le bras et le regarda avec une expression égarée.

Il lui caressa les cheveux.

— « Je vous demanda pardon, mon amour, » dit-il tendrement.

— « Kenri, tu ne peux pas partir. Non, non, je ne veux pas. »

— « Il le faut, » dit-il. « Il était assez dur pour moi d'abandonner tout ce qui avait été ma vie pour une existence que j'estime stupide, morne et dépourvue de sens. Pour vous, j'aurais supporté cela. Mais vous me demandez de devenir un tyran, ou tout au moins l'ami de tyrans. Vous me demandez de favoriser le mal. Cela, je ne peux pas le faire. Je ne voudrai jamais le faire. » Il la prit par les épaules et plongea son regard dans ses yeux apeurés, aveuglés par les larmes. « Parce que, finalement, j'en viendrais à vous haïr pour avoir fait de moi un être méprisable et que je veux continuer de vous aimer. Je vous aimerai toujours. »

Elle s'arracha à lui. Il pensa qu'il existait des traitements psychologiques qui modifieraient ses sentiments et qu'elle cesserait alors de penser à lui. Tôt ou tard, elle y aurait recours. Il aurait voulu l'embrasser pour lui dire adieu, mais il n'osa pas.

Le colonel de Canda lui tendit la main.

— « Vous serez mon ennemi, je présume, » dit-il. « Mais je vous respecte néanmoins. Vous m'êtes sympathique et je vous souhaite... allons, bonne chance, Kenri Shaun. »

— « Bonne chance à vous aussi, Monsieur. Adieu, Dorthy. »

Il traversa la salle de danse, sans se soucier des regards qui s'attachaient à lui et, franchissant la porte, il se dirigea vers l'ascenseur. Il était encore trop étourdi pour ressentir quoi que ce fût. Cela viendrait plus tard.

Dans un coin de son cerveau, une image passa : Theye Barinn...

Il se retrouva dans le Quartier après ce qui lui parut un voyage interminable. Alors il suivit sans hâte les rues désertes, seul avec ses pensées, offrant son visage à l'haleine fraîche et humide du vent nocturne de la Terre.



# Caacrinolaas

## par JEAN-LOUIS BOUQUET

*Nous vous avons déjà présenté Jean-Louis Bouquet comme un représentant contemporain de la grande tradition fantastique* (1). *Adoptant souvent le langage orné des générations antérieures, il recueille les vieux thèmes mystiques, magiques, occultes et les encadre avec beaucoup de tranquillité dans les décors de notre époque, les emboîte dans les articulations de la vie moderne. Dans leur trame psychologique, par ailleurs, ses affabulations démoniaques se plaisent à épouser les contours du subconscient et des « complexes » chers à la science freudienne. Cet aspect plus original est surtout sensible dans les récits de son recueil «* Le Visage de Feu *», malheureusement épuisé en librairie (éd. Robert Marin,* 1951).

*Avec «* Caacrinolaas *», nous vous offrons aujourd'hui, le caractère « actuel » apparaît dans le choix des personnages. Le surnaturel vient relancer à domicile quelques types de notre milieu de siècle qui semblaient peu faits pour l'affronter, comme cette affairiste caricaturale et son gigolo légitime. Aussi l'élément merveilleux s'introduit-il d'abord avec des airs de mystification, ce qui renouvelle quelque peu le ton de l'auteur. Mais celui-ci nous ramène bientôt à sa manière habituelle...*



*Sous la dictée d'Antoine-Frédéric G***.*

Après maintes années d'une existence écartelée par le remords, la honte, l'égoïsme et la peur, je me décide à me libérer d'un secret répugnant.

Je ne veux pas me dépeindre meilleur que je ne le suis. J'aurais sans doute gardé, à tout jamais, le silence sur le drame *collectif* dont je fus l'un des acteurs — ou plutôt, sur la partie clandestine de ce drame, car il y eut une partie très publique — si je n'étais persécuté par une crainte irrationnelle, par la hantise d'une Puissance surhumaine qui s'est manifestée en ces circonstances tragiques et qui, depuis ce temps-là, maintient son âpre regard fixé sur moi.

D'aucuns ricaneront devant ce qu'ils nommeront mysticisme, aberration, superstition ! D'autres, m'ayant connu naguère, me trouveront assez peu pareil à moi-même ! Que m'importe? Et que m'importe encore

(1) Voir « *Fiction* » n° 3 : « *La preuve* » ; n° 13 : « *Les filles de la Nuit* » (et « *Mystère-Magazine* » n° 43 : « *Alouqa ou la comédie des morts* »).

que l'on juge mes révélations tardives, gratuites, inutiles? Elles ne le seront pas *pour moi*.

Il s'agit de l'affaire Gordski.

Lorsqu'elle éclata, je villégiaturais avec ma femme, comme aux premiers mois de chaque année, dans une villa du Mont-Boron, aux confins de Nice, villa que Fanny avait choisie et louée elle-même : cette habile épouse exerçait indubitablement une impulsion prédominante sur le cours de notre vie commune...

Hégémonie équitable, à vrai dire ! N'ai-je pas toujours été un indolent? L'influence d'une compagne énergique, et favorisée de la Fortune, m'a probablement empêché de devenir l'un de ces malheureux avocaillons qui arpentent les couloirs du Palais, en quête de consultants à quelques centaines de francs. Fanny me connut, alors que je préparais fantaisistement ma licence en droit dans d'aimables rince-gorge du quartier Latin ; elle voulut bien m'élire comme « conseil juridique » et elle m'empêcha plus d'une fois de crever de faim ; mais elle agissait moins par considération pour mes capacités professionnelles que par un penchant de ses sens tumultueux ! Je fais cette déclaration sans y mettre la moindre fatuité ; je préférerais, de beaucoup, avoir été capable de réaliser une carrière normale...

En effet, dès l'instant où la fatidique formule de M. le Maire eut légalement placé sur mon échine la griffe jusqu'alors bien enveloutée de la chère Fanny, cette femme sut opérer, de manière précise, une distinction entre ce que j'appellerai mes tendresses contractuelles — qu'elle continuait de requérir en ses heures suaves — et ma faiblesse de caractère, dont elle tira parti pour m'imposer sa ferme tutelle en toutes autres circonstances. Je devins le *factotum* et le garçon de courses d'une puissante *businesswoman,* laquelle détenait tous les pouvoirs, grâce à la magique vertu d'un portefeuille et d'un compte en banque aussi rondelets que sa propre personne ! Bien entendu, ces précisions sans nuances vont être exploitées, relevées avec indignation par de bons apôtres, notamment ceux qui daubèrent en son temps mon « immorale réussite », mais... tant pis ! Ce tableau de sujétion conjugale est nécessaire à la logique de mon récit et, pour le compléter, j'ajouterai que Fanny avait la cynique audace de me reprocher souvent mon « inconsistance ».

Elle se montrait assez mesquine à l'égard de mes anciennes amitiés d'étudiant. Certes, l'aversion plus ou moins avouée de la femme pour tout ce qui peut évoquer, à ses yeux, la vie de garçon de son conjoint, est un phénomème classique ; mais, dans notre cas, elle se trouvait aggravée par des considérations spéciales ; Fanny, devenue une authentique brasseuse d'affaires, avec bureaux aux Champs-Elysées, n'aimait point que l'on pût lui rappeler le temps du « marché noir » où, pour ses premières armes en matière de spéculation, elle devait discuter à la sauvette entre des piles de soucoupes, avec ces inquiétants margoulins qui pullulaient dans les arrière-salles des bars.

Elle affectait donc de traiter mes ex-condisciples et tous mes camarades de naguère, même ceux dont la réussite était déjà patente, comme

de méprisables et dangereux bohèmes. Sans m'interdire ouvertement toute fréquentation avec eux, elle se montrait si désagréable à leur endroit qu'elle avait réussi à en écarter beaucoup.

Parmi ceux qui me restaient fidèles, je dois nommer les Ferrier-Conty. Il me fallut longtemps plaider pour obtenir d'assister au dîner qu'ils donnèrent, dans leur jolie villa de la Lanterne, pendant les fêtes du Carnaval de Nice.

J'ai déjà dit que nous séjournions sur la Côte, à cette époque de l'année. Fanny savait combiner ses plaisirs, ses loisirs, avec la surveillance d'une petite fabrique de parfums dans laquelle elle avait pris des intérêts. Quant aux Ferrier-Conty, ils s'étaient installés sur les bords de la baie aux Anges, depuis que le mari avait obtenu une belle situation d'administrateur dans une entreprise cinématographique de la région. Cinq ans plus tôt, ma femme avait été « à tu et à toi » avec Rosine Conty. Néanmoins, elle déclina toute participation de son imposante personne au fameux dîner, vitupérant *la vulgarité de ces gens*, et des *individus* qu'on *risquait* de rencontrer là ! Si elle me permit finalement d'y paraître, *sans elle*, ce fut, certes, dans l'espoir qu'ainsi son absence serait plus remarquée, plus blessante ; mais je crois qu'elle se méprenait et que les Ferrier-Conty ne tenaient pas outre mesure à ce qu'elle m'escortât.

— « Tu vas faire un beau chie-en-lit ! » avait proféré Fanny avec un mépris apitoyé, en me regardant procéder préalablement à mon travestissement : car — j'ai omis de le préciser — l'incidence des journées du carnaval avait inspiré aux Ferrier l'idée de faire de ces agapes un « dîner de têtes ». Ce genre de divertissement, fort goûté au début du siècle, est aujourd'hui tombé en désuétude, mais sa rareté même pouvait lui donner un regain de piquant, surtout si les déguisements étaient choisis avec imagination. Pour ma part, sans me flatter de beaucoup d'originalité, mais parce qu'il me fallait trouver un « type » compatible avec mon collier de barbe, j'avais adopté la toque à grandes plumes et le col de dentelle de Henri VIII. Au-dessus du rigoureux smoking et du plastron blanc, j'affichais ainsi une mine assez savoureuse.

Ayant subi avec patience quelques sarcasmes de la dernière minute, généreusement décochés par ma femme, je montai dans notre auto et gagnai la Lanterne, à l'autre extrémité de Nice. Je devais avoir fière allure, avec ma tête à la Holbein émergeant derrière le pare-brise, mais, ce soir-là, cette singularité ne pouvait soulever le moindre étonnement dans les rues de la ville en liesse, où des troupes entières de masques circulaient, faisant chatoyer leurs hardes multicolores sous les giclées de lumière blême des lampadaires et des girandoles.

Quand j'arrivai chez les Ferrier, j'y trouvai déjà réunie une société bigarrée, joyeuse à souhait, une vraie Jouvence. Je présentai aux maîtres de céans mes excuses au sujet de Fanny « si souffrante tous ces temps-ci » et Rosine poussa l'indulgence jusqu'à feindre la contrariété pendant au moins une douzaine de secondes. Elle était ravissante, sous un turban de sultane idéalisant sa beauté ambrée. Fernand — son mari — avait

apporté beaucoup de soin et de fantaisie à la confection d'une tête de roi nègre, style Malikoko, et il aurait mérité la palme de la drôlerie, sans la présence d'un vieux drille qui, exploitant de façon magistrale son délabrement physique, sa calvitie, son cou décharné, son teint livide et ses yeux trop noirs dans leurs orbites profondes, n'avait eu besoin que d'un peu de duvet et d'un bec de carton pour devenir un hallucinant « Donald le Canard » ; mais ce plaisantin dut demander grâce avant le potage, sans quoi son appendice labial lui eût interdit l'ingestion de tout aliment.

Le repas commença, d'ailleurs, avec quelque retard, les Ferrier ayant longuement escompté l'arrivée de Charles Peyrès — Charlie, pour nous tous, ses camarades ! Il avait promis d'être des nôtres et sa défection, sans la moindre excuse, s'expliquait mal. Nous fûmes, une fois à table, amenés à la commenter avec inquiétude. Quelqu'un supposa la survenue d'une de ces « crises noires » qui assaillaient quelquefois le pauvre Charlie :

— « Quel dommage qu'un esprit aussi doué, aussi brillant, soit la proie de ces défaillances confondantes ! »

— « De véritables failles psychologiques ! » dit le Canard, d'un ton pontifiant que sa mine emplumée rendait quelque peu grotesque.

Rosine prit le contrepied : « Allons donc ! Les coups de fièvre d'une grande détresse sentimentale ! Nous savons tous ici, je pense, combien pèse sur la vie de Charlie son amour malheureux... »

— « *Contrarié* serait plus exact ! » rectifia Fernand. « Certes, l'aventure de notre ami est si notoire que nous pouvons bien en parler entre nous sans commettre d'indiscrétion. Je ne crois pas que Charlie ait été tellement *malheureux* auprès de Nadine Gordski, et la seule ombre existant entre eux est celle de l'époux. »

— « Mais elle est de taille ! » proclama le pseudo-Donald. « Je le connais un peu, Gordski, et je ne voudrais pas être son ennemi intime. »

Une femme lança une sorte de cri de locomotive, qui constituait sa réalisation personnelle du rire aux éclats, et se trémoussa spasmodiquement sur sa chaise. « Vous y croyez, alors? »

— « A quoi? »

— « A... tout ce qu'on raconte. Ces prétendus pouvoirs maléfiques... »

— « D'abord, je crois à la méchanceté humaine, et je pense qu'elle peut descendre à des profondeurs insondables. Quant aux histoires qui courent, depuis longtemps, autour de la personne de Gordski, et qui vous paraissent tellement comiques, chère amie, je ne prétends certes pas confirmer l'authenticité de toutes, mais je puis me porter garant au moins de trois faits qui attestent assez bien les goûts, les humeurs, voire l'influence maligne de cet homme. Ce ne serait pas, il est vrai, des récits très opportuns à une table joyeuse... »

Naturellement, chacun se récria, réclama ce hors-d'œuvre présenté avec mystère. Notre belle assemblée, soudain pleine de tout le sérieux dont pouvaient faire preuve — outre les figures déjà mentionnées — un

polichinelle, un faune, une merveilleuse, un crocodile, une châtelaine à hennin, un Mercure et un cardinal, se mit en rumeur pour obtenir d'un canard sans bec quelques révélations succulentes sur le nommé Gordski.

Ce Gordski, je me souvenais de l'avoir entrevu, peu auparavant, à Monte-Carlo : on me l'avait montré, un jour que sa grande auto découverte, conduite par un chauffeur asiate, défilait lentement devant les jardins du Casino, pour aller prendre la route du Cap Martin ; je demeurai frappé de la brève vision de cette grosse tête carrée, au poil dru, grisonnant, et aux yeux ronds d'orfraie, prodigieusement sombres ! Il me fut dit alors : « Voilà le mari de cette Nadine, qui était en coquetterie avec le beau Charlie Peyrès ! » Mais il fallut le dîner chez les Ferrier pour m'initier à la légende de cet homme...

L'anecdote « numéro un » du Canard nous montra un Gordski beaucoup plus jeune, flânant sur le marché de Marrakech et tripotant avec délices les venimeux pensionnaires d'un charmeur de serpents, en mettant une apparente imprudence dans sa manière de les saisir par le milieu du corps, de les élever à hauteur de sa face pour contempler leurs petites têtes furieuses. Le charmeur l'invitait à prendre garde avec force gestes et baragouin. Gordski se mit à rire : « N'aie pas peur, mon bonhomme, ils ne me mordront pas ! » De fait, les affreuses bêtes, bien que constamment menaçantes, sifflantes, capuchons déployés, n'attaquèrent jamais. Et comme on demandait ensuite à Gordski quel plaisir il avait pu éprouver à la manipulation de ces monstres, il répondit avec tranquillité : « Simple vérification de force ! » — « De quelle force? » — « Hé, celui qui domine les serpents peut aussi jeter les sorts ! »

Bien entendu, dans un monde cultivé, de tels propos doivent être considérés comme les galéjades à froid d'un simple amateur de sensations fortes. Et il est douteux que l'on y accorde plus de poids aux paroles proférées, en d'autres circonstances, par le même personnage, et dont sortit, pourtant, le second exemple du narrateur...

Il paraît qu'à Londres, Gordski, auteur d'un vague et rarissime opuscule sur les vieilles traditions occultes, avait jeté feux et flammes contre un respectable érudit anglo-saxon, spécialiste des mêmes études, l'accusant de plagiat, de rapines littéraires, voire de véritables vols commis à son préjudice. L'autre, pour sa défense, s'était contenté de s'exclamer : « Allons, cet homme est fou ! » ce à quoi Gordski répliqua, en pesant ses mots : « Fou? Alors il eût mieux fait de ne pas butiner mes idées et mes documents ; car mon mal est contagieux : *vous verrez !* » Peu de temps après, l'Anglo-Saxon sombrait tout de bon, à la stupeur de ses proches, dans la démence la plus caractérisée ; mais peut-être Gordski avait-il su discerner quelques symptômes d'un mal naissant et en tirer une manifestation de puissance à bon compte...

De ces épisodes, il ressortait du moins que l'homme faisait étalage d'un goût — postiche ou sincère? — pour les sciences noires, les pouvoirs magiques. On commençait à lui prêter des actions très « images d'Epinal », si bien que — troisième et dernière histoire — une certaine dame Emilia de Rizza, jeune veuve, riche et jolie, vivant à Nice même,

et quelque temps courtisée par Gordski, crut pouvoir se permettre des gorges chaudes, aux frais de son insolite soupirant...

— « Faites-moi au moins voir le diable ! » roucoulait-elle. « Chargez-le de votre demande en mariage, expédiez-le-moi vers minuit, en gants beurre frais... »

Gordski supporta d'abord ces impertinences sans se fâcher, mais il sentit bientôt que ses assiduités seraient vaines et y renonça tout à coup. Une nuit, la domesticité de Mme de Rizza fut éveillée par des cris, que poussait la maîtresse de maison. Pensant que des voleurs voulaient l'égorger, le maître d'hôtel et le chauffeur forcèrent l'entrée de sa chambre et virent simplement Emilia qui gambadait, toute nue, piétinant des images pieuses dont elle avait jonché le tapis, vomissant des blasphèmes, des propos à faire rougir un hussard ! Elle tendit les mains aux arrivants ; elle leur proposa de danser la capucine... Pourtant, elle n'était point devenue définitivement folle, à la manière du savant anglais : elle revint à l'état normal, au prix d'une simple attaque de nerfs...

— « Ce délire, » conclut le conteur, « rappelle quelque peu les extravagances de nonnes possédées par l'Esprit Malin, que rapportent les vieilles chroniques des couvents ! Faut-il ajouter que la pauvre Emilia en fit une maladie ? D'abord, elle refusa obstinément, et avec une espèce de terreur, de révéler comment la crise s'était déclenchée ; elle se confina dans le silence ; puis, en quelques jours, cette femme ravissante se fana, grisonna. Enfin, elle quitta la ville, où elle avait toujours vécu. Maintenant, libre à vous de croire à une manifestation d'hystérie dont la dame aurait ensuite redouté la publicité honteuse. Mais avouez que voilà bien des étrangetés, sur lesquelles se profile cette ombre de Gordski, que notre ami Ferrier évoquait tout à l'heure... »

Si mon propre récit était imaginé, il serait quasi rituel de montrer ici une société figée dans ses réflexions, de faire planer un silence plein de malaise. En vérité, il y eut plutôt tumulte. Le Canard avait tenu le dé bien longtemps et chacun voulait placer son mot : soit d'autres imputations contre Gordski, soit de quelconques historiettes merveilleuses, dont les personnes plus sceptiques se trouvent toujours munies pour le seul plaisir de faire surenchère. Et le point de départ de l'entretien eût été oublié, sans l'esprit de suite bien connu de Rosine Conty.

— « Le plus déconcertant, » dit-elle, « est qu'un tel homme ait, ensuite, pu séduire la jeune, la riche, la délicieuse Nadine Sylvaire, alors qu'elle s'était déjà amourachée de notre Charlie. J'admets bien que le départ de celui-ci, ses projets de réussite en Amérique, furent des fautes dues à son esprit tumultueux. Tout de même, on s'explique malaisément la décision de Nadine par un simple effet du dépit. Si nous voulions verser à notre tour dans l'extraordinaire, nous n'y aurions pas grand mal... »

La Locomotive déjà entendue préluda, par un nouveau cri strident, à l'émission de ses vues sur l'affaire :

— « Philtre d'amour, n'est-ce pas, ou envoûtement ? Ha ! ha ! Ma bonne Rosine, je puis vous dire qu'il n'y eut qu'un sortilège : l'argent !

Les Sylvaire, cela est peu connu, mais certain, avaient vu fondre leur bien dans le krach des caoutchoucs. Ils ont négocié leur fille. Le Gordski, lui, se trouve juché sur un coffre-fort imposant, sa vraie boîte à malices !

» Reconnaissons, » poursuivit-elle, « qu'il s'est royalement conduit : il a traité Nadine en sultane, il l'a couverte de bijoux. Peut-être n'existe-t-il pas, en France, dix femmes aussi bien endiamantées ! On prétend que Nadine demeure cloîtrée par son mari dans leur villa du Cap Martin ; ce n'est pas tellement vrai et, d'ailleurs, elle fréquente à nouveau votre Charlie Peyrès, depuis son retour d'Amérique. »

— « Disons qu'elle l'a revu ! » rectifia Rosine. « Ce grand fou a commis bien des sottises, compromettantes pour elle ; mais cela se passait pendant l'année où Gordski fut lui-même en voyage. Dès la rentrée du mari, qui eut vent de quelque chose... »

— « Ma foi, » coupa Fernand, « en qualité de magicien, il devait être aisément édifié par les miroirs ou les esprits volants. Je n'aurais aucune estime pour un sorcier cocu ! »

— « Laisse-moi donc finir, toi ! A la rentrée de Gordski, la pauvre Nadine essuya une belle tempête, de grosses menaces, et depuis, je vous l'assure, elle est presque recluse ! Quant à Charlie, il vit dans un dangereux état d'exaltation, passant du désespoir à des projets insensés : duel à mort, enlèvement !... C'est en vain que nous essayons de le raisonner, de le distraire... »

Dame Locomotive nous étourdit, derechef, de sa clameur suraiguë, ayant encore certains aperçus à fournir :

— « Il ne vous raconte pas tout, Charlie ! Il rencontre *souvent* Nadine. Il a même loué, juste à cet effet, une petite villa sur la Corniche. Et cela, croyez-moi, c'est une information de premier choix ; je la tiens de ma femme de chambre ! Les domestiques sont la véritable police de la Côte... »

Déconcertée, Rosine Conty ne répondit rien ; mais le Canard affirma, toujours doctoral :

— « Eh bien, nos tourtereaux jouent là avec... quelque chose de plus redoutable que le feu ! »

Ce thème de conversation, si attachant qu'il fût, ne pouvait faire les frais du dîner tout entier. Bientôt, d'autres sujets eurent rendu notre tablée à des pensées riantes. Il ne fut plus question de Charlie Peyrès avant l'instant où nous gagnâmes le salon pour y prendre le café. Je vis alors un domestique venir parler bas au maître de maison ; celui-ci murmura quelques mots à l'oreille de sa femme, puis se dirigea vers le vestibule. Presque aussitôt, Rosine, d'un air contrairé, nous mit dans la confidence :

— « Charlie vient d'arriver, mais... il me faut solliciter votre indulgence, à tous ! Exactement comme nous l'avions craint, il est, paraît-il, dans l'un de ses mauvais jours... »

⁂

J'ai parlé, concernant les comportements de Charles Peyrès, de « crises noires » et de « défaillances », parce que ce furent les charitables euphémismes dont usèrent les convives. Mais je dois en arriver à parler clair, sous peine d'être mal entendu ici : l'alcool était l'agent de ces dépressions.

Oh ! Charlie ne ressemblait guère aux misérables intoxiqués sur lesquels le vice, passé à l'état endémique, appose ses visibles stigmates. D'ailleurs, comment une Nadine Sylvaire eût-elle jamais pu éprouver la moindre inclination pour un être déchu ? Je crois qu'au contraire, et par le jeu des circonstances, elle avait toujours ignoré *les rares, mais hideux accès* de Charlie, ordinairement liés à quelque grave revers, à une déception marquante, et suivis de plusieurs mois, voire de plusieurs années de comportement impeccable, en sorte que les témoins fortuits d'une crise voulaient croire à un accident isolé, absolument unique, à moins qu'une nouvelle occasion ne leur montrât le malheureux sombrant dans une récidive.

Pour avoir une assez juste idée de Charles Peyrès, il faut transposer, en notre monde moderne, les excès romantiques d'un Musset et d'un Poe, mais quand ceux-ci étaient encore dans la beauté de leur jeunesse, et alors qu'ils avaient à peine goûté les premières gorgées du poison. Comme eux, Charlie était enclin à en rechercher l'obscur réconfort, aux heures où ses ambitions ou ses sentiments exacerbés se trouvaient à trop rude épreuve.

Il s'était d'abord destiné au professorat, non sans des arrière-pensées littéraires. Bien qu'originaire de Nice, il fit ses études à Paris. C'est là que je l'avais connu. Malgré ses qualités insignes, il fut radié de la Faculté, à la suite d'un incident humiliant, première conséquence de ses abus ; il dépensa ensuite ses espoirs et son énergie dans l'édification de ces châteaux de cartes que l'on nomme « les affaires », sans posséder l'astuce ni l'âpreté dont témoignent les virtuoses de ce genre, telle ma transcendante Fanny ! Charlie se distinguait par une réserve mélancolique, par le raffinement presque outré de son langage. Mais quelle métamorphose, aux heures où il tombait sous l'influence de l'alcool !

Alors, il devenait *gai,* d'une gaieté démente, répulsive et désastreuse : car elle le portait aussi bien à d'intarissables discours « comiques », émaillés de révoltantes allégations, aux frais des premières personnes qui tombaient sous sa dent — même si c'étaient ses amis les plus chers — qu'à des mystifications de la pire sorte, à des chahuts dont un potache eût rougi. C'est ainsi qu'un jour, à Paris, je fus requis par une petite étudiante en pleurs : « Venez, Frédé, venez empêcher Charlie de se tuer. Il ne veut pas survivre à Magui. » Magui était une autre étudiante — un premier amour de Peyrès — fauchée deux jours auparavant par une fièvre pernicieuse. J'employai une grande heure à consoler, à prêcher Charlie ; je ne le quittai que lorsque plusieurs camarades furent survenus...

... Et, le soir, à la porte d'un bar voisin, j'entendis un chant infâme, un *De profundis* assaisonné de mots obscènes, que lançait à pleine gorge

le même Charlie Peyrès; il buvait là, coiffé d'un bicorne en papier, il prétendait conduire le corbillard et n'interrompait la profanation du chant sacré que pour consommer celle de la jeune morte, déversant à son sujet les indiscrétions les plus outrageantes. Les camarades avec qui je l'avais laissé le contemplaient, atterrés, le pensant atteint de folie; et il l'était, en effet, pour quelques heures; entre temps, ces braves garçons, ignorant sa complexion particulière, avaient imprudemment spéculé sur les effets d'une promenade, de l'air vif, des lumières, et enfin d'un petit cordial « en passant, pour lui changer les idées. » Le petit cordial avait été suivi de quelques autres...

L'irruption d'un homme en tel état parmi la société, certes gaie, mais courtoise, des Ferrier-Conty, était une perspective rien moins qu'alléchante, même pour de sincères amis de Charlie. Aussi fut-ce avec soulagement que nous vîmes Fernand Ferrier revenir seul : « Eh bien, j'ai eu de la chance, j'ai réussi à l'écarter... »

Il s'empressa, toutefois, de me convier à un aparté : « Ecoute, Frédé! Je n'ai pas tout dit. *Il* est encore ici. Il veut bien se montrer sage, rentrer chez lui, mais... pas avant de t'avoir parlé en confidence... »

— « A moi? »

— « Oui. Il sait, bien entendu, que tu es avec nous. Que te veut-il? Je l'ignore. Une marotte d'ivrogne! Et si ce n'était abuser de toi, je te prierais... »

— « Compris! » dis-je. « Je vais l'embarquer dans mon auto, histoire de « parler confidentiellement », et le déposer dans ses draps. J'espère être de retour d'ici une heure... »

Dans le vestibule, je trouvai un Charlie stupéfiant. Il s'était souvenu qu'il allait à un dîner de têtes, mais quelle « tête » il avait composée! Deux longues oreilles pendantes, couvertes d'un pelage jaune, et une sorte de truffe sur le nez, en faisaient la caricature d'un chien de chasse. Dès qu'il m'eut aperçu, ses yeux brillèrent avec malice, puis, grâce à je ne sais quel mécanisme invisible, il agita joyeusement ses immenses pavillons poilus, en même temps qu'il émettait de pénibles : « Ouah, ouah! » Me pressant les mains avec effusion, il me dit ensuite, d'une voix trémulante : « Per...mets... moi... de me... présenter... je suis... Ca...a...crinola...as! »

Je n'eus aucune peine à l'emmener au dehors. Sans même qu'il les eût aperçus, les convives des Ferrier lui inspiraient un brusque mépris : « Des im...béciles! Pas de perles de...vant ces pour...ceaux!... Allons parler ailleurs! C'est à toi... à toi... que je veux... heu... »

Je dirigeai l'auto, vitres baissées, vers la Promenade des Anglais; la brise marine ne pouvait qu'exercer sur mon compagnon une réaction salubre. Elle amena, tout au moins, un radical allégement dans son élocution; sa parole reprit un débit normal — bien que demeurant encore un peu grave et sourde; mais je connaissais assez les ivresses de Peyrès pour ne point fonder de conclusions prématurées sur ces variations vocales...

Après quelques propos de mince importance, Charlie devina soudain

mon dessein de le reconduire à son domicile, et il m'asséna aussitôt de fort désagréables coups sur les poignets. « Hé là, Frédé, pas si vite ! » Il avait — reprit-il — à m'entretenir des choses les plus capitales; la nuit était propice, la température exceptionnellement clémente, et la Promenade s'offrait comme un lieu d'élection pour les colloques amicaux ; nous devions donc nous arrêter là, immédiatement ! Comme il multipliait ses bourrades et me rendait la direction difficile je pris le parti de céder à son exigence.

Une peu attrayante balade fut esquissée sur le trottoir, heureusement désert. A quelque distance, flambaient les cent fenêtres du Négresco, et des bouffées de musique nous parvenaient entre les halètements du ressac. Pendant quelques instants, Peyrès huma l'air ; il contempla silencieusement l'immense ceinture d'or que la file des réverbères dessinait en pointillé, autour des ténèbres liquides. Il semblait avoir oublié ma présence, lui qui avait mis tant d'insistance à me parler. J'essayai alors de le brusquer :

— « Une catastrophe, Charlie? »

Simple hypothèse, mais combien cautionnée par de précédentes mésaventures ! Or, Peyrès me parodia, sur le mode clownesque :

— « Catâstrôphe, Frédé? »

... Après quoi, passant son bras sous le mien, il adopta le ton le plus sérieux du monde. « Pourquoi parler de catastrophe? Sache qu'au contraire je suis à la veille d'une réussite magistrale. »

Que penser? Au moment même où sa voix retrouvait des accents presque convaincants, Charlie faisait battre ses ignobles oreilles de chien et l'une d'elles me frôlait la joue, me rappelant avec opportunité ce que de tels propos pouvaient avoir de précaire...

— « Eh bien, explique-moi... ! » demandai-je dans un effort de bonne volonté.

— « Heu... je ne puis encore tout dire, mais ce sera quelque chose de magnifique, mon ami. Oui, vraiment, un crime de toute beauté ! Un chef-d'œuvre, quoi ! »

Pendant la durée d'une seconde, je demeurai stupide; puis je vis les prodigieuses oreilles voleter avec grâce; de plus, le « quoi » final fut doublé, redoublé, il dégénéra en une fanfare de « ouah, ouah » qui, se prolongeant, pouvait passer pour une originale manifestation d'hilarité. Alors, mon esprit se rassura quant à la portée de cette proclamation, et j'entrai dans le jeu, sur le mode flegmatique.

— « Tu prépares un crime, Charlie? »

L'interpellé parut tout à coup froissé, il m'enveloppa d'un regard sévère.

— « Charlie ! Charlie ! » s'exclama-t-il avec impatience. « Pourquoi persistes-tu à m'affubler de ce burlesque diminutif? Je vois bien que tu me prends pour un autre. Et pourtant, ainsi que la courtoisie l'exigeait, j'ai décliné mon véritable nom, quand je me suis présenté tout à l'heure. »

Sur ce, il aboya d'une manière assez digne, si bien que je répliquai sans broncher :

— « Ce doit être Médor, ou Sultan, ou Pompon... »

Il eut un haussement d'épaules, ses appendices velus se dressèrent, pleins d'orgueil, et il détailla d'un air condescendant ces syllabes qu'effectivement j'avais déjà entendues :

— « Ca-a-crinola-as ! »

— « C'est là, » proclamai-je, « un nom majestueux, et qu'il serait barbare de salir dans une mauvaise affaire... »

— « Une mauvaise affaire? »

— « Peuh ! Ce petit projet criminel... »

— « Et quelle salissure pourrait en résulter *pour moi?* » se récria-t-il avec hauteur. « Pour moi, Caacrinolaas, l'Esprit même de l'homicide... »

— « Ah ! Tu es...? »

Je l'entendis grommeler : « L'imbécile croit donc tout de bon parler à un chien ou bien à un homme ! » Puis, il me secoua violemment un bras, afin de stimuler mes facultés d'attention. « Hé là ! Pas de méprise ! Je ne suis ni plus ni moins qu'une émanation infernale, un être de l'abîme, ce qu'on nomme aussi un démon ! » déclara-t-il avec une simplicité gentille et, comme cette arabesque de son éthylisme m'arrachait des onomatopées gloussantes, prodromes de fou-rire, il poursuivit derechef :

« Bien sûr, je t'apparais sous un aspect sans grandeur, attendu que, pour des nécessités techniques, je viens de m'introduire très provisoirement dans la peau d'un triste bougre — ha ! ouah ! N'empêche que je sors tout droit de ce feu... tu sais ce feu ténébreux dont, *par ici,* on a fait un épouvantail, aussi bien qu'un thème de fines plaisanteries... »

— « Très honoré ! » dis-je. « Mais encore, le motif de cette incarnation remarquable? »

— « Combien de fois faudra-t-il te l'expliquer? Il se mitonne dans les parages un joli petit crime, pour lequel on requiert mes services, puisque c'est ma spécialité ! Oui, ma spécialité : j'inspire les beaux meurtres, les assassinats savants, et je me charge aussi de l'exécution matérielle ! Tout est question de conditions. »

— « Tu devrais faire imprimer un prospectus ! » suggérai-je.

— « Il est préférable de visiter la clientèle, c'est en causant que l'on amorce les affaires ! » affirma « Caacrinolaas », et, en même temps, il attacha sur moi un regard brillant, y mettant même une insistance déplacée.

— « Donc, » repris-je, « il se trame un joli petit crime? »

Cette fois, les oreilles eurent un essor si allègre que l'une d'elles resta étalée à revers, pareille à une escalope, sur le crâne de son possesseur.

— « Ouah, ouah, ouah, voyez-vous le curieux ! »

— « N'est-ce pas toi qui m'incites à...? »

— « Je t'incite? Ouah. Le bon mot ! Tiens, je vais te confier les données de ce joli, joli petit crime, mais c'est pour juger un peu de tes propres facultés créatrices. Saurais-tu composer ingénieusement une bonne intrigue policière, cher Frédé? Voici les personnages de mon imbroglio, les plus classiques du monde : le Mari, la Femme et l'Amant ! Le Mari est caduc comme le roi Marc, jaloux comme Othello, artificieux

comme le Chat Botté, satanique comme ton serviteur ! Pour lutter contre lui, la Femme n'a que ses larmes, ses puérils mensonges, plus un pistolet mignon, simple en-cas, qu'elle garde discrètement mais constamment dans une poche de sa veste, ou sous son oreiller, tant elle en est arrivée à redouter une subite fureur de son barbon ; elle possède aussi un coffret à bijoux qui, ma foi, lui fournirait un respectable viatique, si elle se décidait à tenter un saut dans la Lune — et elle y songe, précisément, de manière sérieuse... Tu me suis bien, Frédé? »

— « Fort bien ! Et l'Amant? »

— « L'Amant dispose, naturellement, du cœur de la belle, ainsi que d'une charmante maisonnette en montagne, jusqu'à présent propice aux effusions furtives... »

— « Tiens, tiens... » murmurai-je. Un instant, l'image de Dame Locomotive s'agita dans ma mémoire : elle avait été bien informée, la commère, car ces élucubrations de l'ivresse, pour fantasques qu'elles fussent, contenaient manifestement le vague reflet d'une réalité rien moins que plaisante. Sur les « personnages » ainsi dépeints par Charlie, il ne m'était pas difficile d'étiqueter les noms des Gordski, à côté du sien.

— « Eh bien, eh bien, Frédé? » goguenardait le bavard. « J'ai mis toutes les cartes sur table, à l'exception d'une, celle qui représente Ca-a-crinola-as, ici présent, ouah, ouah ! Il ne s'agit que de la poser convenablement pour obtenir la belle réussite, le crime magistral. Un peu d'astuce, Frédé ! »

Malgré moi, je glissai tant soit peu vers l'inquiétude, le détail précis du pistolet m'ayant désagréablement frappé; puis, je le répète, les goguettes de Charlie étaient toujours les corollaires de quelque déboire.

— « J'espère que *personne* n'a commis de bêtise? » hasardai-je.

— « Hé ! Tu traites en bêtise ce crime qui *aura* la délicatesse, l'exquise précision d'un ouvrage d'horlogerie ! Devine donc, si tu le peux ! Devine... »

— « Je préfère donner ma langue au chat ! » dis-je avec une nouvelle brusquerie. « Viens, tu m'expliqueras la chose dans l'auto, car le vent commence à fraîchir. »

En fait, je m'étais senti rassuré par l'emploi persistant du futur. « Point de dégâts ! » induisais-je. « Il ne reste qu'à vouer ces cogitations insanes à une prompte fin au fond du lit. »

Mais mon offensive, bien qu'accompagnée d'un énergique croc-en-bras, n'obtint aucun succès. Rivé au bitume, mon homme se lamentait, sur le mode papelard...

— « Oh ! que tu me déçois ! Ouah, ouah ! *Comme si tu n'étais pas assez intelligent, toi, Frédé, pour imaginer un beau petit crime !* Voyons, voyons... »

... Et deux yeux tendres, aussi quémandeurs que ceux d'un vrai chien, me harcelaient...

« Dois-je te souffler un peu? » susurra l'obstiné. « Tiens, voici le bon bout du fil : la Femme et la caisse ! Oui, la caisse... le coffret, avec l'énorme gâteau qui s'y trouve. »

— « Ma foi, il adopte un certain air crapuleux, ton petit crime ! »

— « C'est cela, *un air* crapuleux ! Ouah ! Je suis ravi de ton appréciation. Tu brûles, Frédé ! Tu entrevois ce que je vais faire. »

— « Ce que tu vas faire? » criai-je, excédé. « Tu vas d'abord te coucher, pour prendre des forces. Ensuite, tu pourras bien occire tout le monde, s'il te plaît... »

Charlie secoua la tête, plein de consternation ; son oreille retomba, flasque, contre sa joue.

— « Bon, bon, » grogna-t-il. « Je crains qu'il n'y ait rien à tirer de toi, ce soir. Tu manques de sérieux. Et pourtant, j'avais quelque chose à te dire... »

— « N'est-ce pas encore fait? »

— « Non ! Nous nous sommes perdus dans une digression. J'ai peut-être eu tort de déballer cette affaire un peu complexe... un problème pour virtuose ! Sache qu'avec n'importe quel thème... tiens, le même, par exemple : *la Femme et la Caisse,* on peut combiner des coups très simples, très bourgeois ! C'est d'une pratique courante... »

— « Bien, mais allons... »

Il me fit taire, en me tapotant les lèvres, de son index pointé.

— « Ecoute-moi, Frédé... » et soudain, sa voix devint plus chaude, comme sirupeuse ; elle s'imprégna d'une cautèle immonde ; j'eusse voulu m'écarter, mais son regard exerçait sur moi une sorte d'empire — « Frédé, mon cher Frédé, souviens-toi que l'ami Caacrinolaas est de bon conseil, qu'il possède de l'inspiration à revendre. Il lui advient même de l'insuffler à titre gracieux. Donc, au cas — tout arrive — où tu aurais besoin d'un petit service, *toi aussi...*

» Oh ! ne proteste pas... ne proteste pas !... On retire tant de satisfactions d'un crime bien sage, bien mûri, bien caché... On se libère de tant d'entraves, on voit refleurir tant d'espérances roussies !...

» Et que faut-il, pour s'assurer l'impunité? Un peu de réflexion ! Les moyens sont toujours là, il y a toujours une occasion propice ; cherche bien ! Ne la tiens-tu pas, déjà? Le tout, c'est d'*oser,* hein ! Je sais une personne qui te reproche justement ta mollesse...

» O Frédé, ne l'as-tu pas souvent rêvé, le geste audacieux, ne serait-ce qu'aux heures désœuvrées, où ta pensée s'abandonne à tous les vents d'une apparente fantaisie?... A ces heures où, cherchant un déguisement, mon bon Frédé, tu te fais, de manière si naturelle, la noble tête de Henry VIII, *ce veuf par vocation?...* »

Je ne sais quel tour aurait pu prendre l'entretien après pareil prêche, si nous n'avions été inopinément encerclés par une troupe de masques noctambules, lesquels poussèrent une clameur de sauvages fondant sur l'ennemi surpris. Il y avait là des femmes qui voulaient être embrassées, des hommes qui ne voulaient point qu'elles le fussent ; et parce qu'une tribade m'enlaçait de force, un protestataire me cribla le visage de confetti de plâtre, ce fléau du carnaval niçois.

Je demeurai douloureusement aveuglé pendant une bonne minute.

Quand je pus rouvrir mes yeux meurtris, Peyrès n'était plus là. Ces masques devaient l'avoir entraîné dans leur sarabande. Pourtant, j'eus beau courir à leurs trousses, je ne le découvris point. Et quelle explication obtenir de ces forcenés?

Je maugréai. J'eusse préféré ne quitter Charlie qu'au seuil de son appartement de la rue Dalpozzo, où veillait un attentionné et robuste concierge, rompu à la pratique des retours tumultueux. « Bah ! » pensai-je enfin. « Il y a une providence pour les buveurs. Et quant à ces propos sanguinaires, ils me feraient bien rire si... »

... Si, par une rare, une habile perfidie du sort, ce tissu d'inepties n'avait frotté, jusqu'à le mettre à vif, un chancre sournois végétant dans un repli de ma conscience.

« Dire que, demain, l'animal aura tout oublié de ses imaginations meurtrières ! Oui, tout. Je le connais assez ! Mais moi, je demeure condamné au lancinement, toujours plus net, toujours plus vif, d'une idée fixe... »

***

« *Les moyens sont toujours là. Il y a toujours une occasion propice. Le tout, c'est d'oser.* »

L'occasion de tuer impunément Fanny, je la tenais bel et bien, depuis quelques jours. Mais, chose curieuse, je n'en avais pas vraiment réalisé, pesé tout le sérieux, avant l'apostrophe grandiloquente de Charlie Peyrès.

Il y avait même eu tant d'effrayante opportunité dans cette suggestion d'homme ivre, que j'éprouvai le besoin d'en établir une genèse logique : « Bien sûr... ainsi que tous mes amis, il n'aime guère ma femme. Et comme il se trouvait en veine de massacre... » Pourquoi fallait-il que cette divagation d'un esprit embrumé donnât une brusque maturité à des pensées qui, jusqu'alors, avaient seulement couvé en moi, qu'elle les échauffât par un argument décisif?

Je passai une fin de nuit étrange, dans la chambre conjugale que j'avais regagnée, tout maussade — après un simple coup de téléphone aux Ferrier : explications hâtives, excuses ! A ma rentrée, Fanny avait ouvert un œil, graillonné une phrase probablement désobligeante, mais inintelligible ; après quoi, retournant son gros corps sur le sommier gémissant, elle était retombée dans un sommeil bourrelé de ronflements porcins.

« Truitonne ». En ces moments-là, mes monologues intérieurs la rebaptisaient : Truitonne ! Je me plongeai avec résignation dans la tiédeur nauséeuse des draps, saturés de parfums agressifs. Sans pouvoir m'endormir, je remâchais des pensées âcres, toxiques : je me répétais que Truitonne, si habile femme d'affaires fût-elle, n'avait pas conçu l'utilité d'un contrat, lors de notre mariage ; les esprits les plus roublards ont de ces insouciances ! Une éventuelle mort de mon épouse me rendrait légalement maître d'une moitié de la fortune — sans parler de certaines « liquidités » clandestines, indispensables en matière de spéculation —

tandis que, si je tentais une simple séparation, un divorce, la maligne y mettrait mille obstacles et saurait, en tout cas, si bien maquiller les comptes que ma part de la communauté me laisserait à peu près « Gros-jean comme devant ». Non, pas de ça, Truitonne ! *L'autre solution* s'imposait.

« *Les planches! Les vieilles planches! Elles ne sont pas encore détruites. Il suffirait de...* »

Il me faut, ici, livrer quelques détails sur la disposition et l'architecture de notre résidence, au Mont-Boron.

La maison était située, en contrebas de la route contournant le cap, sur un soupçon de jardin, celui-ci suspendu au milieu des glacis abrupts et colossaux des roches qui forment le nez du promontoire. C'était une baraque très « Côte d'Azur », badigeonnée d'ocre, avec des persiennes d'un bleu lourd.

Nous avions pour propriétaire — j'ai dit que Fanny avait seulement *loué* — un vieillard ladre, qui nous concéda le local en triste état : « Je vous fais un prix honnête. Alors, débrouillez-vous ! » Et Fanny, ayant calculé qu'après paiement des réparations l'affaire deviendrait avantageuse au bout de trois saisons, avait signé pour neuf ans.

Au premier étage, face à la mer, courait un balcon en boiserie, d'où l'on pouvait contempler commodément le large, et ce balcon se prolongeait, à angles droits, sur les deux façades latérales ; mais, du côté de l'occident, il était devenu impraticable, en raison de la pourrissure du plancher.

Oh ! le propriétaire n'avait point, comme on dit, cherché midi à quatorze heures : estimant les deux autres faces bien assez spacieuses pour notre usage, il s'était contenté de condamner cette aile occidentale avec un vulgaire panneau de palissade ; de ce côté, ne s'ouvrait, d'ailleurs, aucune porte-fenêtre ! Toutefois, le bonhomme, soucieux d'éviter toute responsabilité d'accident, fit insérer dans le bail une clause que j'ai admirablement gardée en mémoire :

*Les preneurs ne devront, sous aucun motif, pénétrer dans la partie ouest du balcon, vétuste et dûment barrée. Ils ne pourraient le faire en tout cas qu'à leurs seuls risques et périls, et le prix de tous travaux de réfection étant à leur charge.*

Pendant les deux premières années, Fanny s'en tint à la lettre de l'accord. La « partie ouest », qui surplombait une faille de roches informes, au-delà de laquelle la vue était tout de suite brisée par un moutonnement de pins, ne lui inspira aucun intérêt...

... Jusqu'au jour où elle supputa que si l'on faisait tomber ces arbres, quatre ou cinq en tout, notre horizon s'en trouverait magnifiquement prolongé du côté de la baie de Nice. Lesdits pins se dressaient, il est vrai, dans une propriété voisine, mais Fanny sut négocier leur suppression à bon compte. Restait à effectuer la restauration du balcon.

Ma digne femme ne confondait point agrément et dilapidation. Les mémoires d'entrepreneurs, conçus en termes obscurs, la plongeaient

dans de mâles colères. « Le père Nardi se tirera très bien de cet ouvrage ! » édicta-t-elle.

C'était un bricoleur bohème, mais habile, qui avait déjà réparé nos menuiseries pour peu d'argent. Une fois la palissade ôtée, la tâche, sur ce balcon, se réduisait à arracher une à une et en les remplaçant au fur et à mesure, une trentaine de lames pourries, disposées en claie au-dessus du vide, clouées sur les maîtresse poutres... Le père Nardi, mandé, accourut avec un charreton plein de lames neuves qu'il venait bien certainement de subtiliser dans un chantier quelconque, attendu qu'il y en avait deux fois plus qu'il n'en fallait, et qu'elles étaient beaucoup trop belles pour leur destination. En une journée, sciant, martelant, chantant, buvant comme suisse, il accomplit les neuf dixièmes de la tâche, et nous annonça qu'il aurait tout terminé le lendemain, de bonne heure...

En vérité, il ne revint jamais ; il se fit tuer net, en sortant sur la route, par un camion trop pressé. Son modeste matériel demeurait abandonné, chez nous, depuis quelque temps ; on ne pouvait seulement découvrir un héritier au bonhomme ! Et Fanny m'avait déjà déclaré, non sans aigreur : « Quant aux trois planches qui restent à placer, là-bas, tout au bout, tu devrais bien t'en charger, sans m'obliger à courir après un autre ouvrier ! Mais sais-tu faire quelque chose de tes dix doigts? »

Elle avait, d'ailleurs, déjà pris pratiquement possession du balcon remis à neuf ; elle s'y pavanait, chaque soir, y grillant des cigarettes, même quand le vent fouettait sec, rien que pour le plaisir et l'orgueil de savourer « *sa riche idée* », de pouvoir admirer « *de chez elle* » le trop classique panorama de Nice vu du Mont-Boron, avec enrichissement de lumières nocturnes et d'ultimes rougeurs crépusculaires sur l'Esterel. Elle avait ce côté gobeur. Un soir que j'étais grincheux, je lui assurai qu'elle eût dû fabriquer, non des parfums, mais des cartes postales...

Toutes ces particularités, toutes ces circonstances, étaient en train de se juxtaposer dans mes raisonnements fiévreux, pour y former un puzzle très correctement dessiné — un puzzle dont l'image représentait la mort violente d'une femme.

« Mort *par imprudence!* Le propriétaire sera formel, il fera le geste de Ponce-Pilate ; il se hâtera de produire le bail et sa clause, où se trouve implicitement reconnue l'existence d'un danger.

« *Qui sait que le balcon a été réparé?* D'abord, Fanny et moi-même. Le père Nardi a été tué à l'issue de sa première journée de travail. Viennent chez nous, chaque matin — et repartent chaque soir — une cuisinière et une femme de ménage. L'une ne s'aventure jamais hors de l'office et de la salle à manger. L'autre, qu'avec raison Fanny taxe de négligence, ne monte guère au premier étage que pour nettoyer hâtivement la chambre et la salle de bains. Je suis quasi certain qu'elle n'a fait aucune incursion sur le balcon — du moins sur le retour « ouest » — depuis la restauration, et *d'ailleurs je vais m'en assurer,* de la manière la plus ingénieuse du monde.

» Bien entendu, ces femmes *savent* que des travaux ont été commencés, qu'ils se trouvent interrompus par la mort de l'ouvrier. Aussi bien, il ne s'agit pas pour moi de nier la réalité de ces travaux. Toute la question est de *leur état d'avancement.*

» A qui la chère Truitonne aurait-elle pu livrer des détails approfondis sur cette question purement domestique? Elle n'a reçu aucune visite depuis longtemps! Même si, par hasard, elle s'est laissée aller, ailleurs, à des bavardages, à des exaltations de « sa riche idée », devant quelques tasses de thé et quelques perruches, elle n'a pu pousser ses propos jusqu'à des précisions irréfutables, quant au nombre de planches déjà clouées. L'essentiel, c'est que ces travaux n'aient pas été terminés, et de cet inachèvement il existe une preuve : l'ouvrier n'a pas remporté son matériel.

» Dame Truitonne, votre prédilection pour les paysages-cartes postales pourrait vous coûter cher! Sous la passerelle, il y a un vide de quinze mètres, cette faille de rochers dont les fonds obliques présentent de longues arêtes, aiguës comme des tranchets... »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais il fallait en arriver à *la décision.* Il fallait faire vite ; et si quelque successeur imprévu de l'infortuné père Nardi s'était présenté, pour terminer le travail ou réclamer le matériel?

Au matin qui suivit ma mémorable rencontre avec Peyrès et ma terrible insomnie, la détermination se trouva prise — froidement, implacablement.

Je me montrai d'une amabilité raffinée à l'égard de Fanny. Sur sa demande, je lui dépeignis le dîner de têtes — sans d'ailleurs insister sur ce qui concernait Charlie — et j'essuyai passivement, avec des sourires pleins d'humilité, les critiques sardoniques dont ma femme lardait mon récit.

Je savais qu'elle serait absente à peu près toute la journée : il y avait vérification d'inventaire et conseil d'administration à la parfumerie...

— « Tu vas sans doute profiter de l'occasion pour courir tous les bars de Nice? » me demanda-t-elle.

— « Eh bien, non! » répondis-je avec bonne humeur. « Je compte installer ces... trois planches manquantes et, comme je suis novice, cela pourra exiger du temps. »

J'avais eu des accents si « spontanés » que Fanny fut conquise ; elle se montra à peu près aimable jusqu'à son départ ; elle daigna se souvenir que j'avais besoin de vêtements de demi-saison, me donna licence de passer commande le plus tôt possible, et finalement partit en m'adressant un salut de main avec trémoussement des doigts, comme une petite folle.

« Va, Truitonne! Va toujours... »

Je gagnai vivement le balcon et me mis à l'œuvre. De nulle part, on ne pouvait m'observer. Un haut mur s'élevait du côté de la route.

J'entrepris de *défaire l'ouvrage* du père Nardi, déclouant ses lames

neuves, les remplaçant par les anciennes, et je sélectionnai, parmi ces dernières, les plus vermoulues; je les rendis encore plus fragiles, non par un trait de scie — c'eût été une lourde imprudence ! — mais par de vigoureuses et patientes flexions, jusqu'à ce que des craquements m'annonçassent que le bois commençait à se rompre. Me servant de clous usagés, je rétablis une quinzaine des vieilles lames, absolument friables.

Leur couleur? Elle n'était pas tellement différente. Le bois apporté par le bonhomme présentait une teinte assez foncée. En plein jour, pourtant, le disparate restait sensible ; mais, à partir du crépuscule...

« *Elle* ne reviendra pas avant le soir. Par exemple, *il faut* qu'elle passe par là, dès ce soir. Elle y passera... D'abord, parce qu'elle n'y manque jamais; puis, elle aura la curiosité toute spéciale d'aller examiner mon travail sur *les trois planches, tout au fond*. Point question de mauvais temps : le large auvent du toit protège le balcon; seule, une véritable tempête dissuaderait Fanny et, Dieu merci, le baromètre est au beau fixe !

» Comment tombera-t-*elle?* En avant, certainement ! Elle ne rencontrera que bois corrompu, faible comme paille ! Si, pourtant, sa main se raccrochait à la rampe ou à la poutre de soutien, qui sont solides? Bah ! elle a peu de force dans les poignets. Pourrait-elle arrêter ainsi la chute du corps pesant? Ses faibles doigts céderaient — ces doigts potelés qui, tout à l'heure, faisaient joujou, tels ceux d'une fillette ! Et même si elle tenait bon... eh bien, je serais là, pour le coup de grâce. Hum ! plaçons, à portée, une arme contondante, dont la marque ne puisse se distinguer des blessures de la chute. Tiens... l'une de ces planches...

» N'oublions pas les lames neuves que je suis en train d'enlever : à cause des traces de clous, qui donneraient à songer ! Partageons-les à coups de scie ! Je les livrerai tantôt, avec discrétion, au calorifère ! Fort heureusement, le père Nardi avait apporté de ces bois en surnombre. Il en restera suffisamment de « non travaillés » pour répondre à la vraisemblance...

» Et si je tentais à présent la manœuvre prévue avec la femme de ménage? »

J'appelai bruyamment l'intéressée, je la fis comparaître sur le balcon, devant la partie « refaite ».

— « C'est vous, madame Rosca, qui vous êtes promenée par ici? »

— « Oh ! non, Monsieur ! » répondit-elle en roulant de gros yeux. « Je n'y viens jamais. »

— « Alors, cette épingle à cheveux doit appartenir à Madame ! Elle est incorrigible, Fanny ! Elle sait pourtant que cette partie demeure dangereuse, tant que le remplacement ne sera pas terminé. Or, la première chose que j'ai découverte, en commençant à travailler, c'est cette épingle, tombée là, juste sur une partie malsaine. Vous croyez que c'est raisonnable? »

— « Ah ! Monsieur, faut que vous fassiez comprendre à Madame... Sûr qu'elle n'est pas prudente !... »

J'esquissai un haussement d'épaules.

— « Y a-t-il moyen de rien lui persuader contre son humeur? »

La bonne femme une fois renvoyée à ses besognes, j'exultai : « Elle n'a marqué aucune surprise, elle ignorait tout à fait où en étaient précédemment les travaux. Et je vais avoir en elle *un témoin de bonne foi des imprudences de Fanny!*

Je venais d'achever mon ouvrage, quand la même Mme Rosca me héla, par une fenêtre du bas : « On vous demande au téléphone! » A l'autre bout du fil m'attendait Fernand Ferrier...

« ... Heureux de pouvoir te rassurer, au sujet de Charlie! » (Il savait, par ma propre communication de la veille, comment l'autre m'avait échappé.) « ... Oui, je suis passé tout à l'heure chez lui, rue Dalpozzo... Le concierge dévoué m'a dit : « Monsieur cuve! »... car il l'avait rencontré, dans je ne sais quel bar, tout de suite après votre séparation, et « rapatrié », non sans peine...

» Mais devinerais-tu quelle a été, cette fois, l'origine de la crise? Comme toujours, un événement déplaisant : il paraît que, la veille, Charlie avait reçu, à l'improviste, la visite d'un monsieur âgé, dont le signalement est, trait pour trait, celui du fameux Gordski. Le concierge a entendu une rumeur de querelle... Le vieux est reparti, hérissé comme un lion... Drôle d'histoire, hein! »

Je me morfondais, tenaillé par une rage impatiente. Ah! que m'importaient, maintenant, les bamboches et les démêlés de Peyrès? Mon esprit errait au bord d'un vrai drame, d'un drame qui ne sentait pas les fumées de l'alcool. J'écourtai, autant que je le pus, cette intempestive communication.

Tout était prêt; il ne s'agissait plus que de patienter, et ma surexcitation d'esprit devint indicible, en cette attente. Rongé par la Préoccupation Unique, j'examinais de nouveau chaque rouage de la machination. Une seule inconséquence, un simple oubli, et je serais précipité dans l'enfer judiciaire! ... Mais, au milieu de ces affres mentales — dont les deux pôles étaient la crainte et l'espoir, aussi horribles l'un que l'autre — il ne restait nulle place pour un tiers sentiment. J'avais jeté les dés, je les regardais rouler...

Enfin, le soir empourpra de nouveau l'Esterel. Puis je vis l'air bleuir et des lumières éclore un peu partout sur l'étendue brumeuse de la ville...

« Dès cet instant, la différence entre les nouvelles et les anciennes planches n'est plus guère soupçonnable. Un point gagné! »

*Elle* rentra. Je retrouvai la silhouette trop dodue, les gestes familiers et sans-gêne. A ce moment-là, je ne la haïssais plus, mais je la considérais avec cette inexorable résolution qu'a le soldat sur le champ de bataille, quand s'avance l'ennemi qu'il devra frapper, sous peine de succomber lui-même. *Elle* était lasse, peu avenante; elle monta tout de suite au premier étage, pour « se déshabiller ». Je la suivis.

J'eus soin de ne pas m'écarter, d'abord, du palier supérieur, sachant que, du rez-de-chaussée, la mère Rosca pourrait m'entendre parler. « Mais

oui, j'ai trouvé une de tes épingles », m'écriai-je. « Je te le répète pour la centième fois, il y a danger sur ce balcon ! » Fanny, à laquelle ces propos semblaient s'adresser, vaquait en réalité à l'autre bout de l'étage, hors de portée de ma voix ; mais il était excellent pour moi d'en faire accroire à la femme de ménage.

Moins d'une minute plus tard, la condamnée, qui venait de revêtir un peignoir, céda à l'inspiration que j'avais escompté d'elle. Je l'entendis ébranler bruyamment une porte-fenêtre.

« Enfin ! Elle gagne le balcon ; elle va humer l'air, admirer *son* paysage ! »

Je m'avançai sur ses traces, prêt à tout !

J'ai dit que la partie centrale du balcon, où s'ouvraient les baies d'accès, regardait la haute mer, sur la façade sud ; pour atteindre la face occidentale, il fallait donc contourner un angle des murailles. Or, quand je débouchai de la porte-fenêtre, la lumière mauve du dehors me montra, juste à cet angle, une Fanny hagarde, agitant les bras, secouée par des hoquets d'horreur. Elle revint aussitôt de mon côté, me bouscula pour passer, et alla s'abattre, haletante, dans un fauteuil de la chambre. Pourquoi ? Qu'était-il advenu ? Je la rejoignis ; je devais montrer une face livide, mais Fanny était trop bouleversée elle-même pour s'apercevoir de mon trouble.

— « Eh bien, » dis-je — et ma voix m'effraya — « eh bien, qu'y a-t-il ? »

Ma femme s'efforçait de reprendre respiration ; son regard demeurait plein d'épouvante.

— « Là, tout au bout du balcon... Pourquoi y a-t-il *un chien ?* Un chien énorme... »

— « Un chien ! » m'exclamai-je.

Je m'élançai ; j'atteignis l'angle de la construction, je considérai, dans la clarté encore traînante, cette aile ouest où dormait insidieusement ma chausse-trape. La balustrade fermait cette partie à l'autre extrémité, en faisant un cul-de-sac, tout entier livré à ma vue. Et je ne découvris, dans cet étroit espace, nul chien, nul être vivant !... Rien que quelques morceaux de planches, entassés par mes soins.

J'allai retrouver Fanny, les poings serrés.

— « Tu deviens folle ; tu as des visions ! Viens, je t'en prie, constater qu'il n'y a aucun chien là ! Je n'aurais pas introduit un chien dans la maison, sans te consulter. »

— « Je le pense bien, » répliqua-t-elle d'un ton plus ferme. « Pourtant, *cette chose était si vivante !* »

Elle ressortit, sous mon escorte. Je m'arrêtai, cela va de soi, dès l'angle, et ma femme se blottit aussitôt contre moi. Je la sentis trembler.

— « Eh bien, poltronne ? Que vois-tu ? »

— « Je vois un chien ! » gémit-elle. « Il est assis là, au fond, un grand chien de chasse ! Ses yeux brillent comme des braises, il me regarde, il agite ses longues oreilles... »

Un frisson me parcourut, à mon tour...

— « C'est insensé, Fanny ! »

Elle râlait, plutôt qu'elle ne parlait.

— « Oh ! je crois bien que... ce doit être une hallucination. Ce chien est si grand... si grand... »

Je la saisis par les épaules.

— « Il faut surmonter ton délire absurde, anéantir ce fantôme ! *Aie le courage de te diriger vers lui...* »

— « Non, je ne veux pas ! » protesta-t-elle.

— « Pourquoi ? A-t-il l'air menaçant, ce chien imaginaire ? »

— « Non... pas menaçant ! Au contraire, on dirait qu'il m'attend, là-bas ! Il lèche ses babines. Ses oreilles... ses oreilles se balancent toujours, d'un air joyeux... »

— « Eh bien, va... »

— « Non. Il est *quand même* épouvantable ! Non ! »

Elle voulait fuir. Et moi, je la retins...

— « Allons, allons, ce serait trop puéril ! Reprends-toi, Fanny, et ose !... Tiens, je vais avec toi ! Oui, je t'accompagne, je te guide, je te protège... »

Parlant ainsi, je faisais descendre ma voix jusqu'aux inflexions les plus câlines, les plus moelleuses ; et ayant passé, avec autorité, un bras derrière les épaules de ma femme, je l'entraînais doucement vers l'impasse. Les frissons de sa chair étaient devenus convulsifs. Pourtant, elle subissait mon ascendant ; elle s'avançait chancelante. Bientôt, nous frôlâmes la zone périlleuse.

« Alors, grande éberluée, que devient-il, ce toutou ? Encore un effort... *Et...* »

Et m'immobilisant sur les dernières lames solides, je poussai la victime en avant, de toute la puissance de mes bras raidis. Un grand craquement se fit entendre, aussitôt suivi par un hurlement lugubre et rompu net, ainsi que par la brève crépitation des boiseries mises en pièces.

Je restai, un instant, haletant. Devant moi, la claie éventrée béait. Du fond, montaient les claquements mats des derniers débris atteignant les roches. Et, déjà plaquée contre la paroi sombre, la forme claire de Fanny m'apparaissait aussi piteuse qu'un fruit éclaté.

« Fini ! C'est fini ! » me dis-je. « Elle a été tuée sur le coup. »

Je m'aperçus que je tremblais, au milieu de mon triomphe, comme si toute l'angoisse de la créature précipitée dans la mort avait, soudain, reflué en mon être. Une sueur subite glaçait mon front, ma nuque, mon échine. C'est que je mesurais, mieux que dans l'instant même, le péril que je venais de courir *in extremis*, et dont je ne m'étais tiré qu'au prix d'un épouvantable roidissement dans la cruauté.

Quelle puissance terrible avait suscité ce mirage avertisseur, tout au bout du chemin ? Et *pourquoi ?*

Une vague rumeur, montée du rez-de-chaussée, me rappela aux réalités immédiates. Je n'avais pas une seule minute à perdre en spécu-

lations, si je voulais en terminer à mon avantage. M'élançant comme un fou, je regagnai l'intérieur. Au bas de l'escalier, je trouvai les deux domestiques, lesquelles avaient perçu un cri alarmant, mais demeuraient hésitantes. J'adoptai le ton le plus pathétique que je pus trouver.

— « Ah ! un affreux malheur vient de se produire... »

Mais j'avais trop présumé de ma force de caractère. Tout se mit à tourner autour de moi tandis que j'expliquais « l'accident », et... quand je repris conscience, j'étais allongé sur un tapis ; la mère Rosca me bassinait les tempes avec de l'alccol. La tête contre le sol, j'entendais résonner les pas de deux ou trois voisins, que la cuisinière, affolée, était allée quérir, de l'autre côté de la route. Des mots s'entrecroisaient : « ... téléphone... la police... non, les pompiers ! il faudra une longue échelle pour aller la chercher dans ce creux ! »

Une demi-heure après, aux lueurs de torches électriques, la dépouille broyée de Fanny fut retirée de la faille. Des agents cyclistes et, un peu plus tard, deux inspecteurs procédèrent aux constatations. La thèse de l'accident ne subit pas la moindre mise en doute. On usa même, envers moi, de beaucoup de ménagements, tant la fin tragique de ma femme m'avait visiblement bouleversé. Que ceux qui liront ceci ne croient pas à une plaisanterie abjecte ! Je demeurais tout de bon la proie d'une émotion non feinte, et qui gagnait sans cesse en force ; mais, au surplus, j'étais condamné à essuyer, de minute en minute, des manifestations de pitié, des consolations pleurnichardes, sans que ceux qui me les prodiguaient eussent une idée quelconque de la véritable nature de mon tourment.

« Pourquoi ?... » me demandais-je toujours.

« Pourquoi cette vision satanique, survenue à l'instant suprême ? Car je ne puis admettre une pure illusion de Fanny, un caprice du hasard ! Sans même le distinguer de mes yeux, sur les seules paroles jetées par la femme éperdue, je l'ai identifié, le monstre incitateur ! Avec *qui* avais-je donc réellement dialogué, durant l'autre nuit, alors que je croyais coudoyer un homme divaguant sous la double influence du carnaval et de l'alcool ? *Qui* habitait ce corps à la dérive ?

» Et pourquoi, alors que j'étais trop engagé pour pouvoir reculer sans me perdre, pourquoi ce retour, cette atroce parade devant la victime ? Etait-ce pour me faire sentir ton joug, Puissance du Mal, pour m'imposer l'effort physique du meurtre, le contact de la chair vivante poussée à l'abattoir.

» Car je ne veux pas, non, *je ne veux pas* croire qu'une autre Puissance, tutélaire celle-là, ait lancé un avertissement solennel, tout au bord du gouffre !... Ce serait... ce serait... »

Ah ! si quelque circonstance infime avait permis à l'un des enquêteurs de concevoir un soupçon sur les vraies causes de la mort de Fanny, mon égarement m'eût, certes, interdit une défense efficace... du moins pendant les premières heures ; car, le jour revenu, je commençai à retrouver mon aplomb. Et ce fut pour constater que mes calculs avaient

été d'une remarquable justesse. Décidément, tout se passait bien pour moi : l' « accident » demeurait chose accréditée.

Il ne suscita, d'ailleurs, que peu d'émoi dans le Tout-Nice, où retentissait, en même temps, le premier vacarme de l'affaire Gordski-Peyrès !... Affaire dont, il est vrai, les résonances, les prolongements maléfiques, allaient bientôt venir troubler ma paix, rendre virulence à mes affres secrètes...

***

Dès le surlendemain, les journaux répandaient la nouvelle du crime atroce et enfantin, commis... ou plutôt *assumé* par le malheureux Charlie.

On découvrit le cadavre de Nadine Gordski dans une ville de la Grande Corniche où — l'enquête l'établit facilement — elle avait souvent rencontré Peyrès. Mais, avant de trouver là une mort tragique, la jeune femme s'était, cette fois, enfuie du domicile conjugal sans intention de retour : elle avait emporté ses fameux bijoux ; de plus, un message d'adieu, laissé par elle au Cap-Martin, informait son mari qu'elle était résolue à « refaire sa vie » avec un autre homme.

Disons, en passant, que si cet homme était Charlie, son caractère — *à l'état normal* — eût malaisément admis l'apport de joyaux dus aux munificences du vieux Gordski, mais une femme pouvait nourrir moins de scrupules et désirer conserver un trésor qu'elle s'était habituée à considérer comme un bien personnel.

Donc, Nadine devait rejoindre son amant, dans le dessein de gagner avec lui un pays étranger. Que se passa-t-il? On la retrouva, en cette villa, la tempe trouée par une balle. Sa main étreignait l'arme meurtrière, un petit « automatique » à manche nacré, dont on sut que la morte avait naguère fait emplette à Nice : en somme, le *pistolet mignon, l'en-cas* mentionné au cours des harangues caacrinolesques de Peyrès...

A côté du corps, gisait un billet froissé, précisément signé Charlie, et dans lequel celui-ci avouait des scrupules tardifs, exorbitants, dictés à sa conscience par une intervention *in extremis* du mari, dont les pathétiques arguments venaient de lui faire comprendre combien cette fugue eût été insensée !... Bref, une lettre de rupture, aussi cavalière, aussi cruelle que celle que Nadine avait, elle-même, écrite à Gordski.

La première hypothèse se dégageant d'un tel tableau était évidemment celle d'un suicide de la jeune femme, anéantie sous le coup de cette défection, qui la laissait dans une impasse.

Mais les bijoux avaient disparu.

Il est vrai que la porte de la maison béait : chose admissible, si l'on imaginait la scène de l'arrivée de Nadine, entrant toute heureuse et apercevant, au lieu de l'amant, ce billet placé bien en évidence ! Tous les gestes de la jeune femme, à compter de cette seconde jusqu'à celle du geste fatal, pouvaient avoir été accomplis dans une terrible gradation de surprise, d'affolement, de désarroi ! En outre, des indices voyants, très voyants, prêtaient à croire à l'incursion d'un quelconque rôdeur, survenu après coup devant cette villa isolée, appâté par l'aspect de la

dite porte demeurée ouverte, et ayant pu faire aisément butin, sans souci de la morte encore tiède...

Or, la Justice ne fut pas dupe, un seul instant, de ces apparences, ni du postulat feuilletonesque qu'elles suggéraient. Elle s'inquiéta, tout de suite, du rôle joué par Charlie Peyrès, et les investigations aboutirent, en quelques heures, à une écrasante révélation, obtenue du « concierge dévoué » de la rue Dalpozzo.

Quand ce dernier avait retrouvé Charlie, au milieu de la nuit du Carnaval, peu après notre séparation brusquée, il s'était entendu gratifier des mêmes confidences que je venais d'essuyer, et qui furent, alors, poussées bien plus avant, grâce au jeu de la devinette — « *ce joli, joli petit crime!... Un problème pour virtuose!... Dois-je te souffler un peu? Tiens, voici le bon bout du fil...* » Dévidant peu à peu ce fil mystérieux, Peyrès avait confié chaque détail de sa future prouesse : il allait attendre Nadine, comme convenu, et rien ne serait plus aisé que d'ouvrir à l'improviste le sac à main de l'arrivante — « *après avoir passé mes gants!* » précisait-il complaisamment — puis de s'emparer du pistolet qui s'y cachait toujours, de tuer, de disposer autour du cadavre de faux indices tout préparés, pour camoufler l'acte ; après quoi, il pourrait partir triomphalement « *avec la caisse* », car c'était, « *bien entendu* », le coffret de bijouterie qui l'intéressait, non la femme.

Le bon serviteur n'accorda, sur le moment, aucune espèce d'importance à ces propos d'homme ivre ; il en avait déjà ouï, plus d'une fois, d'aussi fantastiques, et dans ce ton à la fois insane et mystificateur. Il ramena Charlie au bercail, le fit coucher, ferma la porte...

... Sans supposer que l'autre ressortirait bientôt par la fenêtre, afin de passer aux actes, après les avoir si généreusement annoncés. Il fallut l'arrivée des inspecteurs pour alarmer tout de bon l'honnête portier, mais alors, l'effarement, la peur, le poussèrent sur-le-champ aux précisions les plus totales.

Nous touchons, ici, à la suite publique de l'affaire, encore inscrite dans bien des mémoires. Charlie ayant été arrêté aussitôt, les bijoux furent découverts au fond d'un placard de sa chambre. Il ne restait plus qu'à obtenir les aveux...

Mais l'on n'obtint rien, que des dénégations furieuses, des explications absurdes. Charlie Peyrès n'avait « *aucun souvenir* », affirmait-il avec désespoir, de ce qui lui était advenu durant deux jours. Ce laps de temps ne se réprésentait plus, en sa mémoire défaillante, que comme un trou noir, un long tunnel de sommeil. Charlie fit paraître, avec tous les dehors de la sincérité, un grand bouleversement à la nouvelle de la mort de la femme aimée, et il se révolta, plein de rage, contre l'imputation d'assassinat :

— « Je ne sais rien, rien ! C'est une machination, un complot contre *nous deux!* »

Certes, il convenait du projet de fuite avec Nadine. Il pouvait dire encore que Gordski, informé de ce dessein — il ne savait comment — avait fait, chez lui, rue Dalpozzo, une irruption inattendue. Ses lumières

s'arrêtaient là, sans même lui restituer le déroulement de cette entrevue : sous le coup de la surprise, de l'émoi, peut-être avait-il été victime d'une syncope? Charlie ne se rappelait pas davantage s'être enivré le soir suivant. Il ne voulut pas même reconnaître l'authenticité du billet de rupture écrit par lui, trouvé auprès du corps de Nadine.

— « C'est un faux ! On a imité mon écriture... avec une habileté diabolique, je l'avoue ! »

— « On a même imité vos empreintes, sur le papier à lettres ! » répliquèrent ironiquement les enquêteurs, dont cette preuve matérielle suffisait à lever tous les doutes. Peu leur importait, désormais, des obscurités de détail, qu'ils s'expliquaient par les inconséquences de l'ivresse...

Car ils voulurent bien conclure, d'eux-mêmes, qu'un assassinat aussi écœurant, aussi sordide, pullulant d'inadvertances, de subterfuges, n'avait pas été normalement conçu par un esprit net, sensible, distingué, qu'il était plutôt le fruit d'un délire alcoolique. Et là, les antécédents de Charlie venaient donner de la force à leur thèse ; mais une telle excuse n'a jamais beaucoup servi un coupable ; elle risquait plutôt de fournir de redoutables effets d'audience à un procureur caustique ; et elle n'était pas même admise par le mari de la victime...

Gordski prit, en effet, une attitude très théâtrale, durant la phase judiciaire du drame. D'ordinaire peu sociable, on le vit exceptionnellement sortir de sa réserve, se dépenser en une activité vengeresse, non seulement auprès des magistrats, mais devant la presse assemblée.

A l'égard de Nadine, il se montrait magnanime : « *... une nature faible, facile à émouvoir et à duper...* » En conséquence, il voulait la considérer seulement comme une victime ; il se repentait — lui, homme d'expérience et protecteur naturel — de n'avoir su empêcher la décision fatale de « *cette enfant* ». Il entendait, du moins, assumer la vindicte, avec une piété inexorable ; il chargeait haineusement le criminel :

— « D'abord, » disait-il, « je suis persuadé que, si l'ivresse lui fit commettre des imprudences, des erreurs matérielles, des incontinences de paroles qui ont bien simplifié l'enquête, son projet était prémédité de longue date, et sans doute avec plus d'habileté. »

Le mari bafoué n'hésitait point à confesser des tourments humiliants, nés à la découverte d'un « flirt » entre sa femme et « *cet aventurier, habile à jouer d'une sensibilité crédule.* »

« Ma position, » expliquait Gordski, « devint extraordinairement délicate. J'étais l'époux, certes, mais j'étais, aussi, un homme vieillissant. Je ne voulais, à aucun prix, prendre aux yeux de ma femme l'aspect d'un geôlier, d'un Bartholo. Je n'ai jamais été dur avec elle, j'ai employé les raisonnements, les exhortations, les prières. On dit que Nadine me redoutait : ce n'est pas vrai. Mais en admettant, pourtant, qu'elle eût conçu des craintes — cette manie du pistolet ! — il faudrait tenir compte de son caractère puéril, en proie à un juste sentiment de culpabilité, aggravé par les suggestions perfides de l'amant...

» Mon entrevue avec celui-ci? Oh, l'affaire est bien simple. Un hasard me permit d'intercepter un message — que j'ai déjà versé au

dossier — et dont deux lignes, au moins, laissaient pressentir un projet de fuite. Je décidai d'aller donner à Peyrès un avertissement sévère.

» Cet homme prétend n'avoir aucun souvenir de ce que je lui ai dit : inepte défense d'un larron aux abois. Je l'avais mis en face de ses *responsabilités matérielles,* je lui avais dépeint les déboires, les désenchantements auxquels, Don Juan et sans ressources, il allait condamner une jeune femme accoutumée au luxe, je lui avais dépeint cette prompte, cette inéluctable déchéance...

» Oh ! c'était bien de la candeur de ma part ; je pensais avoir, du moins, affaire à un homme épris. Hélas, je l'ai compris trop tard, il n'était épris que du coffre à bijoux ! Mais alors, il ne vint pas à ma pensée que Nadine, même décidée à me quitter, pourrait avoir l'indélicatesse d'emporter ce coffret, uniquement empli par mes générosités. D'ailleurs, je persiste à croire qu'elle était incapable de mûrir, *toute seule,* une pareille résolution. Cela, encore, devait lui être insufflé ! Ce Peyrès m'apparaît comme un grand misérable...

» Devant moi, il affecta d'être ébranlé ; je le laissai faussement contrit, alors qu'il venait de concevoir, avec ma venue et mes paroles, d'astucieux moyens pour parfaire le mécanisme de sa machination : l'essentiel de ce que je venais de lui dire, n'en a-t-il pas tiré parti dans sa prétendue lettre d'adieux, cyniquement placée à côté de sa victime?

» Mais il existe une justice immanente, puisque cet homme, sur le point de commettre son forfait, éprouva le besoin d'un stimulant, qu'il chercha dans l'alcool. Dès lors, il allait trébucher, multiplier bavardages, négligences et bévues... allant jusqu'à cacher le coffret volé dans son propre appartement ! Oui, il y a une justice divine ! »

Ainsi parlait Gordski.

Quant à ce coffret, il faut — toujours en passant — remarquer que l'époux justicier allait bientôt et fort naturellement le récupérer, sans difficulté, avec son contenu intact : les acquisitions de bijoux avaient été faites à son propre nom !

Dans le clan des familiers de Charlie, c'était l'atterrement. Il y eut pourtant un homme qui, tout de suite, montra du cran, et qui garda le courage de ses convictions : celui que j'ai, un peu sommairement, nommé ici « le Canard »... vieil artiste peintre assez notoire, et qui occupait des fonctions officielles au Musée Municipal.

On sait ce qu'il pensait de l'époux de Nadine. Eh bien, ayant demandé à être entendu, *il osa* — en plein cabinet d'un magistrat du XX^e^ siècle — oui, il osa parler d'un *élément mystérieux,* dont sa connaissance de Gordski lui laissait soupçonner l'existence. Il dévida, d'abord, les vieilles histoires, puis il en vint à cette visite impromptue, étonnante, du jaloux chez Peyrès.

« C'est à cet instant, » fit-il observer, « que Charlie situe l'ouverture de son « trou de mémoire ». Le mari prétend être venu lui dispenser un cours de morale. N'a-t-il pas, plutôt, inopinément exercé les *dons très étranges* que la renommée lui attribue? Sans aller plus loin dans l'insolite, n'est-il pas permis d'envisager l'usage de la suggestion hypnotique,

opération mille fois réalisée par des expérimentateurs, par des docteurs sur leurs malades, et par quoi l'on peut juguler, asservir temporairement une volonté humaine? Et même, cet empire occulte, Gordski n'a-t-il pu, d'abord, le faire peser sur sa femme, pour mieux préparer une double et machiavélique vengeance, une tragédie de somnambules, dont chaque épisode, chaque détail — les messages, les bijoux... — étaient minutieusement réglé, afin de pousser les malheureux vers leur perte...? »

Il paraît que le juge d'instruction haussa les épaules : « Les pouvoirs de suggestion ont des limites. Les docteurs ne réussissent dans leurs expérience qu'en réclamant de leurs sujets un peu de bonne volonté passive. De là à s'emparer brusquement de l'esprit d'un homme, comme un chasseur lançant son lasso capture une bête sauvage... »

— « Monsieur le Juge, certains êtres, heureusement rares et que, bien sûr, il ne faut pas confondre avec les charlatans de music-hall, ont su *cultiver* cette puissance psychique jusqu'à en obtenir des résultats effarants. Mais, bien entendu, la preuve demeure impossible à administrer, puisque l'intérêt de ces personnages est, *toujours,* de tenir secrète l'étendue de leur force... »

Vaines affirmations ! Gordski, mis au fait, se répandit en persiflages : « Eh oui, c'est tout simple ! Ayant, jadis, publié une brochure consacrée aux sciences ésotériques, ne suis-je pas nécessairement un perfide enchanteur, auquel ne manquent que la baguette et le bonnet pointu? Bien entendu, j'ai dicté le plan du crime. Et je ne manquerai pas de fasciner les douze jurés. Ainsi, serai-je sûr du verdict ! » Couvert de ces brocards, le bénévole défenseur de Peyrès vit ses conjectures sombrer sous la risée générale. Il devait mourir peu après — d'une manière assez soudaine.

*Quant à moi...*

L'étrangeté de cette affaire, les discussions qu'elle soulevait, la personnalité de l'inculpé, tout concourait à renouveler, au fond de ma conscience, les angoisses nées au cours de mon propre drame. La vérité sur l'horrible aventure de Charles Peyrès prenait, à mes yeux, des contours encore plus nets qu'ils n'avaient pu l'être dans l'esprit du malheureux vieux peintre. Mais, en même temps, j'entendais la voix de la prudence — une voix tiède, cauteleuse, ignoble — m'enjoindre l'inertie. « *Reste à l'écart, toi! Reste à l'écart!* »

Pourtant, je devais naturellement être interrogé, comme tous ceux qui avaient approché Peyrès, la veille du crime. A la convocation réglementaire, le magistrat instructeur daigna même ajouter une carte, s'excusant de troubler ainsi mon grand deuil.

Ce juge, homme jeune, vif, volontiers sarcastique, mais éloigné de toute rudesse extérieure, me demanda de retracer ma promenade nocturne avec Charlie. Je m'exécutai... oh ! sans prolixité aucune ! Et, dans mon récit, je fis surgir la troupe de masques un peu plus tôt qu'elle n'était survenue en réalité — autrement dit, sans laisser à Peyrès-Caacrinolaas le temps de susurrer ses suggestions finales ! Je n'éprouvais nul désir de

relater, à l'oreille de la Justice, la dissertation très particulière dont ma femme avait été l'objet, si peu de temps avant son triste trépas.

Quelques jours après cette audience, le juge me rappela inopinément, pour une confrontation, que le défenseur de l'inculpé avait, paraît-il, souhaitée. Dans le même cabinet, je me retrouvai donc en face de l'infortuné Charlie...

Il n'était plus le beau jeune homme dont la grâce romanesque avait séduit Nadine Sylvaire. Pas davantage, il n'était le raisonneur grinçant et sarcastique que m'avait montré sa « crise » fatale. De tout cela, ne subsistait qu'une ruine humaine, avec un visage terni, durci comme une vieille cire, où se consumaient tristement des yeux résignés. J'avais redouté une explosion pathétique, des adjurations : Charlie, à ma vue, demeura indifférent, passif.

Le juge fit relire, par son greffier, le procès-verbal de ma déposition. Je n'écoutai point sans une certaine gêne, en raison de la présence de Peyrès ; mais celui-ci demeurait très amorphe. Le magistrat se tourna vers lui.

— « Vous maintenez n'avoir conservé aucun souvenir de cette entrevue ? »

L'interrogé se contenta d'un vague signe de tête. Son avocat s'empressa d'intervenir : « Puis-je poser quelques questions au témoin ? » Et, sur un geste de consentement du juge, il me pria, d'abord, de confirmer que je connaissais Charlie de longue date.

— « N'aviez-vous pas eu déjà, » demanda-t-il, « occasion d'assister à ses... excès alcooliques ? »

— « Si, quelquefois ! » répondis-je.

— « Y avait-il vraiment similitude entre ces crises et... ce qu'il vous a été donné de voir et d'entendre, en cette dernière occasion ? »

— « Similitude ? »

— « Je veux dire : cette fois, Peyrès offrait-il des signes indubitables d'ivresse ? L'extravagance de ses propos ne pouvait-elle être imputée à une cause différente ? »

Le juge eut un rictus agacé ; mais moi, constatant que la défense demeurait manifestement axée sur la thèse d'un trouble psychique — qu'elle le considérât ou non comme d'origine naturelle — je m'efforçai de l'appuyer, dans la mesure du possible : y avait-il, pour moi, un risque quelconque ? Et le pauvre Charlie, en sa lamentable prostration, m'inspirait une pitié réelle.

— « J'ai cru à l'ivresse, parce que c'était une explication toute simple. Après réflexion, j'éprouve un doute. Il pouvait aussi bien s'agir d'un phénomène morbide, irrationnel. »

— « Voilà du nouveau ! » me lança le magistrat d'une voix acerbe. « Mais vous n'êtes pas médecin, que je sache ? Aussi bien, conclure est le rôle des experts. Le vôtre, ici, doit se borner à un exposé objectif des faits. Expliquez-nous, en termes précis, quels détails vous ont paru « morbides » ou « irrationnels », dans la conduite de l'inculpé. »

— « Il s'agit de pures impressions ! » dis-je avec embarras. « Peyrès,

ce soir-là, prétendait qu'un esprit du mal venait de s'incarner en lui. Plus exactement, c'était cet esprit du mal qui se flattait de m'adresser directement la parole, comme dans les vieilles affaires de possession démoniaque ! Mais une fois admis ce postulat extraordinaire, tous les raisonnements de mon interlocuteur se développaient avec une logique, une aisance, qui ne sont guère le fait d'un homme en état d'ébriété. Charlie menait la conversation d'une manière presque brillante ; il lançait des pointes, proposait des énigmes... il faisait preuve d'esprit et de pénétration ! »

— « D'une manière générale, » observa le juge, « les témoignages concordent pour établir que les ivresses de Peyrès étaient caractérisées par de telles débauches verbales, une véritable surexcitation intellectuelle. Voudriez-vous aller maintenant à l'encontre ? »

— « Non, mais, cette fois, il y avait comme une complète substitution de personnalité ! »

— « Remarquez que l'ivresse explique une aberration criminelle ! Si vous la mettez en doute, il n'y a plus le choix qu'entre la responsabilité consciente de l'inculpé, qui se serait complu devant vous à un jeu pervers, et une forme quelconque d'aliénation mentale ! Mais j'ai déjà averti Peyrès que cette dernière hypothèse était unanimement repoussée par les médecins, et qu'elle lui serait d'une mauvaise défense. »

— « Mon client, » protesta l'avocat, « ne cherche pas à se faire passer pour fou : il souffre seulement d'une amnésie partielle, dont les causes me semblent très suspectes, car, enfin, que penser de sa conduite, pendant les heures dont le souvenir lui échappe ? Non seulement il aurait commis un crime odieux, étranger à son caractère, mais, à deux reprises, devant le témoin ici présent, comme devant le concierge, il s'est livré à ce que vous qualifiez, Monsieur le Juge, de « jeu pervers », et que je considère, moi, comme une imprudence inimaginable ! Il s'est vanté par avance de ce forfait qu'il allait accomplir, détruisant ainsi toute chance d'impunité ! Comment espérer, en effet, que ces confidents garderaient bouche cousue lorsqu'ils apprendraient la réalité de l'assassinat ? »

— « Hé, » s'écria le magistrat avec humeur, « à quoi bon nous attarder devant des illogismes évidents ? Nous en avons une explication avec l'état d'ivresse. Vous voudriez y substituer je ne sais quel accident pathologique, mais, je le répète, vous avez contre vous toute la Faculté, qui estime l'inculpé sain d'esprit... du moins lorsqu'il est à jeun. »

— « Un esprit sain, » rétorqua le défenseur, « peut subir plus ou moins longuement un pouvoir de suggestion... »

— « Ah ! nous en revenons aux histoires féeriques ! Permettez-moi, Maître, de garder les pieds sur terre... »

Sur ce, je risquai une intervention, prenant d'abord le ton le plus humble :

— « Il vous est difficile, Monsieur le Juge, d'accueillir des hypothèses qui heurtent la raison ou la science. Mais veuillez, du moins, constater ceci : si cette affaire s'était déroulée voici trois siècles, il y aurait eu à côté de vous un magistrat tout aussi digne, tout aussi intègre

que vous, et dont l'opinion n'eût pas manqué, par principe, d'être absolument contraire à la vôtre! A priori, il aurait vu le diable en cette affaire, parce qu'on admettait alors qu'un esprit démon pouvait *posséder* un être humain, c'est-à-dire pénétrer son corps, substituer sa volonté à la sienne, parler et agir à sa place! Qui mieux est : on pensait que les sorciers, les magiciens noirs, étaient souvent les instigateurs de ces manifestations surnaturelles, qu'ils savaient déchaîner l'Être immonde contre leurs ennemis ou des victimes désignées. Le cas d'Urbain Grandier, accusé de maléfice envers les nonnes de Loudun, est resté assez fameux. Et n'est-il pas permis d'évoquer aussi les phénomènes étranges que tant de voyageurs modernes s'accordent à signaler chez les peuplades primitives? Là, on trouve encore des hommes parfois saisis par des forces occultes, réalisant des prodiges déconcertants! Et, sans aller aussi loin, que penser de ces « dédoublements de personnalité », rares sans doute, mais enfin, constatés, étudiés dans nos pays par les cliniciens les moins crédules? Ne croyez-vous pas, Monsieur le Juge, qu'entre deux opinions extrêmes sur ce mystère psychique, telles que sont la vôtre et celle d'un magistrat de Louis XIII, il ne subsiste pas une assez large zone d'ombre, fort mal explorée? »

— « Vous voudrez bien reconnaître, » me fut-il répondu, « que je vous ai écouté avec patience! Mais encore une fois, du point de vue médical, je ne puis que me retrancher derrière les experts. Et quand vous venez rappeler des croyances aussi abandonnées, il me reste à vous demander pour quelle raison pertinente nous devrions y revenir, tant soit peu! Vous me parlez de sauvages qui feraient des merveilles. Je n'y suis pas allé voir; vous non plus! Du temps des sorciers, on ne manquait pas de conter, également, toutes sortes de prodiges hideux. Vrais ou non, ces récits avaient au moins le mérite de donner couleur à la chose! Mais vous, Monsieur, quel élément apportez-vous, qui soit de nature à m'ébranler? Je ne cesse de réclamer des détails concrets. Vous me dites que Peyrès se prenait pour un diable, qu'il discourait avec aisance! Et puis? C'est tout? Vous trouvez cela bouleversant? Rapportez-moi, au moins, un fait réellement insolite! Faites-moi voir une petite lueur sulfureuse... Eh bien? »

Je ne fis voir qu'une mine défaite, mais à tel point que le magistrat se mit à rire, en me regardant. Il jouissait du plaisir de m'avoir désarçonné, sans soupçonner ce qui se passait en moi. L'élément insolite, dans l'affaire Peyrès, je le distinguais parfaitement : *mais à travers les péripéties de ma propre aventure*... Oui, c'était là, au terme de ce drame abject ouvert par mon colloque nocturne avec Charlie-Caacrinolaas, et couronné par le prodige crépusculaire du vieux balcon, que se laissait apercevoir la petite lueur sulfureuse : mais pour moi seul! Que pouvais-je dire, à moins que de divulguer, dans toutes ses circonstances, l'assassinat de Fanny?

Donc, je demeurai stupide, devant le magistrat aux anges. Et l'avocat de Charlie vint ajouter à mon malaise :

— « Puis-je vous demander encore un éclaircissement? Un autre

témoin, Monsieur Ferrier-Conty, a précisé que Peyrès, se présentant dans sa maison, avait insisté, de la manière la plus pressante, pour vous parler personnellement ? »

— « Exact ! » dis-je. « Et c'est pourquoi j'ai pris le parti de le raccompagner. »

— « Mais puisqu'il existait — vous l'avez reconnu tout à l'heure — une certaine logique dans les raisonnements de Peyrès, avez-vous pu discerner *ce qu'il désirait de vous ?* Car enfin, vous n'étiez aucunement mêlé à ses intrigues avec les Gordski... ? »

— « Aucunement ! »

— « Alors... ? »

— « Je ne sais pas. Non, je ne sais pas ! » m'écriai-je excédé, sentant de telles questions me ramener sans cesse vers la zone sombre où il m'était si désagréable de promener mes pensées.

Le juge vint à mon secours :

— « Je crois, Maître, que nous nous égarons, » déclara-t-il.

Le défenseur agitait ses vastes manches, protestant de la nécessité où il se trouvait d'explorer les moindres trous d'ombre, en cette affaire. A sa fébrilité, l'inertie de son client opposait le plus sinistre contraste et même, l'aspect trop figé de Charlie Peyrès commençait à m'inspirer une répulsion anxieuse : tant de passivité illogique me faisait redouter quelque coup de théâtre, un brusque ressurgissement de la puissance immonde qui, naguère, avait animé cet être. Et certes, j'aurais cédé à une panique enfantine, je me serais comporté comme dans les affres d'un cauchemar, si ces traits mornes avaient soudain retrouvé la grimace narquoise de « Caacrinolaas », si ces lèvres exsangues s'étaient déliées pour me rappeler complaisamment leurs incitations affreuses : « Frédé, mon cher Frédé... n'avais-tu pas besoin d'un petit service, toi aussi?... Oh ! ne proteste pas !... Un crime bien sage, bien mûri, bien caché... Il y avait une occasion propice... Le tout, c'était d'oser, hein... ? »

Mais non ! Charlie ne fut pas visité, cette fois, par le souffle satanique. Il demeurait à l'état de chiffe.

— « Je n'ai vraiment rien, rien d'autre à dire ! » assurai-je obstinément.

Peu après, le juge d'instruction mit fin à l'entrevue. Je me hâtai de signer un procès-verbal et je partis très vite, à bout de nerfs, en évitant de rencontrer encore le regard, pourtant bien atone, de Charlie Peyrès.

Je ne m'étais point encore arraché à l'humeur où m'avait plongé cette scène, quand je réintégrai le logis du Mont-Boron — où je continuais à vivre, provisoirement, ma présence à Nice demeurant nécessaire pour une prompte liquidation de mes intérêts dans l'affaire de parfumerie. J'avais, d'abord, redouté les nuits de solitude, en cette maison marquée d'un sinistre souvenir, puis, je m'étais assez vite rassuré, heureusement surpris par le calme tout nouveau d'un lieu naguère perpétuellement résonnant des despotiques turbulences de Fanny, et où ne régnait plus que la douce rumeur du ressac. En vérité, je goûtais là des repos épais d'homme fourbu.

Mais, le soir qui suivit la confrontation, le visage misérable de Charlie continua de hanter mes pensées. Bien entendu, je me répétais, de la manière la plus pertinente, que je n'étais pour rien dans les malheurs de cet homme, qu'au contraire j'avais tenté, en sa faveur, tout ce qui m'était possible... « Et quand bien même, dans une impulsion désespérée, tu aurais confessé ton crime, conté la terrible scène sur le vieux balcon? Le juge n'eût pas manqué de retenir l'aveu matériel, mais il se fût gaussé de la crédulité superstitieuse qui lui livrait un assassin. Son robuste « rationalisme » ne se serait pas arrêté un instant à l'examen du fait surnaturel. Pour croire une telle chose, il faut l'avoir vécue ! »

Toutefois, aucun raisonnement ne m'arrachait à la société du triste fantôme de Peyrès. Menacé d'une nuit blanche, j'eus recours à une ingestion de cachets somnifères. Du temps passa et, sans doute, parvins-je à rompre le cercle des préoccupations obsédantes, puisque *le premier bruit* me tira en sursaut d'une torpeur lourde, si lourde que, tout d'abord, je me demandai : « Que viens-je d'entendre? » Il m'avait semblé que quelqu'un appelait, ou simplement toussait, au dehors, mais je n'étais sûr de rien.

Je tendis l'oreille. Le bercement sonore du flot, se combinant avec le tic-tac d'une pendule, me paraissait délicieusement rassurant. Un timbre léger sonna, sans hâte, les coups de onze heures. Hé, de quoi m'inquiétais-je, au milieu de cette bonne harmonie des choses? Soudain, *le bruit* éclata de nouveau, extérieur à la maison et, néanmoins, tout proche. C'était là, sur le balcon : une sorte de cri, à la lisière de l'humain et du bestial, une explosion de joie horrible... et alors, je ne l'identifiai que trop bien, cet aboiement ou, plutôt, cette démoniaque parodie d'un aboiement !

Je suis incapable de me rappeler mes gestes, durant les instants qui suivirent. Ce fut par une série de réflexes que je me jetai hors du lit, que je passai des vêtements, au hasard !... La première image un peu clarifiée, que je retrouve émergeant de ce chaos mental, est celle de ma traversée du jardin, sous un intense clair de lune. Je m'avançais en titubant; je tremblais, comme sous l'empire d'un froid aigu, j'évitais de tourner la tête. Je fis jouer une grinçante porte de fer et, sans regarder — oh ! sans regarder derrière moi, je courus sur la route déserte. En m'éloignant du lieu maudit, je reprenais des forces. Mon ombre bondissait à mon côté, sur le sol bleu, et je puisais un réconfort dans sa gesticulation démente. Elle m'adressait une exhortation muette, mais amicale : « Plus vite ! plus vite ! » Je descendis vers Nice, vers le quartier de Lympia, parce que j'y voyais briller encore quelques lumières.

Il y a là, autour du port, des cabarets qui ne ferment ni le jour ni la nuit, providence des pêcheurs et des matelots sur le point d'embarquer. Je m'engouffrai dans l'un d'eux, où vociféraient trois ou quatre gaillards pourvus de grosses voix de gorge, et une fille louchonne, à la peau aussi délicate que celle d'un jambon fumé. Tout ce monde m'inspirait, à ce moment-là, une sympathie immense, encore que je sentisse les regards s'appesantir sur moi comme si un monstre marin avait fait son apparition.

« De l'alcool ! » dis-je au patron. « Ce que vous avez de plus fort, à plein verre ! »

On me servit de la *grappa*, ce lourd marc italien, et j'exigeai qu'on laissât la bouteille sur ma table. Par bonheur j'avais de l'argent en poche. Un gros billet avalisa mes exigences, et je pus boire — boire — boire, avec l'opiniâtre résolution de tuer en moi toute espèce de pensée.

Vint pourtant l'heure où, dans ma tête, la machine à raisonner se remit en marche. Le soleil de midi répandait alors sa clarté violente dans le bouge, où je me trouvais toujours. Le cabaretier, très amène, me vantait les mérites d'une friture de calmars, pour revigorer un estomac saturé d'eau-de-vie...

... Mais mon attention fut, tout de suite, attirée par un journal qui traînait, éployé, sur la table. Et j'appris ainsi qu'au cours de la nuit précédente, vers onze heures — ces onze heures que j'avais si bien entendu sonner ! — Charles Peyrès, déjouant toutes les précautions, s'était étranglé dans sa cellule.

***

Ai-je tout dit? Ceux qui aiment les récits à épilogue moral doivent être rassurés, et persuadés, une fois de plus, que « le crime ne paie pas ». Mon châtiment, je l'ai vite trouvé ; je le subis depuis quatre ans, avec les affres d'une maladie lente, mais inexorable, suppliciante. Une bonne chambre de clinique, voilà ce que j'ai pu m'offrir, grâce aux écus de la chère Fanny ! A propos... Gordski séjourne dans les parages, mais un peu contre son gré : l'établissement comporte un pavillon réservé aux maladies mentales ; or, le bonhomme a, paraît-il, glissé doucement dans la démence, à son tour. Tout arrive — comme disait l'Autre — même ces *chocs en retour* justiciers...

Toutefois, que l'on ne compte pas sur moi pour une homélie, ni pour un long exposé de mes états de conscience ! Les aveux ici consignés m'ont suffisamment valu d'hésitations et de luttes. L'idée première m'en avait été suggérée par un prêtre, auquel je m'étais confié dans mon désarroi et dont les secours spirituels ne parvenaient pas à extirper mes terreurs. « Peut-être Dieu veut-il que vous vous accusiez devant les hommes !... » Mais je sais bien que ma veulerie, ma lâcheté, ont retiré presque tout mérite à cette confession ; je ne m'y suis vraiment résigné qu'une fois pénétré de la noire évidence, alors que, déjà, mon mal rendait impuissant le bras de la Justice. Je n'ai même pas su dépouiller ce récit de mes passions, de mes hargnes anciennes. Et maintenant, je me sens dériver vers les gorges pleines d'ombre, en proie à l'idée que, bientôt peut-être, j'entendrai de nouveau l'aboiement triomphant, le cri d'appel impérieux de l' « être de l'abîme ».



# Le ballet

## par ALAIN DORÉMIEUX

*Voici un nouveau récit d'Alain Dorémieux, jeune auteur découvert par* « Fiction » *et à qui nous devons déjà deux nouvelles fantastiques que nos lecteurs ont appréciées* (1). « Le ballet », *comme ses précédents contes, témoigne chez Alain Dorémieux d'un attachement particulier à ce genre. Lorsque l'auteur a conçu cette histoire, il était malade et couché. La lecture d'un quotidien lui apprit que les ballets du marquis de Cuevas présentaient de nouveau à Paris le* « Boléro ». *Cette simple information donnée en quelques lignes fut l'étincelle qui déclencha dans l'esprit d'Alain Dorémieux toute la trame de sa nouvelle et il nous a confié qu'il l'écrivit alors dans un état de fièvre qui colorait curieusement son imagination.*



Le grand événement de la saison de Paris, cet hiver-là, fut le retour dans la capitale des ballets Raymond Poinsot, après une tournée triomphale de deux ans à travers le monde. Dès l'affichage des représentations, la foule se pressa aux guichets. La générale, longtemps annoncée, promettait d'être une des plus élégantes et des plus spectaculaires de l'année.

Un des ballets inscrits au programme de cette générale avait pour argument le « *Boléro* » de Ravel, avec une chorégraphie nouvelle de Serge Souvarine, l'étoile de la troupe, un Russe né en France. Celui-ci le dansait en personne, en compagnie de sa femme, la belle Sylvia Beauchamp.

Ce ballet fit une impression bizarre. Souvarine avait « visualisé » le « *Boléro* » avec un étrange sens du morbide. Le ballet offrait, sous l'effet conjugué des projecteurs, du décor et de la chorégraphie extrêmement suggestive, une allure macabre particulière, qui laissa les spectateurs de la générale sur un sentiment de gêne confuse et modéra leurs applaudissements.

Le « clou » était le tableau final où le jeune homme, héros du ballet, enlève le masque sombre de la mystérieuse créature drapée de noir qui l'a entraîné dans une danse de plus en plus effrénée. Une fois le masque arraché, lui apparaît seulement, avant qu'il tombe à terre, le visage défait de la mort dans une nuit subite autour de lui. Il a dansé avec sa Mort.

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 6 : *Le chemin sur la route* et n° 14 : *Le crâne*.

Le savant concours des éclairages et du grimage donnaient à cet instant à la figure de la danseuse un aspect sinistre, l'apparentant à une face de Méduse brusquement évoquée hors de l'obscurité. L'effet tenait un peu trop du Grand Guignol pour ne pas choquer le public blasé des générales.

Le lendemain, les journaux parlèrent beaucoup de ce ballet. Souvarine avait tenu à déclarer que l'idée lui en était venue dans un cauchemar ; ce dernier l'avait tellement impressionné, avait si fortement hanté ses souvenirs, qu'il n'avait pu s'en délivrer qu'en le « projetant » sous la forme scénique à laquelle on avait assisté. Les échotiers relataient l'anecdote sur un ton qui allait de l'ironie légère à la gravité convaincue.

Les représentations des ballets Raymond Poinsot se poursuivirent avec leur habituel succès pendant des semaines. Ce fut vers ce moment que Serge Souvarine commença d'avoir des songes inquiétants et hideux. Il s'en ouvrit à Sylvia, qui y vit un résultat du surmenage des derniers mois, et peut-être une réaction due à l'emprise sur l'imagination de son mari du thème du « *Boléro* ».

Souvarine faisait toujours à peu près le même rêve. Il se voyait d'abord dansant le ballet, dans des décors fantastiques et vagues qui étaient sans équivalent avec ceux de la scène. Devant lui virevoltait, l'invitant à le suivre, une forme indécise au visage masqué : sa partenaire. Elle l'entraînait le long de paysages successifs, à chacun desquels correspondait une couleur différente. L'étendue en était sans limites, peuplée d'autres formes lointaines et mouvantes. Et l'atmosphère qui y régnait devenait de plus en plus nébuleuse.

Puis, sur des harmonies inaudibles qui, comme celles du « *Boléro* », prenaient fin en se disloquant et se rompant, il arrachait le masque de la forme dansante, *et c'était l'ange de la mort* — l'ange noir aux personnifications multiples — qui se tenait devant lui... Il hurlait en silence et essayait en vain de fuir. Il savait qu'il allait voir ce qui ne devait être vu. Devant lui, s'ouvraient des abîmes soudains de ténèbres, où il se sentait plonger. Il éprouvait alors l'impression d'une perte progressive de conscience, puis d'un vertigineux retour en arrière, comme une chute — jusqu'à réintégrer son corps, se retrouver dans son lit, le front baigné d'une sueur froide.

Ces rêves se renouvelèrent de plus en plus fréquemment, au point d'affecter les nerfs de Souvarine. Il consulta des médecins, pour se voir prescrire des drogues qui restèrent sans résultat et du repos qu'il ne pouvait prendre. Il devint déprimé, irritable, ainsi que curieusement envahi, de jour en jour davantage, par une répugnance instinctive à danser le fameux « *Boléro* », qui était à l'affiche en alternance avec d'autres ballets.

Sylvia s'alarma sérieusement de l'état de son mari. Elle en était venue à prendre peur du visage qu'il lui présentait en dansant avec elle le ballet. Ce visage se tendait, se crispait de plus en plus, au fur et à mesure qu'approchait le moment de la « chute du masque » ; il semblait gagné par l'attente de quelque révélation. Dans cette figure blême aux

traits creusés par le maquillage, cernés par la sueur, Sylvia était incapable de reconnaître la figure familière de Serge, comme si un démon inconnu s'était substitué à lui.

Quand il lui arrachait le masque, l'éclat soudain hagard de ses yeux l'effrayait. En le voyant tournoyer sur lui-même avant de s'abattre lentement jusqu'au sol, suivant les pas immuablement réglés de la danse, elle croyait presque à une sorte de réalité inexplicable, toujours renouvelée, de la mort fictive qu'il simulait aux yeux des spectateurs et aux siens.

Il ne redevenait lui-même que quelques instants après la fin du ballet, lorsque, le public salué, ils se retrouvaient ensemble dans les couloirs menant aux loges. Il lui souriait alors comme le dormeur surgi de son rêve, le nageur échappé à la noyade. Mais il détournait avec obstination et embarras la conversation chaque fois qu'elle tentait de lui parler de ses phantasmes. Peu à peu cependant, elle s'aperçut avec un certain affolement qu'il commençait à éprouver vis-à-vis d'elle, même en dehors de la scène, ce sentiment de *recul* vaguement halluciné dont il était maintenant habité en face du personnage qu'elle incarnait dans le ballet. Il se mit d'abord à l'éviter, puis même à la fuir. Elle retrouvait dans son visage quotidien cette expression de frayeur, de fascination hypnotisée, qu'il lui offrait aux feux des projecteurs. Elle eut à plusieurs reprises l'impression qu'il la regardait comme on regarde un serpent.

Leur vie s'empoisonna ; elle renonça à lui parler pour éviter les querelles que ses interventions déclenchaient. Ils cessèrent même d'habiter en commun. Il avait émigré dans un autre appartement de l'hôtel où logeait la troupe, prétextant que la solitude était nécessaire à son repos. Ils ne se retrouvaient plus que le soir au théâtre, n'échangeant que quelques paroles accessoires entre les représentations. Les camarades de Serge étaient tous fâcheusement impressionnés par son état, mais n'osaient y faire allusion devant Sylvia, à la vue de son désarroi.

Les représentations se donnaient toujours à salle comble, mais le terme de l'engagement s'approchait. On afficha un soir la dernière de « *Boléro* ». Le ballet se donnait au début de la reprise, après l'entracte. C'était le seul où Serge et Sylvia parussent ce soir-là. Le premier s'était enfermé dans sa loge dès le début du spectacle. Et on vit arriver la seconde au théâtre assez tard, vers dix heures et demie, au début de l'entracte, et se hâter vers les loges. A l'habilleuse qui lui offrait ses services, elle répondit avant de refermer sa porte qu'elle n'avait besoin de personne.

Le rideau se leva vingt minutes plus tard. Le ballet débutait dans une ombre bleutée, où se révélaient successivement les formes voilées qui venaient à tour de rôle entourer le danseur avant de s'effacer. Puis, dans le soudain embrasement des projecteurs rouges, apparaissait la silhouette noire de Sylvia. Un léger murmure d'admiration parcourut la salle à son entrée, à la vision des reflets moirés qui s'allumaient sur son costume — une tunique étroite prolongée en arrière par une sorte de cape,

avec de curieuses manches qui recouvraient ses mains. Son visage entourée d'une épaisse mantille était voilé de l'habituel masque noir, mais les autres danseurs et les machinistes, dans les coulisses, avaient remarqué avec surprise que le costume n'était pas celui qu'elle portait habituellement.

Les figures du ballet s'ordonnèrent et se succédèrent, aux accents insistants de la musique. Mais il devint vite évident, aux yeux des plus proches spectateurs, que l'exécution de ces figures comportait un élément insolite. Serge Souvarine dansait dans un style bizarrement heurté et essoufflé qui n'était pas le sien ; sa partenaire au contraire appuyait avec une insistance excessive la moindre de ses attitudes, le moindre de ses pas.

Dans la dernière partie du ballet, où les deux danseurs restaient seuls en scène, ces caractéristiques devinrent encore plus frappantes. Sylvia se mettait à souligner tous ses mouvements avec une sorte de sécheresse mécanique, tandis que les évolutions de son partenaire se faisaient toujours plus pesantes et maladroites. Les spectateurs attentifs remarquèrent alors que les traits ruisselants de sueur de Souvarine, au lieu d'avoir l'aspect figé qui est de mise chez les danseurs, étaient déformés et tiraillés par d'incompréhensibles grimaces, *dénaturés* comme sous l'effet d'une émotion extrême.

L'intensité de la musique s'enflait régulièrement et le rythme du ballet se poursuivait, inexorable. Des premiers rangs, on voyait maintenant Souvarine haleter comme s'il étouffait. Il y eut un certain remous d'agitation dans les fauteuils d'orchestre, que les « chut » impératifs venus du balcon firent s'éteindre.

Puis les dernières mesures du « *Boléro* » préludèrent, avec la modulation finale, au renversement brusque de la mélodie. C'était l'instant où, dans le déchaînement croissant de la danse, Souvarine arrachait le masque de Sylvia avant de se reculer et de s'affaisser. Les observateurs dans les coulisses constatèrent alors que Sylvia, au lieu de se tenir face à la rampe, comme elle devait normalement le faire à cette seconde pour dévoiler au public son maquillage mortuaire, lui tournait au contraire résolument le dos. En même temps, les projecteurs s'éteignirent pour ne laisser subsister que la seule tache lumineuse blafarde destinée en principe à révéler la figure de la danseuse.

Tout ensuite se passa très vite, et la pénombre ambiante devait rendre les déclarations des témoins hésitantes et imprécises. La seule chose certaine, c'est qu'ils virent Souvarine, dont la silhouette se détachait comme une ombre sur le clair-obscur de la scène, enlever d'un geste plus brutal qu'à l'accoutumée le masque de la femme en face de lui, et s'éloigner d'elle sur-le-champ comme *projeté* littéralement en arrière, avec un cri d'horreur. Ce cri interminable qui n'avait rien d'humain, ce cri qui résonna jusqu'aux combles et souleva la panique dans la salle, n'avait pas encore éteint ses échos que le danseur s'écroulait lourdement, comme cassé en deux, dans un bruit mat de chute.

Une seconde plus tard, la scène était envahie dans le tumulte par

chaque côté des coulisses, derrière le rideau hâtivement baissé, tandis que s'allumaient les lumières. Et maintenant, voici ce qui ressortit de tous les rapports ultérieurs : on ne trouva sur les planches que le corps inerte et recroquevillé de Serge Souvarine, le visage figé dans une expression de terreur, et, jetées à terre, la tunique-cape et la mantille noires qu'on avait vues à sa partenaire. *Mais celle-ci elle-même avait disparu.*

On reconnut également, dans l'objet qu'étreignait la main crispée du danseur, un curieux masque d'une matière semblable à de la cire très malléable et qu'on identifia, une fois détaché le premier masque théâtral de velours noir qui le dissimulait à demi, comme une imitation parfaite, *à l'égal de la vie même,* du visage de Sylvia...

Tout le reste n'est que mystère insurmontable et ombres dans la nuit. Il y eut cette déclaration d'un machiniste qui certifia avoir entrevu au coin de la mantille, au moment où Souvarine arrachait le *faux visage* de la créature qui lui faisait face, les contours fugitifs d'un autre visage terreux, tiraillé d'ombres, à l'aspect hallucinant. Mais quelle valeur attacher à un tel témoignage en de telles circonstances?

La seule vérité indéniable est la suivante. A la fin de la soirée, on apprit par téléphone que Sylvia Beauchamp avait été transportée dans le coma et opérée d'urgence à l'hôpital Marmottan, à la suite d'un accident d'auto survenu *peu avant dix heures du soir.* Elle était dépourvue de pièces d'identité et, seul, un interne, qui l'avait tardivement reconnue d'après une photo parue dans la presse, avait permis de prévenir le théâtre. L'enquête n'établit jamais *qui,* sous les yeux de plus de mille personnes, avait tenu sa place. On ne retrouva dans sa loge nulle trace qui signalât qu'elle avait été utilisée, ni rien nulle part qui permît d'expliquer la disparition incompréhensible de la danseuse au masque. L'habilleuse qui avait vu celle-ci de près, enfin, ne put fournir aucun détail, sinon que sa voix lui avait fait l'étrange impression d'un « disque usé ».

Serge Souvarine mourut dans la nuit, sans avoir repris sa conscience, après un long délire où il clamait sa frayeur d'être emmené par une figure affreuse qui n'était pas de la terre.



# UNE SÉANCE du "MYSTÈRE-FICTION CINÉ-CLUB"



Un coin de la salle du Studio Bertrand pendant la séance.



**Mme Lucie Derain,** critique de cinéma, donne son opinion sur le film présenté. (Au fond, notre directeur, Maurice Renault, qui dirige les débats.)

**Pierre Boileau,** auteur bien connu de nos lecteurs, répond à une question que vient de lui poser Maurice Renault.

*La quatrième séance du*

# " MYSTÈRE-FICTION CINÉ-CLUB "

créé par « Mystère-Magazine » pour les amateurs de films policiers ou mystérieux, aura lieu le

**SAMEDI 7 MAI 1955, à 17 h. 15**

***au Studio Bertrand, 29, rue Bertrand, PARIS-7e***

(**Métro :** Duroc — **Autobus :** 28, 39, 75, 82, 92)



Cotisation *(donnant droit à la séance)* : **150 francs**

*Sur présentation de leur dernière bande d'abonnement, les abonnés à " Mystère-Magazine " et à " Fiction " bénéficieront d'une réduction de 10 % sur cette cotisation. Pour les étudiants (sur présentation de leur carte), cotisation réduite à **100 frs.***



Maurice Renault, Directeur de « Mystère-Magazine » dirigera le débat qui suivra la projection de :

# DANS L'OMBRE DE SAN FRANCISCO

*Un film Universal de Norman FOSTER*

avec **Ann SHERIDAN** et **Dennis O'KEEFE**



Prendront part au débat de nombreuses personnalités de la littérature policière, de la critique cinématographique et de l'interprétation à l'écran de films policiers.

# *Documentation bibliographique*

## Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

### SCIENCE-FICTION

**CREMIEUX (Albert et Jean). — Chute libre.** Coll. « Série 2000 ». N° 12. *Editions Métal* ........................................ **300 fr.**

**DERMEZE (Yves). — Le Titan de l'espace.** Coll. « Série 2000 ». N° 10. *Editions Métal* ........................................ **300 fr.**

**DIDELOT (Francis). — Marée jaune.** Coll. « Série 2000 ». N° 11. *Editions Métal.* **300 fr.**

**GRIDBAN (Volsted). — L'autre univers.** Coll. « Anticipation ». N° 50. *Fleuve Noir.* **240 fr.**

**GUIEU (Jimmy). — Commandos de l'Espace.** Coll. « Anticipation ». N° 51. *Fleuve Noir* ........................................ **240 fr.**

**JOHNS (Captain). — Rois de l'espace.** Coll. « Johns ». *Presses de la Cité* ........ **220 fr.**

**TOLSTOI (Alexei). — Le sérum du Docteur Valderas** * (traduit du russe). *Sélection L. I. R. E.* ........................................ **200 fr.**

**VANDEL (Jean-Gaston). — Les Titans de l'énergie.** Coll. « Anticipation ». N° 48. *Fleuve Noir* ........................................ **240 fr.**

### FANTASTIQUE

**DINESEN (Irak). — Sept contes gothiques** * (traduit du danois). *Stock* .......... **720 fr.**

(*) Roman pour les jeunes.

**SCHNEIDER (Marcel). — Aux couleurs de la nuit.** *Albin Michel* .................. **420 fr.**

**TIECK (Louis). — Trois contes fantastiques** * (traduit de l'allemand). *Presses Universitaires de France* .................. **750 fr.**

### EPOUVANTE

**BECKER (Benoit). — Le Chien des ténèbres.** Coll. « Angoisse ». N° 6. *Fleuve Noir.* **225 fr.**

**BRUSS (B.-R.). — L'œil était dans la tombe.** Coll. « Angoisse ». N° 7. *Fleuve Noir.* **225 fr.**

### DOCUMENTAIRES

**BERGER (Marcel). — Quinze ans chez les médiums.** *Editions du Centurion* .... **300 fr.**

**DEVAUX (Pierre). — Les fantômes devant la science.** *Editions Magnard* .......... **660 fr.**

**DUCROCQ (Albert). — Découverte de la cybernétique.** *Julliard* .............. **675 fr.**

**FOBSTER (Philippe). — Soucoupes volantes.** *André Martel* ........................ **480 fr.**

**LEY (Willy). — Vers la conquête des mondes.** *Amiot-Dumont* ........................ **980 fr.**

**VILLENEUVE (Roland). — Gilles de Rays, une grande figure diabolique.** Coll. « Présence du passé ». *Denoël* ................. **560 fr.**

## *Service bibliographique*

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

| | |
|---|---|
| Pour 1 roman .................. | 70 fr. |
| Pour 2 romans .................. | 85 fr. |
| Pour 3 ou 4 romans ............ | 120 fr. |
| Pour 5 ou 6 romans ............ | 150 fr. |

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.
(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

# ICI, ON DÉSINTÈGRE !

**par *JACQUES BERGIER* et *IGOR B. MASLOWSKI***

La cybernétique préoccupe beaucoup les auteurs de livres de vulgarisation ces temps-ci. Trois livres sur le sujet, tous les trois excellents :

« *La cybernétique (du cerveau humain aux cerveaux artificiels)* », par P. Cossa (Masson).

« *La cybernétique et l'origine de l'information* », par Raymond Ruyer (Flammarion).

« *Découverte de la cybernétique* », par Albert Ducrocq (Julliard).

En plus, une excellente étude sur la cybernétique dans « *Diogène* », par François Le Lionnais. Voilà de quoi se documenter parfaitement sur le sujet. Personnellement, j'estime qu'il y a une certaine exagération au sujet de la cybernétique et que tous les excellents auteurs que je viens de citer ne remontent pas suffisamment aux sources. Les travaux modernes dont ils font l'exposé ne me paraissent apporter rien de nouveau par rapport à la communication qu'Edouard Branly avait faite le 27 décembre 1897 à l'Académie des Sciences sur les analogies entre les systèmes électriques oscillants et le système nerveux. Et, sur le plan pratique, les leçons professées en 1946-1947 par M. F.-H. Raymond au Centre de Documentation et de Formation des Techniciens de la Machine-Outil, et éditées par le Syndicat des Constructeurs français de la Machine-Outil sous le titre « *Electronique et automatisme* », contiennent déjà tout l'essentiel de la cybernétique. J'ai grand peur que les cybernéticiens ne soient en train de redécouvrir des vérités bien connues aussi bien en science qu'en technique !

Dans ce même domaine de sciences dont l'existence est discutable, signalons le « *Guide de tests parapsychologiques* », du Dr D. J. West (Sélection du Livre).

Ce livre permet aux lecteurs désirant se rendre compte par eux-mêmes de la réalité des phénomènes de transmission de pensée ou de clairvoyance, de faire eux-mêmes des essais. Ces expériences d'amateur ne sont pas d'une valeur négligeable. Si ces phénomènes existent, ils doivent être perçus par tout observateur voulant les reproduire.

Dans le domaine de l'atome, signalons « *Ere atomique, an XII* », par Gordon Dean, ancien président de la Commission à l'Energie Atomique américaine (La Table Ronde). Ce livre est le meilleur ouvrage existant actuellement en français sur les applications de l'énergie nucléaire. Par contre, il tend à en minimiser les dangers. Sur le plan français et dans le même domaine, signalons la réimpression du magistral ouvrage du professeur Jean Thibaud : « *Energie atomique et univers* » (Albin Michel).

Pour le lecteur désireux de se détendre après ces graves problèmes, signalons, à la frontière du fantastique et de l'humour tout court, « *Pas sérieux, s'abstenir* », de Jean-Charles (Calmann-Lévy). Evidemment, chacun des avatars humoristiques des personnages *aurait pu* arriver une fois dans la vie, mais leur réunion place, à mon avis, ce livre dans notre domaine, celui de l'étrange. En tout cas, les bons livres humoristiques sont trop rares pour chicaner sur les genres.

J. B.

●

Après une incursion dans le fantastique et la démonologie, la collection « Présence du Futur » revient à l'anticipation scientifique avec « *Le ciel est mort* » (Who goes there ?), de John W. Campbell. Il s'agit d'un recueil composé d'une novelette et de six contes dont le dernier donne son titre au volume. La novelette s'intitule « *La bête d'un autre monde* » (on en a tiré un film). Elle se déroule au pôle Sud où des explorateurs américains trouvent et raniment une « chose » dont la vie a été suspendue pendant vingt millions d'années. Mé-

lange de S.-F. et de suspense, cette œuvrette nous dépeint le combat que nos semblables sont obligés de livrer à cette « bête » qui, venant d'une autre planète à la civilisation apparemment très évoluée, possède la faculté de se multiplier en s'emparant des corps d'autrui. Bien écrite, pleine de rebondissements, faisant parfois songer à Lovecraft, voici une novelette qui fera les délices des amateurs du genre. « *Cécité* » est un petit conte philosophique où l'on voit un savant se lancer dans une expédition fantastiquement lointaine pour aller étudier les rayons cosmiques. Mais quand il revient sur terre, il s'aperçoit, hélas ! que son sacrifice — il est devenu aveugle — a été inutile. Le titre a donc un double sens, dont le second est amèrement ironique. « *Points de friction* » est également un conte à tendances philosophiques. La Terre a été aux neuf dixièmes ravagée par des invasions extra-terrestres et les hommes encore valides ne songent qu'à survivre quand, par le plus grand des hasards, un vieux savant découvrira le moyen de résister aux envahisseurs. « *Suicide* » est, à notre avis, le meilleur récit du recueil : trois astronautes atterrissent sur une planète dont la civilisation a dû être magnifique jadis. Aujourd'hui, hélas ! ce n'est plus qu'un monde mort, pis, un monde dont tous les habitants se sont suicidés. Pourquoi ? se demandent nos explorateurs. Ils parviendront à percer le mystère, mais au prix de leur vie. Un conte remarquable ! « *Elimination* » nous décrit l'invention de deux savants qui ne verra jamais le jour, car elle aura provoqué leur mort. Variante de la théorie des probabilités, elle est fort intéressante et plaira même à des non-spécialistes. « *Crépuscule* » nous dépeint, sur un mode parfois humoristique, la rencontre d'un homme du temps présent avec un homme du futur. « *Le ciel est mort* », enfin, est un récit ayant pour thème un voyage dans le temps. En résumé, voilà un volume qui, sans atteindre à la qualité des ouvrages de Bradbury et de Brown, publiés dans la même collection, s'inscrit à la tête des livres d'A. S. du mois.

L'homme combat les microbes qui risquent de le décimer, mais aviez-vous jamais pensé qu'il pût, de son côté, jouer un rôle identique, c'est-à-dire de microbe, vis-à-vis d'autres êtres ? Tel est le thème de « *L'homme, cette maladie* », de Claude Yelnick (Série 2000, Ed. Métal). Ce roman, plein de qualités, est malheureusement assez lent et son aspect purement S.-F. ne se révèle qu'au bout d'un certain nombre de pages. L'action se déroule dans un phare, ce qui, certes, ne contribue pas à « varier le paysage ». Malgré ces réserves, l'œuvre est intéressante, bien écrite, très cartésienne, et nous sommes persuadés, pour notre part, qu'en Yelnick nous tenons un des jeunes espoirs de l'A. S. française.

Aimez-vous les contes de fées ? Nous avouons, en ce qui nous concerne, avoir ressenti un faible pour un ouvrage où l'on voit un vagabond, Esau Jones, stupéfier les savants par le don qu'il a de matérialiser et de dématérialiser les objets et d'accomplir, par un effort de volonté, de véritables miracles. Alors que la première partie de cet ouvrage, « *La force invisible* » (Decreation), dû à Vargo Statten (Fleuve Noir), n'est qu'un aimable badinage, la seconde, en revanche, est un authentique roman d'anticipation, puisqu'on y assiste à la désintégration d'un objet qui entraîne celle des choses voisines, au point que les responsables de l'expérience commencent à redouter que la Terre entière, peut-être même l'Univers, ne se retrouvent dans le Néant. Très britannique, toujours humoristique, fréquemment drôle, voilà un livre qui ravira tous les amateurs de H. G. Wells.

Nous avons bien aimé le dernier-né de Jean-Gaston Vandel, « *Les titans de l'Energie* » (Fleuve Noir), où l'on voit sept jeunes gens, originaires d'un autre univers, multiplier leurs efforts pour faire accomplir des progrès à l'homme. Ce n'est pas la première fois qu'ils le tentent et vous serez certainement surpris d'apprendre la véritable origine de certains savants des siècles passés. La fin nous suggère d'ailleurs que l'auteur prépare une suite. Comme la plupart des romans de Vandel, celui-là a des tendances nettement idéalistes.

Nous pouvons adresser le même compliment à Lucien Prioly dont « *Alerte aux Martiens* » (Ed. André Martel) a d'abord paru dans « *France-*

*Soir* » sous forme de bandes dessinées. Certains de nos lecteurs auront certainement suivi, dans ce feuilleton hebdomadaire, les aventures d'un jeune couple de Français enlevés par des Martiens, puis renvoyés sur Terre pour y prêcher, si l'on ose dire, la bonne parole. Krioly, qui avait déjà écrit nombre de bons romans policiers, se meut avec la même aisance dans la *science-fiction.* Souhaitons que, lui aussi, nous donne une suite à son premier S.-F.

« *L'autre univers* » (Alien universe), de Volsted Gridban (Fleuve Noir), est un « western de l'espace » où nous voyons un vieux savant s'embarquer, comme passager clandestin, à bord d'un cargo interplanétaire pour retrouver sa fille, mystérieusement disparue au cours d'un voyage sidéral. Gridban développe habilement la théorie de l'hyper-espace, mais sans trop s'appesantir sur le côté purement scientifique. Son roman est surtout destiné à distraire en même temps qu'à donner le frisson et l'on peut dire que ces deux buts sont bien atteints.

Dans la « Collection Captain W. E. Johns », les Presses de la Cité ont commencé à publier des ouvrages d'A. S. destinés à la jeunesse dont certains, néanmoins, pourront également intéresser le lecteur adulte. « *La bataille des astres* » (Lucky Starr and the pirates of the asteroids), de Paul French, semble faire partie de cette catégorie. Un ouvrage de ce même auteur, mettant en scène le même héros, Lucky Starr, n'a-t-il pas paru récemment dans une autre collection spécialisée de S.-F. ? C'est aussi un « western de l'espace », mâtiné de policier, mais d'une lecture fort distrayante.

« *Les rois de l'espace* » (Kings of space), du captain Johns lui-même, a pour tâche principale d'initier les jeunes à l'A. S., puisque c'est le récit d'expéditions sur diverses planètes (sur la Lune également) effectuées par un savant, constructeur d'une fusée, et par deux autres hommes, le père et le fils. L'ouvrage comporte pas mal de « renseignements » astronomiques et constitue certainement un hors-d'œuvre appétissant pour les J2 et les J3 n'ayant pas encore la force de lire les champions du genre.

« *Opération "Soucoupe"* » (Simon Black in space), d'Ivan Southall (Presses de la Cité), appartient à la catégorie « aventures sidérales pour jeunes », puisqu'on y voit deux aviateurs britanniques, lancés à la poursuite d'une soucoupe, atterrir sur une... autre planète, en l'espèce Mars. Aucune prétention scientifique là-dedans et l'ouvrage s'adresse davantage aux J2 qu'aux J3.

« *Le secret de l'atome* », de Léopold Massiéra (Ed. Ferenczi), est une novelette d'une trentaine de pages, destinée au public très populaire. On y voit un savant aller explorer, pendant deux heures, l'interieur d'une pépite d'or et en revenir au bout de sept siècles. Cela vous rappelle certaine théorie ? A nous aussi. Mais pensez à ceux qui n'ont jamais lu d'A. S. Sous ce rapport, voilà une brochure qui peut stimuler un premier intérêt pour un genre qui ne cesse de gagner des amateurs, puisqu'un de nos plus grands éditeurs qui, jusqu'à présent, se cantonnait dans le policier et dans les romans-fleuves, songerait, dit-on, à lancer une grande collection de S.-F.

I. B. M.

●

## LITTERATURE FANTASTIQUE

« *Aux couleurs de la nuit* », par Marcel Schneider (Edit. Albin Michel).

Un livre qui vaut d'être remarqué à un double titre. D'abord parce qu'il s'agit d'un recueil de nouvelles et qu'un tel ouvrage, surtout dans le genre fantastique, est peu fréquent. Ensuite parce qu'il a pour auteur Marcel Schneider, qui avait déjà écrit — dans ce même genre — deux romans extrêmement originaux et séduisants : « *La première île* » et « *Le sang léger* ». Ceci dit, notons tout de suite que ce recueil, malgré d'évidentes qualités, ne les vaut pas, et qu'il risque de donner à ceux qui ne les auraient pas lus une idée incomplète du talent de l'écrivain. On a comparé ce dernier entre autres à Hoffmann, à Nerval; son univers est situé sur le plan du rêve, un rêve où le surnaturel est plus féerique que terrifiant. Ce sont pourtant des contes de mort que ceux-ci, mais la mort elle-même y est magique et non vraiment hideuse. Il est amu-

sant de comparer Schneider à Jean-Louis Bouquet, à qui le lie un même amour des climats romantiques. L'un est comme le « négatif » de l'autre : les démons qui se meuvent chez le second ne sont peut-être chez le premier que des enchanteurs; au cauchemar s'oppose le songe, au mystère le sortilège lyrique, aux ténèbres les « couleurs de la nuit ».

Mais Bouquet semble avoir trouvé dans la nouvelle sa forme d'expression idéale (1). Les récits de Schneider, au contraire, manquent trop souvent d'envergure. Des quinze qui composent le recueil, certains sont gratuits, d'autres presque insignifiants dans leur sujet. Oublions-les pour saluer ceux qui sont des réussites ou même des chefs-d'œuvre, et nous rappellent occasionnellement des aspects familiers de l'auteur, par exemple : « *La seconde vue* » (évocation du mythe de l'androgyne « dédoublé », comme dans « *La première île* ») ou « *Les âmes des morts* » (fantasmagories dans un Paris nocturne livré aux « esprits », comme au début du « *Sang léger* »). Le meilleur de tous est peut-être « *L'impossible portrait* », à la profondeur admirable. D'autres ont une tournure plus particulièrement onirique, en sachant éviter le côté artificiel ou mécanique de trop d'essais pseudo-surréalistes dans ce domaine. C'est que chez Marcel Schneider la poésie jaillit de source. Son fantastique s'appelle « merveilleux ». Et ce merveilleux lui est si naturel qu'il s'intègre sans dépaysement à un contexte moderne précis, comme c'est le cas dans la plupart de ces histoires.

Lisez-les. Et si leur étrangeté vous plaît, hâtez-vous de découvrir les deux romans déjà cités (même éditeur). Tous deux resteront des classiques et ils mériteraient à eux seuls tout un article, si un jour « *Fiction* » se décide à passer en revue les principaux écrivains fantastiques contemporains.

⁂

« *La chaise longue victorienne* », par Marghanita Laski (Edit. La Palatine).

Cet étrange roman serait hallucinant si l'auteur n'avait choisi de le traiter en demi-teinte. Mais, au fait, les plus impressionnants cauchemars ne sont-ils pas ceux dont la démarche est la plus tranquille en apparence — et la plus insidieuse ? Le livre fait penser à un cauchemar de ce genre. Une jeune malade, qui inaugure sa convalescence sur une antique chaise longue, s'y endort... et se réveille *dans le passé*, au sein d'une existence différente, où elle est à la fois elle-même et une autre (avec son propre esprit emprisonné dans un corps étranger et habité par des souvenirs inconnus). Elle va revivre ainsi toutes les impressions, toutes les souffrances physiques et morales de celle qui a été malade comme elle, un siècle plus tôt, *sur la même chaise longue* où elle attendait la mort. La part lucide qui subsiste d'elle-même se débat pour échapper à ces apparences, se retrouver dans le monde familier, sortir de ce qui ne peut être qu'un rêve. Mais le rêve ne veut pas finir... La base de cette histoire, c'est, prolongé sans mesures, l'éclair d'angoisse d'un nageur qui ne pourrait plus remonter à la surface.

⁂

(On nous a dit quelque bien de « *L'aventure impersonnelle* », roman fantastique de Marcel Béalu, mais les éditions « Arcanes » ne s'étant pas encore décidées à nous l'envoyer, malgré plusieurs demandes, nous nous excusons de ne pouvoir le citer autrement que « de confiance ».)

A. D.

(1) Cf. dans le présent numéro : « *Caacrinolaas* ».



# UN TABLEAU FANTASTIQUE

***par F. HODA***

Il y a longtemps que le film policier semble traverser une crise et les amateurs évoquent souvent avec nostalgie de vieux titres d'avant guerre, voire même de l'époque du muet. A coup de « suspense », des réalisateurs de premier ordre essaient de ranimer des sujets d'où le mystère est de plus en plus absent, tandis que d'autres croient avoir trouvé un nouveau filon avec la série dite noire. Mais tous nous éloignent de la conception classique du « film-détective ».

L'indigence des scénarii explique en grande partie cet état de choses. Cependant, si les sujets proposés ne justifient pas une heure et demie de spectacle, ils conviennent parfois à des sketches de trente minutes. C'est la conception qui semble prévaloir actuellement dans le cinéma anglais qui nous envoie « *Trois meurtres* » (Three cases of murder, 1954), collection de trois « nouvelles » de longueur sensiblement égale, mais de qualité très différente.

La première histoire, « *Le tableau* », atteint les proportions d'un véritable chef-d'œuvre. Ce n'est pas étonnant : sa réalisatrice, Wendy Toye, nous avait déjà donné l'extraordinaire court métrage policier primé à Cannes en 1953 : « *The stranger left no card* » (L'étranger). Mrs. Toye nous entraîne dans un récit fantastique avec un naturel désarmant. Comme le titre l'indique, il s'agit d'un tableau, mais quel tableau ! On dit souvent que les paysages prennent vie sous le pinceau d'un maître. Jamais affirmation n'a été plus vraie. Non seulement le paysage vit, mais, en plus, le peintre lui-même habite le château qui y est représenté. Je m'en voudrais de vous dévoiler l'histoire. Je dirai simplement qu'un fait divers réel servit de point de départ à la nouvelle de Roderick Wilkinson : dans une galerie londonienne, à plusieurs reprises, la vitre protégeant le tableau d'un peintre inconnu est brisée sans que la police, malgré toutes les surveillances, puisse éclaircir le mystère. Sydney Carroll (digne homonyme de Lewis), en adaptant le récit pour l'écran, lui a donné une suite fantastique qui est en même temps une variation très originale sur le problème du local clos et... sur celui de l'enfer et de l'au-delà ! Au-delà des peintures s'étend un monde étrange, poétique et cruel, qui envoûte le spectateur et coûte cher à ceux qui se laissent emporter par la beauté des formes et des couleurs.

La mise en scène de Wendy Toye, très soignée, donne le ton dès le début et aboutit à un cocktail éblouissant où le réel et le fantastique se combinent avec poésie, où de graves problèmes sont effleurés avec beaucoup d'humour. Le rôle principal est tenu par Alan Badel que « *The stranger left no card* » nous avait révélé; c'est un acteur étourdissant et pour moi, il dépasse en talent son confrère et concitoyen Alec Guiness. Dans le troisième sketch, on le retrouve sous les apparences d'un député de l'opposition de Sa Majesté : il écrase littéralement, par la simplicité de ses moyens, les recherches et les compositions outrées d'Orson Welles, fort mauvais secrétaire d'Etat au Foreign Office.

Intitulée « *Lord Mountdrago* », du nom du secrétaire d'Etat, cette troisième partie s'inspire d'une nouvelle de Somerset Maugham adaptée par Ian Dalrymple. Il paraît que le célèbre écrivain d'outre-Manche a utilisé pour son récit une affaire restée célèbre dans les annales judiciaires et dans laquelle l'assassin, sans intervenir directement, avait réussi à imposer à sa victime l'idée de sa mort. Mais le réalisateur, George More O'Ferral, a été moins heureux que son collègue Toye. Les séquences de rêve se mêlent difficilement à celles qui relatent la réalité; on sort insatisfait de ce sketch et, ce qui est plus grave, sans avoir saisi l'argument principal, le meurtre par « transmission de pensée ». Je ne connais pas la nouvelle de Maugham, mais le scénario qui en a été tiré est à coup sûr très faible. Lord Mountdrago (Orson Welles), dans un discours aux

Communes (?), compromet la carrière de son principal adversaire le député Owen (Alan Badel). Malheureusement pour les auteurs, on ne voit pas comment les quelques phrases de Mountdrago ont pu briser la carrière d'Owen. Mais passons : à la sortie de la séance, Owen jure « d'écraser la fierté » de son ennemi. A partir de ce moment, le ministre a des cauchemars où sa dignité est mise à rude épreuve par ledit Owen qui, dans la réalité, semble être au courant de ces rêves. Mountdrago consulte un psychanalyste-guérisseur (*sic*), dont il ne suit d'ailleurs pas les conseils. Il décide de tuer son adversaire. Sur ce, il va dormir et fait un rêve qu'on ne nous montre pas. Au réveil, il annonce à sa femme qu'il est complètement débarrassé de ses cauchemars. Au Parlement, où le banc d'Owen est vide, il commence le plus grand discours de sa carrière. Mais tout à coup, il entend le rire d'Owen qui le nargue; pris de panique, il sort de la salle et se rompt la colonne vertébrale en tombant du monumental escalier du Parlement. Il rend son dernier soupir au moment où il apprend qu'Owen est mort écrasé par un train.

Pas un seul instant le spectateur ne participe à cette histoire très mal racontée et dont on ne suit le déroulement qu'avec beaucoup de difficultés. Le jeu de Welles est grotesque. On sent que les auteurs ont voulu exercer un certain humour aux dépens des parlementaires et des ministres, mais on a l'impression générale d'un très grand échec.

L'histoire intermédiaire, « *Qui a tué Elizabeth ?* », récit de la vengeance d'un amant éconduit, est encore plus mauvais. L'argument policier est très simple et tout le monde devine l'identité du criminel dès que le meurtre est commis. La mise en scène est mal assurée par David Eady et l'adaptation de la nouvelle de Brett Halliday par Donald Wilson est tout à fait inadéquate. Le récit se perd dès les débuts dans des exposés inutiles qui contrastent avec la construction rigoureuse du premier sketch. Les acteurs, Emrys Jones, John Gregson et Elizabeth Sellars, se débattent dans un scénario en carton-pâte qui s'écroule bien vite. Alan Badel s'y dépense inutilement dans le rôle d'un barman qui semble à la fin deviner la vérité, bien plus tard que le spectateur.

« *Trois meurtres* » débute par l'entrée dans une pièce obscure de l'acteur Eammon Andrews, masqué. Il tire un coup de revolver, puis allume et déclare pompeusement : « Voilà comment j'aurais commis le meurtre parfait. » Après quoi il se verse du whisky et introduit les trois sketches. Loin de donner le ton, ce début indispose le spectateur.

L'ensemble du film rappelle parfois « *Au cœur de la nuit* » (Dead of night, 1945), film dans lequel Cavalcanti, Chrichton, Dearden et Hamer, avaient réussi une série de sketches fantastiques qui, par leur gradation et leur mise en scène soignée, provoquaient des effets de terreur hallucinants. Le récit qui servait de canevas aux diverses histoires était très astucieux et le film gardait une grande unité de ton. Ici, rien de tel. La partie réalisée par Toye mise à part, l'intérêt se dilue vite et, aux dernières images, on pense à ce qu'un réalisateur de talent aurait pu faire avec le sujet de Maugham.

Mais, je le répète, le film vaut la peine d'être vu pour la première histoire, « *Le tableau* », qui est un véritable chef-d'œuvre de fantastique et d'humour macabre.



*Dépôt légal : 2ᵉ trimestre* 1955. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14ᵉ.

# BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

**96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31**

| | POSTE ORDINAIRE | | POSTE AVION | |
|---|---|---|---|---|
| | A SIMPLE FRANCS | B Recommandé FRANCS | C SIMPLE FRANCS | D Recommandé FRANCS |
| **CATÉGORIE No 1** FRANCE ET UNION FRANÇAISE | | | | |
| 6 mois.... | 550 | 700 | variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif. | |
| 1 an...... | 1080 | 1380 | | |
| **CATÉGORIE No 2** ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Autriche. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste. | | | | |
| 6 mois.... | 595 | 865 | 775 | 1045 |
| 1 an...... | 1170 | 1710 | 1530 | 2070 |
| **CATÉGORIE No 3** ETRANGER (autres pays) | | | | |
| 6 mois.... | 680 | 950 | variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif. | |
| 1 an...... | 1350 | 1890 | | |

*(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)*

| TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS | CATÉGORIE 1 | CATEGORIE 2 | CATÉGORIE 3 |
|---|---|---|---|
| | 100 | 110 | 120 |

**Supplément pour envoi recommandé** *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
*France et Union Française* : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

## TARIF DES RELIURES

**Pour nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10 % de remise aux abonnés).**

| ajouter les frais de port et de recom. | France et U. F. | Étranger |
|---|---|---|
| 1 rel. | **55** fr. | **75** fr. |
| 2 rel. | **70** fr. | **93** fr. |
| 3 rel. | **95** fr. | **117** fr. |

## BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (A servir à partir du no.............)
*(Rayer les mentions inutiles.)*

............Reliures à..........frs = ............ plus frais de port..........

............Nos antérieurs à..........frs =............ plus frais de port..........

Indiquer ci-dessous les numéros désirés. Total

Nos ..................................................................

*Règlement* : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38. - Contre remb. (1).
*Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.*
(1) *Rayer les mentions inutiles.* Date..........................

En lettres majuscules, S. V. P.

*NOM* ..................................................................

*ADRESSE* ..................................................................

.................................... *PROFESSION* (2) ....................................

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.* F.

**BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :**

**En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 45, rue de l'Escrime, Bruxelles. C.C.P. Bruxelles 612-51.**
**En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli - du - Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.**